ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME TRENTE-UNIÈME

DEUXIÈME PARTIE

Lyon. — Imprimerie A. Rey et Cie, 4, rue Gentil. — 45230

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES
DU
MUSÉE GUIMET

TOME TRENTE UNIÈME
DEUXIÈME PARTIE

LE SIAM ANCIEN

ARCHÉOLOGIE — ÉPIGRAPHIE — GÉOGRAPHIE

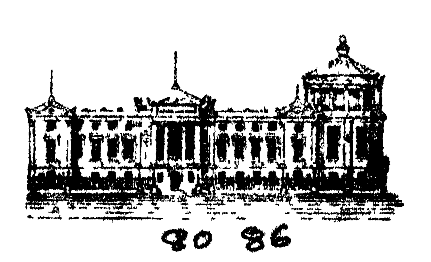
PAR

Lucien FOURNEREAU

ARCHITECTE
INSPECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN ET DES MUSÉES
CHARGÉ DE MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES
PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Ouvrage illustré et accompagné de quarante-huit planches en phototypie

DEUXIÈME PARTIE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI
1908

PRÉFACE

Cette suite inachevée du « Siam ancien » est le legs d'un mourant.

Lucien Fournereau ne s'était jamais bien remis des accès de fièvre et de dysenterie qu'il avait contractés au cours de sa deuxième mission en Indo-Chine. Le 7 décembre 1906, se sentant près de sa fin, il m'avait remis le manuscrit de son travail interrompu depuis plusieurs années, en me priant de le mettre au point et d'en assurer la publication. J'avais accepté, pensant qu'il pourrait encore m'y aider; quelques jours après, le 17 décembre, il n'était plus.

Dans ces conditions, ma tâche se réduisait à peu de chose, à peu près à celle du prote. Je m'en suis acquitté de mon mieux. Les planches déjà tirées ont été mises en ordre ; les indications nécessaires ont été ajoutées à celles qui n'existaient qu'en épure ; avec l'aide d'un architecte ami, j'ai établi moi-même l'épure des planches IX et X, pour lesquelles Fournereau n'avait laissé que des brouillons assez difficiles à déchiffrer. Quant au texte, qui aurait eu besoin d'une revision faite à deux, avec l'aide de l'auteur, j'ai dû me borner à corriger les lapsus inévitables d'une première rédaction. Je n'ai touché ni aux transcriptions, ni aux traductions que le R. P. Schmitt, avec son infatigable obligeance, avait fournies à l'auteur, ni aux hypothèses parfois sujettes à caution du regretté missionnaire sur la géographie et l'histoire anciennes du Siam. Comme pour les analyses des jātakas, qui ont été fournies par un autre disparu, le regretté Léon Feer, je n'ai corrigé, soit dans le texte, soit en note, que quelques méprises évidentes. Toutefois, parmi ces jātakas, il en est un, le *Cūlajanaka-jātaka* (n° 52), dont le récit correspondant n'était pas encore

publié quand Léon Feer a fait ses analyses ; il l'avait donc laissé en blanc. J'ai comblé cette lacune et ajouté cette analyse d'après le texte pāli publié depuis mais non encore traduit ; mais j'ai fait cette analyse un peu autrement, en suivant le texte de plus près. De cette façon, le lecteur non spécialiste pourra se faire une idée plus juste de l'allure de ces récits qui, la plupart, valent surtout par le détail.

Avec la figuration des monuments et les levés de plans si consciencieusement exécutés par Fournereau, ces jātakas sont la partie la plus neuve du travail. Ce n'est pas que ces représentations soient aussi exceptionnelles que le pensait l'auteur. Dans l'Inde même, depuis Bharhut et Sanchi, à Java, au Boroboudour, à Mendout et à beaucoup d'autres sanctuaires, les jātakas constituent un élément important de la décoration des edifices sacrés, et si, à mon su du moins, ils sont plus rares au Cambodge, c'est que les anciens monuments y sont brahmaniques plutôt que bouddhiques[1]. Comme œuvres d'art non plus, ces sculptures du Vat Si jum, simples tracés sans le moindre relief, ne sont pas bien remarquables ; mais elles le sont sous d'autres rapports.

Elles le sont d'abord par la place singulière qu'elles occupent, dans une longue galerie, une sorte de boyau pratiqué dans l'épaisseur de la maçonnerie et complètement obscur, où elles n'ont jamais pu être vues de personne et où les inscriptions dont elles sont munies font presque l'effet d'une plaisanterie. Cette sorte de galerie est fréquente dans les anciens temples de la Birmanie ; mais, là-même, je ne sache pas qu'on en ait signalé d'exactement analogues à celle-ci, d'accès et de parcours aussi difficiles et interceptés aussi complètement de toute communication avec le dehors et l'intérieur de l'édifice. Je remarquerai seulement qu'en suivant cette galerie, on exécutait un *pradakshiṇa* (le tour rituel par la droite) autour de la cella et de la statue du Buddha. Quant aux bas-reliefs des

[1] Le motif, par contre, est d'un emploi fréquent en Birmanie, par exemple à la pagode Ananda de Pagan ; mais là, les bas-reliefs sont en terre cuite émaillée et situés en place visible. Cf. *Archaeological Survey of India, Annual Report, 1903-1904*, p. 71, et Général de Beylié : *l'Architecture hindoue en Extrême-Orient*, p. 265 et s. Depuis que ceci a été écrit, on a signalé, à une autre pagode de Pagan, une série de jātakas en terre cuite émaillée, avec des légendes en pāli et, comme ceux du Vat Si jum, numérotés suivant le recueil pāli. Cf. *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. VII, p. 185.

jātakas, ils constituaient évidemment une œuvre pie valant par elle-même, dût-elle être à jamais soustraite aux regards.

A un autre point de vue encore, ces jātakas sont remarquables : ils se suivent sur le monument dans l'ordre même qu'ils ont dans le recueil canonique pāli, le *Jātaka*, parfois même avec la mention des subdivisions de ce recueil. Il y a bien des transpositions, comme on peut le voir en se reportant à la liste donnée aux pages 126 et 127, transpositions dont quelques-unes peuvent provenir d'une erreur commise par Fournereau en numérotant ses estampages, mais qui, pour la plupart, doivent être du fait des ouvriers mêmes. De pareilles erreurs étaient presque inévitables dans les conditions où ils travaillaient, soit que ces bas-reliefs aient été gravés après l'achèvement de la construction, soit qu'ils l'aient été à mesure que s'élevait la maçonnerie ; dans l'un et l'autre cas, un oubli n'aurait pu être immédiatement réparé. Une fois même la transposition n'est qu'apparente. A la page 118 de ses analyses, Léon Feer s'est demandé pourquoi les deux jātakas 59 et 60, qui ne sont que la double version d'un même récit et qui se suivent en effet dans le recueil pāli, sont ici figurés si loin l'un de l'autre. Pour avoir la réponse, on n'a qu'à se reporter à la planche X, figure 4 ; on verra que l'ouvrier a suivi l'ordre du recueil jusqu'au bas de l'escalier qui interrompt la galerie ouest ; arrivé en ce point, avant de continuer son œuvre dans l'escalier, il est revenu au petit couloir de la porte *f*, où il a logé le premier de ces deux jātakas ; après quoi, il a placé le second sur le premier linteau de l'escalier ; et c'est exactement ce qu'a fait à son tour Fournereau quand il a estampé la galerie. Si l'explication est juste, elle prouverait, soit dit en passant, que les sculptures ont été faites après l'achèvement de la maçonnerie. Nous ne savons pas non plus ce qu'ont pu représenter les 13 premiers bas-reliefs, maintenant complètement frustes ; il est probable, puisque le 14ᵉ correspond au jātaka n° 3, que les panneaux 12 et 13 représentaient les jātakas nᵒˢ 1 et 2 ; mais quels étaient les sujets des panneaux 1 à 11 ? Etaient-ce des scènes de la vie des Buddhas antérieurs tirées de la *Nidānakathā* qui, dans le recueil pāli, précède les jātakas proprement dits ? Toutes les suppositions sont libres à cet égard. Mais, malgré cette incertitude et ces transpositions, il n'est pas moins certain qu'il y

a eu là le dessein arrêté de figurer une centaine environ de jātakas du premier livre du recueil pāli et dans l'ordre même où ils se suivent dans ce recueil.

Sauf un appendice sur les fours à poterie de Bang Thão thu rieng et sur l'ancienne céramique siamoise (p. 129 et s.), le travail de Fournereau s'est arrêté aux monuments de Sukhôdaya. Suivant le plan esquissé à la page 156 du premier volume, il devait, de là, nous conduire à Sangkalok et à Uttarādith et nous faire redescendre ensuite sur Bangkok. Sur cette partie de son exploration, il n'a rien laissé d'écrit, pas même des notes. Mais c'est à elle que se rapportent les planches XXXIV-XLVIII, qui avaient été faites et tirées d'avance, et qu'on a cru devoir joindre à la présente publication : même sans notice explicative, elles constituent des documents utilisables. Les planches XXXIV-XXXVII se rapportent aux monuments de Sangkalok, situé directement au nord de Sukhôdaya. La planche XXXVIII donne le plan de deux temples de Muang Thun Jang, qu'on trouvera marqué sur la carte de la page 119 du premier volume, au nord-est de Sangkalok, à peu près à l'est des fours de Bang Thão thu rieng, dont il est traité dans l'Appendice et sur lesquels on peut aussi voir maintenant « le Siam et les Siamois » du commandant de Lajonquière, pages 332 et 334. Je n'ai pas de données sur le site exact de Ban Kao Cuk xang de la planche XXXIX ; mais Phitsanulok (pl. XL et XLI) est plus bas, sur la rive gauche du Meping et, plus bas encore, sur une branche du Menam, sont Lophaburi (pl. XLII et XLIII) et Ayuthia (pl. XLIV et XLV). C'est également à Ayuthia, alors capitale du Siam, que se rapporte la planche XLVI, qui reproduit une estampe du temps figurant l'arrivée de l'ambassade de M. de Chaumont. Les planches XLVII et XLVIII, enfin, sont de même des reproductions de gravures de l'époque, relatives à l'ambassade que l'aventurier grec Constantin Faulcon fit envoyer à Louis XIV par le roi de Siam, en 1685.

A. BARTH.

Juin 1907.

CHAPITRE VI

SUKHÔDAYA

(SUITE ET FIN)

Avec notre première partie ne s'est pas terminée la description du groupe Sajjanâlaya-Sukhôdaya; nous avons encore à conduire le lecteur vers plusieurs vestiges intéressants, parmi lesquels il faut avant tout nommer le *Vât Si jum*, dont les murs nous réservaient tant de surprises; citons aussi, pour mémoire seulement, car ils sont presque totalement détruits, les *Vât Kâphang ng'on* (temple du monticule d'argent) et *Chètra : phòn* (temple des ornements du corps), situés au sud du Vât Sisâvàï.

Suivant la direction ouest, en longeant le côté nord du Vât Jaï, nous traversons l'enceinte de terre levée qui entoure la ville et nous parvenons devant la face sud du Vât Si jum, temple fameux par ses pèlerinages, au temps où les rois thaïs sacrifiaient dévotement à Buddha.

Situé à une médiocre distance de Sukhôdaya, il formait à lui seul un quartier séparé, sans doute, d'un des faubourgs de la ville; c'est du moins ce que semble indiquer l'inscription XV qui le place au lieu désigné sous le nom de *Nagara srî jum*.

Ce temple[1] offre un intérêt tout particulier par les nombreuses inscriptions qu'il renferme et surtout par les *jatakas* que nous y avons trouvés et dont nulle part, tant au Siam qu'au Cambodge, nous n'avons

[1] La construction paraît remonter au commencement du XIVe siècle, si l'on s'en rapporte à l'inscription

rencontré l'équivalent; soit aussi par la partie céramique qui y a joué un rôle important.

L'enceinte du temple a presque entièrement disparu; cependant nous avons pu la reconstituer sur notre plan (pl. I), où elle est indiquée avec ses quatre portes qui, échappant à la loi générale, ne sont pas percées d'une façon symétrique, bien que régulièrement orientées.

Pénétrant par la porte est, nous nous trouvons en face d'un monument rectangulaire; les Phra : Sema qui l'entourent nous montrent que nous sommes devant le Bŏt : long de 21ᵐ30 sur 12ᵐ40 de large, il élève ses murs de briques à colonnes engagées et à claustras jusqu'à 4 mètres de hauteur; la paroi Est est percée de deux portes donnant chacune accès dans l'un des bas côtés; à l'intérieur, une double colonnade délimite la nef (pl. II); les colonnes, au nombre de six ont 4ᵐ50 d'élévation et 0ᵐ85 de diamètre; elles sont formées de tambours de limonite superposés et revêtues de mortier; elles supportent les sablières[1] et les entraits[2] des fermes; de décoration point, si ce n'est à l'extérieur un léger soubassement deux fois retraité et une petite corniche courant à la partie supérieure du mur.

Occupant toute la largeur de la nef, un autel à Buddha s'élève entre les quatre dernières colonnes, supportant l'image de Phra : Prathân assis entre deux autres statues de moindre hauteur; toutes trois sont de briques revêtues de mortier, celle du milieu mesure 2ᵐ15. Sur l'autel sont encore placées de nombreuses figurines de grès et de terre cuite.

Dans le nef était dressée la stèle portant l'inscription nᵒ XVI, et qui a été transportée à Bangkok.

La toiture du Bŏt, si l'on en juge par les nombreux débris qui jonchent le sol, était de tuiles vernissées de couleur jaunâtre.

Dans le même axe Est-Ouest, à 2 mètres en arrière du Bŏt, nous trouvons le premier degré du Mŏra : dŏb qui prend, lui aussi, son entrée à l'est.

Le Mŏra : dŏb est rectangulaire (pl. II et III), avec avant-corps sur sa face Ouest, et mesure 22ᵐ60 de large sur 27ᵐ90 de long. Le soubasse-

[1] En bois de teck de 0ᵐ18 d'équarissage.

[2] En bois de teck de 0ᵐ220 d'équarissage.

ment de limonite sur lequel il est édifié, haut de 4^{m}30 et saillant de 3^{m}25, comporte 4 degrés de 0^{m}75 de large, dont le dernier présente une large moulure faite d'une doucine entre deux listeaux.

Du côté Est, ces gradins viennent buter contre ceux de la porte d'entrée qui, au nombre de trois seulement, sont plus larges et plus hauts ; sur la face Ouest, les deux premiers forment un avant-corps, sur lequel viennent buter les deux autres et dont les parois sont aménagées pour supporter les offrandes.

Une ouverture, d'une forme particulière précède la porte d'entrée : cette baie s'élève verticalement jusqu'à la moitié de la hauteur du mur, puis ses parois, se rapprochant, se rejoignent à angle aigu sous la corniche qui couronne le haut de l'édifice (en plan, 3^{m}86 de large sur 4^{m}49 de long). Plus avant, l'ouverture large seulement de 2^{m}56 avec 0^{m}47 de tableau, fait cadre à la porte d'entrée qui, large de 1^{m}72 et haute de 3 mètres, manœuvre entre des tableaux de 0^{m}27 d'épaisseur et permet, en raison de sa hauteur, d'apercevoir, dans l'ouverture qu'elle laisse béante au-dessous d'elle, la haute figure de Buddha emplissant presqu'à elle seule l'unique salle du monument.

Une antichambre fait suite à la porte d'entrée (2 mètres × 3^{m}80) et donne accès dans la salle que nous venons d'indiquer et qui mesure 10^{m}90 de large sur 11^{m}05 de profondeur. Les angles sont renforcés par trois redans verticaux qui, convergeant tous vers le centre du monument (pl. IV), servaient de pieds-droits à la voûte ogivale qui le couvrait jadis.

Dans les parois Nord-Sud de la salle sont ménagées à fleur du sol des sortes de niches ogivales de 2^{m}80 de large sur 0^{m}43 de profondeur, qui, tapissées de carreaux émaillés, devaient autrefois abriter les *ex-voto* des fidèles.

L'énorme statue de Buddha qui s'adosse à la face Ouest, repose sur un autel qui occupe plus de la moitié de la salle ; faite de briques habillées de mortier, cette masse énorme (14^{m}70 de haut) était à l'origine entièrement dorée et devait, vue du dehors dans l'ombre de la salle, produire un merveilleux effet, tant par son éclat que par ses dimensions peu communes.

Extérieurement, les murs, du soubassement à la corniche qui les cou-

ronne, sont unis et dépourvus de toute ornementation; la corniche, haute de $1^{m}80$ faite de listeaux supportant une rangée d'énormes feuilles de lotus, laisse pendre vers le sol une série de palmettes volutées, qui sont reliées entre elles par autant de menues arcades; au-dessus des feuilles de lotus, une forte doucine accompagnée de listeaux, de filets et d'une large plate-bande supportait les premières sablières de la toiture; celle-ci, aujourd'hui disparue, se composait de cinq toits retraités, couverts de tuiles émaillées. Les abouts des arêtiers étaient ornés de chimères en pâte ferrugineuse émaillée d'un ton crémeux, qui diminuaient progressivement de hauteur à mesure qu'elles se rapprochaient du sommet du toit; la partie postérieure de la chimère, scellée en mortier, s'emboîtait dans l'arêtier qui était également de la même pâte émaillée.

Parmi les innombrables débris qui jonchent le sol, nous remarquons des fragments d'épis et de flèches de Chedis, de chimères, des statuettes de thevâdas en prière et des images similaires moulées en bas-relief, qui devaient autrefois être scellées dans les murs de la chambre intérieure du Môra : dôb.

Nous plaçons ici la planche V reproduisant deux de ces pièces de céramique : une chimère et un petit panneau triangulaire, et nous renvoyons le lecteur à l'appendice que nous joignons à la fin de ce chapitre, pour la notice que M. G. Vogt, chimiste de la manufacture nationale de Sèvres, a bien voulu rédiger sur l'industrie céramique dite de Sangkhalôka et, notamment, sur les échantillons que nous en avons rapportés.

Franchissons la porte d'entrée et (à $0^{m}80$), sur notre gauche, nous nous trouvons en face d'une étroite ouverture ($0^{m}35 \times 0^{m}53$) qui s'enfonce dans l'épaisseur du mur. Y avait-il, autrefois là une porte? nous l'ignorons et rien ne peut nous le faire supposer, car, toute informe, cette ouverture a plutôt l'air d'un trou percé au hasard, sans le moindre souci architectural, que d'une ouverture régulière dégradée par le temps; peut-être est-ce là une de ces mutilations comme on en remarque tant sur les Chédis et qui ne serait que la trace des recherches de spoliateurs inquiets d'une riche trouvaille. A plat ventre et non sans quelque appréhension, nous nous glissons dans ce boyau mystérieux, avec le pressentiment que

notre audace ne nous aura pas poussé en vain à entreprendre cette exploration dans une posture aussi bizarre que gênante.

Que de trésors archéologiques resteraient inconnus, si l'explorateur n'avait, pour le soutenir, la soif de l'inconnu ! Sans cet aiguillon dominateur, il est plus que probable que nous nous serions laissé rebuter, en cette circonstance, par la pesanteur d'un atmosphère plusieurs fois séculaire rendue plus fétide encore par l'épaisse couche d'excréments de chauves-souris sur laquelle nous étions obligé de ramper.

Le mur dans lequel court la galerie que nous parcourons mesure 3m25 d'épaisseur des côtés sud et nord et 3m40 du côté ouest : après avoir rampé quelques mètres, perpendiculairement au mur sud, nous rencontrons un premier coude à angle droit qui nous fait tourner à gauche, puis un second qui nous remet dans une direction parallèle à celle que nous suivions d'abord ; quelques mètres encore et un nouveau coude, toujours à angle droit, nous fait avancer parallèlement au mur sud ; le trajet que nous venons de parcourir s'est effectué dans un boyau de 0m44 de large sur 0m70 de hauteur et de 6m35 en longueur développée ; cependant, en raison de l'épaisse couche de sable impalpable et de guano de chauves-souris sur lequel nous nous traînons, il est permis de supposer que la hauteur était autrefois plus considérable. Nous nous trouvons bientôt en présence d'une petite porte aux tableaux et linteaux en grès ; nous la franchissons, non sans peine, car la hauteur n'est plus que de 0m49, la longueur de 0m40, et bientôt, à notre grande satisfaction, nous pouvons relever la tête, puis nous mettre sur nos genoux et enfin nous redresser totalement ; nous pouvons, dès lors, terminer debout cette pénible exploration.

Devant nous, un escalier monte dans l'ombre ; il compte vingt marches, dont la hauteur moyenne est de 0m44, la largeur de 0m38 : au-dessus de nous, le plafond suit en sens inverse les ressauts des marches, formant une série de linteaux de grès fin et schisteux, sur lesquels, avec une joie profonde, nous découvrons des sujets finement gravés et accompagnés d'inscriptions en langue thaïe[1].

[1] La hauteur entre marche et linteau est de 1m90.

Nous réservant de revenir admirer à loisir cette trouvaille, nous reprenons de plain pied notre marche, attiré en avant et à droite par un filet de lumière dont la provenance nous intrigue : nous nous trouvons devant une sorte de couloir qui, perpendiculairement à la galerie que nous suivons, traverse le mur dans toute son épaisseur pour aboutir, à pic, à 9 mètres du sol à l'intérieur du monument. Une porte de bois sculpté dont les pivots, de bois également, tournent dans des trous creusés dans le seuil et le linteau, ferme à son extrémité ce couloir qui n'avait, sans doute, d'autre but que d'aérer et d'éclairer la galerie ; car, à moins de supposer qu'on y accédait de l'extérieur par une échelle, la baie, en raison de son élévation du sol, ne pouvait servir de porte ; nous n'avons en effet remarqué, sur le mur où elle est percée, aucune trace d'un escalier préexistant.

Reprenant notre route dans la première galerie, dont le plafond est aussi garni de sujets et d'inscriptions, nous arrivons bientôt à un nouveau coude sur notre droite, où la galerie, s'élargissant, forme chambre ; au plafond, une dalle scellée montre un Buddhapāda gravé, de 1m55 sur 0m78, dont les doigts, à peine visibles, sont tournés vers le sud, la pierre, malheureusement, s'est effritée ; le reste de l'image a presque complètement disparu. Une petite baie percée dans l'épaisseur du mur ouest (0m30 × 0m60 de haut) éclaire cette partie de la galerie qui court maintenant dans la paroi ouest ; à droite, une seconde porte s'ouvre sur l'intérieur du monument, derrière la nuque du gigantesque Buddha ; une seconde baie, faisant pendant, en plan horizontal, à la première, est percée en haut d'un nouvel escalier de onze marches, dont le plafond présente la même particularité et le même genre de décoration que le premier ; par un retour d'équerre sur la droite, la galerie prolongée au nord est éclairée par une autre baie, pareille aux précédentes, et prend la direction ouest-est dans l'épaisseur du mur du nord. Une petite chambre (1m75 × 0m70), avec redans verticaux dans les angles, précède un dernier escalier de dix marches dont le plafond est fruste et qui nous conduit, non sans peine, car les décombres roulent sous le pied, à la partie supérieure de la corniche ; là reposait autrefois la charpente de la toiture.

Ce n'est pas sans un soupir de soulagement, le lecteur le comprendra sans peine, que nous revoyons la lumière et que nous respirons à pleins poumons, après un aussi pénible trajet; cependant, nous ne sommes pas au bout de nos peines; car, cinq jours durant, il nous faut de nouveau affronter l'atmosphère épaisse de ce sépulcre, en absorber la poussière séculaire, pour que les trésors archéologiques que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer ne restent pas ignorés du monde scientifique; l'estampage des jâtakas, c'est-à-dire des sujets et des inscriptions gravés sur le plafond des escaliers et des galeries, a été des plus pénibles, en raison de l'étroitesse du boyau, de l'obscurité épaisse qui nous forçait à employer des torches dont la fumée nous aveuglait et en raison surtout de la friabilité du grès qui s'émiettait au moindre coup de brosse; aussi nous est-il permis de supposer que les moulages par nous rapportés seront encore intacts, alors que, depuis longtemps, les originaux auront disparu sous l'effort des siècles destructeurs. Ces documents, d'un intérêt énorme au point de vue de l'histoire du bouddhisme, n'ont leurs pareils ni au Siam, ni au Cambodge, ou du moins on n'y a encore rien découvert qui s'en rapproche.

A 7 mètres au nord du Möra : dob, s'élève le Vihân qui, rectangulaire, mesure 8m80 sur 12m40; les murs, non plus comme dans les monuments similaires où ils sont faits de cloisons percées de baies à claustras, sont remplacés par des piliers carrés de 0m40 de côté et de 1m90 de haut, reliés entre eux par une balustrade pleine de 0m65 de hauteur, reposant sur une plinthe de 0m25.

A l'est, deux entrées, de droite et de gauche, donnent accès dans les bas-côtés, qui sont séparés de la nef par une double série de piliers de 3 mètres de haut, qui supportaient les fermes de la toiture jadis revêtue de tuiles émaillées de couleur jaunâtre.

Les piliers sont en briques; ils sont surmontés de chapiteaux finement moulurés, ornés de perles ou de lotus dont les feuilles pendent sous l'astragale.

Dans la dernière travée de la nef s'étend, sur 2m30 de long et 1m20 de large, l'autel à Buddha dont la statue assise est charpentée en briques et habillée de mortier.

Au centre, s'élève un édicule en briques sous lequel se trouvait la stèle portant l'inscription thaïe n° XV ; les pieds-droits forment, sur les quatre pans, des pilastres avec bases et chapiteaux, reliés entre eux par trois angles saillants ; les quatre ouvertures laissent voir la stèle dressée verticalement, le début de l'inscription tourné vers l'est ; posée sur ces pieds-droits, une dalle carrée de 0m86 de côté forme plafond ; elle est ornée (voir pl. VI) d'une rosace sculptée dans le grès de 0m55 de diamètre et supportée par des plates-bandes également sculptées dans le même style[1], ainsi que les linteaux des quatre ouvertures. Sur la dalle, on remarque un dessin gravé au trait représentant un lièvre, qui n'était pas visible lorsque les plates-bandes encadraient le rosier central. Une sorte de Phra : chedi en céramique, couronne cet édicule.

Derrière ce Vihân et dans le même axe, un petit édifice d'une massive construction de briques et mortier sert de niche à une haute statue de Bouddha qui en occupe toute la chambre intérieure (3 m. de large). La porte, très mouvementée, étroite et de peu de hauteur, est faite de grès ; elle est flanquée de pilastres et de contre-pilastres, de corniches richement décorées de perles et de rosaces ; les chapiteaux montrent à chaque angle un Krut, dont les bras étendus semblent supporter le tailloir, et, au centre, des rinceaux compliqués ; de chaque côté de la porte des niches rectilignes abritent des statues de thevâdas.

A 5 mètres au nord-ouest, un Sa : creusé dans le sol (15 × 30 m.), aujourd'hui desséché, servait aux ablutions des bonzes et des pèlerins.

Signalons enfin onze Phra : Chedi dispersés dans la partie nord, entre le Vihân et les deux édifices principaux.

Tel est dans son ensemble le Vât Si jum, dont la visite a été pour nous si fructueuse et nous réservait des jouissances artistiques si inattendues.

*
* *

A l'est du Vât Si jum, il faut noter les ruines informes du *Vât Phra* :

[1] Les moulages de ces rosaces sont conservés au Musée Guimet.

Nàkhon xïm (Temple de la ville divine et abondante), et celles du *Vât Sisă phàï* (Temple des bambous), dont il ne nous est pas permis de parler en raison de leur état de dévastation.

Nous plaçons ici les deux inscriptions qui se trouvaient dans le Vât Si jum et que nous faisons suivre des jātakas avec leurs inscriptions, tels que nous les avons estampés dans la galerie obscure de Möra : dŏb.

N° XV

INSCRIPTION THAÏE
DU ROI
ÇRI SŪRYA VAṄÇA RĀMA MAHĀ DHARMARĀJADHIRĀJA

La stèle qui porte cette inscription est de forme rectangulaire à sa partie inférieure et circulaire à son sommet ; elle est faite d'un grès schisteux, dont la nature peu résistante a beaucoup souffert des injures du temps. Cette pierre, qui se dressait jadis dans le Vât Si jum, était abritée par l'édicule central du Vihân que nous avons signalé lors de la description de ce temple ; elle est actuellement placée dans une des sâla du Musée de Văng nā à Bangkok et mesure 1m35 de haut sur 0m42 de large.

L'inscription occupe les deux faces de la pierre ; fruste déjà en plusieurs points du recto, principalement dans la partie basse, elle est encore plus endommagée au verso ; toute la partie haute du côté droit s'est effeuillée et fait perdre la moitié des lignes ; plusieurs caractères manquent dans la partie inférieure ainsi que les dernières lignes.

Une date unique sur le verso : Çaka 1279 — 1357 A. D.

Le caractère, fort net et d'une incision franche, est du même type que celui de l'inscription du roi Rāma Komhĕng ; cependant les voyelles *i*, *u*, etc., ne sont déjà plus comprises dans le corps du mot et l'on y rencontre encore la lettre *ū*. Les accents présentent, eux aussi, la même analogie ; mais, sans doute à cause de sa faible incision, qui l'a insuffisamment défendu contre les intempéries, l'accent vertical ne s'y rencontre pas.

La transcription et la traduction du recto de la stèle ont déjà été publiées dans *Exploration en Indo-Chine*, de M. Pavie ; nous la reproduisons ici, ainsi que les planches qui les accompagnent et nous les

complétons par le verso que le R. P. Schmitt a transcrit et traduit d'après notre estampage. Notre planche VII reproduit le moulage reconstitué de la pierre qui est conservé au Musée Guimet.

L'inscription (1er côté) nous donne les noms de quelques-uns des rois qui se sont succédé sur le trône de Sukhôdaya, depuis Rāmā Khoṁhĕng jusqu'à Dharmarājādhirāja, qui fut probablement le dernier souverain indépendant.

En admettant le père de Rāma comme fondateur de cette dynastie, et en nous aidant du document que nous avons déjà (Ire partie, p. 171, 233), nous obtenons l'ordre chronologique suivant :

Çrī Indrāditya
Bān
Rāma Koṁhĕng
Phrayā Sua thaï
Phrayā Ridaya[1] rāja
Çrī Sūrya vaṅça Rāma mahā Dharmikarājādhirāja.

Or, sachant d'une façon certaine que Çrī Indrāditya régnait vers la fin du XIIe siècle Çaka, nous voyons que les rois Thaïs avaient gardé pendant un siècle environ le pouvoir sur Sajjanâlaya et Sukhôdaya.

Pendant le règne du roi Rithay (= Hṛidaya), les Thaïs ont envahi le bassin du Mĕ-nam et fondé Ayuthia, la future capitale du Sud, dont la suprématie va bientôt s'étendre sur Sukhôdaya et les principautés du Nord.

Nous voyons que l'inscription est commémorative d'une translation de reliques et de la construction d'un reliquaire, cérémonie alors très en honneur, mais que la dévotion a aujourd'hui laissé tomber en désuétude; nous voyons aussi une série de prophéties sur les étapes progressives que suivra l'extinction du bouddhisme, dont le fondateur lui-même développe cette thèse et parle incidemment des jātakas que nous avons signalés plus haut et auxquels il ne prédit pas plus de quatre-vingt-dix-neuf ans d'existence ! Fort heureusement cette prédiction ne s'est pas réalisée. Un

[1] Ailleurs (Ire partie, p. 171), la forme sanscrite correcte est Hṛidaya.

éloge pompeux du roi, en grande partie indéchiffrable, termine la première partie de l'inscription.

Quant au verso de la pierre, à en juger par les caractères qui ont survécu, il portait une sorte de règlement de police qui, complet, présenterait certainement un grand intérêt ; cette seconde inscription n'avait d'ailleurs aucune corrélation avec la première.

Nº XV

INSCRIPTION THAÏE

Premier côté de la stèle.

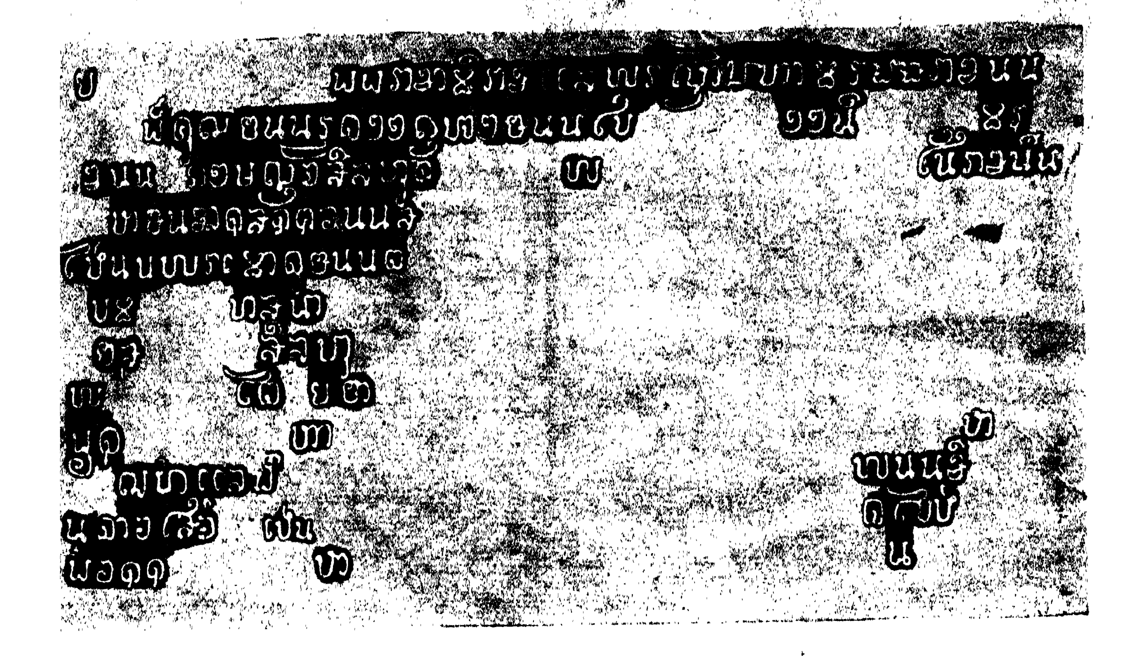
INSCRIPTION THAÏE

Premier côté de la stèle *(suite)*.



N° XV

INSCRIPTION THAÏE



Premier côté *(fin)*.

TRANSCRIPTION

Premier côté de la stèle.

1. Çakarâja « 1279 » pi rakā dieon peed ook hā khām vann sukr hoa thai kadd rea pū
2. rńami[1] sakuņi nakksattra mieo yām ann sthāpanā nann pen hok khāṁ lēe phrayā[2]
3. ŗidaiy[3] rāja phū pen lūk phrayā sieo thaiy pen hlān kee phrayā rāma rāja mieo dāi.
4. svey[4] rāja nai mieoṅ çri sajjanālaiy sukhōdaiy dāi rājābhisek ann fūṅ thāv
5. phrayā thaṅg hlāy ann pen mitra sa : hāy ann mi nai si disa ni teeṅ krayā doṅ.vā
6. y toṅ fāk hmāk mālā mā hvāi bannayattya abhisek pen thāv pen phrayā
7. ciṅ khin ji çri sūrya phra : mahā dhamma rājādhirāja hâk eoā[5] phra : çri ratana mahā dhatu an
8. n ni mā sthāpanā nai mieoṅ cri jum ni pi nann phra : mahâ dhâtu ni jai dhātu an
9. sāmān khi phra : dhātu thēe ciṅ lēe eoā luk tée laṅkā dviba[6] phūn mā dāy eoā thaṅ

[1] Lecture incertaine.
[2] Phrayā, de même que phra : vient du sanscrit vara.
[3] Prononcer rüthay.
[4] Swey rāja, expression khmère : manger le royaume; régner.
[5] Lire ce mot, ao (ainsi dans la suite).
[6] Lire : laṅkā dīpa, Ceylan.

10. g bija[1] phra : çri mahā bōdhi ann phra ; buddha cēā reā sdec yū dāi tōn lēe miéa
11. bala[2] khun mārādhirāja dāi prāb kēe sarvvejñake ññāṇa[3] pen phra : buddha
12. mā plūk bieoṅ hlaṅg phra : mahā dhātu ni phi phū dai dāi hvāi nob kathāṁ būjā[4] phra :
13. çri ratana mahā dhātu lēe phra : çri mahā bōdhi oni āsai mi phala āṁsoṅ sabarām samie
14. o daṅg dāi nob aṅg phra : pen cēā bāṅ lēe khvāṁ daṅg ñi reā bo mi hāk thalāy khāṁ ph
15. ra : buddha cēā reā hā raṅg bok vāi eaṅ sāi miéa phra : pen cēā dāi pen phra : bu
16. ddha vann nann janamā[5] vidhi reā khon ñi yaṅg nai roy pi sec tee miea nānn ēe
17. l[6] mā thieṅ badd ñi vā sai jana reā khon khlā cāk roy pi lēe badd ñi thoy pi ñi loṅ
18. pai lēe yaṅg tee keā sib keā pi lēe phi mi khon tham vā ni tee khlā roy pi naññ lēe
19. yaṅg khoṅ tee keā sib keā naññ dāi ki pi lēe siñ hāi kēe vā daṅg n miéa pi na
20. ñn phrayā mahā dharmma rāja ko phra : dhātu ni jana khon thoy cāk roy pi naññ ai
21. d[7] roy sām sib keā pi lēe pi ann thoy naññ vā sāi nai pi thō : tee p naññ mā lēe
22. fūṅ cēā khun brāhmaṇa sresthi thoy cāk pen malāka pen di kha tee naññ lēe ya
23. ṅg fūṅ fū bālvakk hōra thāy oyā oyūkk thoy tee naññ lēe bo job m di le

[1] Lire bīja.
[2] Les Thaïs prononcent phon, mot qui a passé dans leur langue.
[3] Cette orthographe sanscrite prouve que le bouddhisme, à cette époque, était sanscrit dans le Siam.
[4] Lire pūjā ; le p. sanscrit devient ordinairement b chez les Thaïs.
[5] Une faute du lapicide ; il faut panamāya.
[6] Prononcer lēe.
[7] Prononcer dai.

24. y phi mi khon thām daṅg ni sāi tee vann phra : cēā reā dāi pen phra : buddha nai lāi tō
25. n phra : çri mahā bōdhi mā thieṅ vann sthāpanā phra : çri raddana dhātu ni vāi thēā dai
26. ko hāi kēe vā daṅg ni phi cakk nabb dvōy pi dāi phaṁn keā roy si sib hok pi na
27. ṅn phra : dāi pen phra : buddha nāṅn nai pi vok phi cakk n abb dvōy dieon dāi
28. yib hmien si phann hok sib dieon dieon ann phra : dāi pen phra : bud
29. dha naṅn nai dieon hok pūrṇami phi cakk nabb dvōy vann dāi ced seen eh
30. min[1] si roy hok sib peed vann vann phra : dāi pen phra : buddha naṅn nai van
31. n buddha vann hon thai vann tea yi phi mi khon thām sāsanā phra : pen cēā ya
32. ṅg thēā dai cakk siṅ ann hāi kēe va daṅg ni tee pi ann stāhpanā phra : raddana[2]
33. dhātu ni miéa hṅā dāi sām phann kea sib kea pi cin cakk siṅ sāsanā phra : buddha
34. cēā [3] ann niṅ sod nabb tee pi sthāpana phra : mahā dhātu ni pai nai nagara juṁn dāi
35. keā sib keā pi thieṅ nai pi kur ann vā phra : piṭaka trai ni cakk hāy lēe dhātu ni ca
36. kk ṙū thēe lēe mi dāi ley yaṅg mi khon ṙū kann salek sanoy sāi dharmma desa
37. nā ann pen tōn vā phra : mahā jāti hā khon svod lēe mi dāi ley dharmma jātaka an
38. n ün sāi mī tōn hā plāy mī dāi mī plāy hā tōn mi dāi ley taphvok phra : abhidharmma

[1] Lire : hmien que les Thaïs prononcent : mûn.
[2] Lire ratana.
[3] Ponctuation.

39. sãi phra : paṭṭhāna lẽe phra : yamamakka lẽe hãy mièa naññ lẽe tee naññ pai mièa

40. hnã dâi phann pi sõd fũṅ bhikou saṅghã ann cãṅ sila toṅ sikṣã pada si ann yaṅ mĩ si

41. kṣã pada'ann hnakk hnã hã mi dâi ley tee naññ miea hnã dâi phann pi sõ

42. d ann vã fũn ji cakk throṅ phã civara hã mi dâi ley thêa yaṅg mi phã hheaṅ no

43. y nuṅ hueb nai hũ tee rũ cakk sãsanã phra : pen cẽã dãy tee naññ miea hñã

44. dâi phann pi sõd ann vã cakk rũ cakk phã civara cakk rũ cakk sramaṇa noy ni

45. ṅ hã mi dâi ley dhãtu phra : pen cẽã thi hni ko di heen tõn ko di yaṅg. . . .

46. . . . miea pi ann cakk siñ sãsanã phra : buddha pen cẽa . . . . thaṅg hlãy

47. . . . dieon hok pũrṇami vann seãr[1] ann thai vann kob sann vaisãkha ca

48. kk thieṅ mieo vann daṅg naññ tee phra : dhãtu thang hlãy ann mi nai pheen

49. dĩn ni kodi nai devalõk ko di nai nãga lõk ko di hõ : pai klãṅ hãv lẽe pai phaji ka

50. nn nai laṅkã dvipã[2] ḳhẽã oyũ[3] nai klvong ratana mãlikã phra : sthũpa lẽev ciṅ cakk

51. hõ · pai oyũ[4] nai tõn phra : çri mahã bodhi thi phra : buddha pen cẽã tra-s[5] nai

52. sarrvejña teja ñãña pen phra : buddha mièo kon ann ciṅ cakk phãl

53. fai hmai phra : dhãtu taṅg ann siñ lẽe plev[6] phuṅ khin khung brahmalõk

[1] Lire sao.
[2] Lire laṅkadipã.
[3] Lire : yũ.
[4] Lire : yũ.
[5] Trass, mot khmer.
[6] Lire : pleu, mot khmer.

54. sāsanā phra : buddha çakk siñ nai vann daṅg klāv ann lēe tee naññ mièo

55. hnā fūñ khon ann cakk rū punya dharmma hā mi dāi hlāy ley yom cakk ka

56. thāṁ bāb karmma lēe cakk eoa[1] toñ pai kied[2] nai naraka sāi lēe ni mièo hñā fū

57. ṅi sādha sadburusa[3] thaṅg hlāy cuṅ reṅ kathāṁ punya dharmma nai sāsanā phra : bu

58. ddha mièo yaṅg oyū[4] ann jvov[5] reā badd ni mi punya hnakk hnā ciṅ ca

59. kk dāi mā kied[6] thann sāsanā phra : pen ceā sāi suṅ thaṅg hlāy hmann

60. kathāṁ būjā[7] phra : sthūpa cetiya phra : çri mahā bōdhi ann samieo[8] daṅg toñ

61. phra ; cēā reā phi phū dai dāi lēe būjā[9] dvōy cai sradhā[10] daṅg ann ji cakk prārtha

62. nā[11] pai kied[12] nai mieoṅ fā ciṅ tralod phra : çri ārya maitri loṅ mā pen

63. phra : buddha yiy[13] mā kied[14] nai mieoṅ din ni hhāb dyov ko dāi tāy phi mi khon thā

64. m daṅg ni sōd daṅg ri lee pai rū rabbob pi dieoṅ vann khin ann thoy thēe

65. daṅg ann phū dai nā raṅg vicāraṇā saṅkhayā[15] khū radū lēe rū thēe daṅg ann si

[1] Lire : ao.

[2] Lire : kœt, mot khmer.

[3] Lire : sappurusha.

[4] Lire : yū.

[5] Lire : jao.

[6] Lire : kœt, mot khmer.

[7] Lire : pūja

[8] Lire : samœ, mot khmer.

[9] Lire : pūja.

[10] Lire : çraddhā, remarquer la dérivation sanscrite.

[11] Prārthanā, est employé comme verbe, c'est ce qui devient souvent le cas pour ces substantifs sanscrits.

[12] Lire : kœt.

[13] Lire : yia.

[14] Lire : kœt.

[15] Vicāraṇa saṅkhayā : comme plus haut, employé comme verbe.

66. ñ hâi jāmni cām daṅg phū khrū[1] saṅkhayā vicāraṇā dū ann khi tõn phrayā çri
67. sūrya phra : mahā dharmmarājādhiraja lee phrayā maha dharmmarāja naññ
68. yaṅg mi guna ann ñū daṅg ñi bāñ ann hāi khūn vã daṅg ñi phrayā dharmma
69. rāja naññ khoñ pañca sila thukk . . . ph . . . . nai rāja . . n
70. r bohon khāt sakk vann
71. pai nob phra : dhātu ann
72. nob dharmma desanā
73. n asthanga sila thukk
74. ph . . . dāi
75. n d . . . thera
76. . . . guna . . lēe mi
77. cēā visai cakk pen
78. m cakk . . . bād daṅg

[1] Khrū = le guru du sanscrit

TRADUCTION

Premier côté de la stèle.

1. En çaka 1279, année cyclique du coq, huitième mois, cinquième lunation, jour de Çukra[1] que les Thaïs appellent kad ro[2];
2. la constellation des oiseaux fut visible à la première veille de la nuit. Le (lendemain) sixième lunation, fut faite cette fondation[3].
3. Le Phrayâ Ridaya-râja, fils du Phrayâ Sua Thai et petits-fils du Phrayâ Râma-râja,
4. ne régnait plus sur le trône de Sajjanâlai Sukhôdai[4]. Les Thao
5. prayâs ses alliés, accourus des quatre points de l'horizon, avec des fruits rares de la forêt,
6. des grappes d'arĕk, des guirlandes et autres offrandes, avaient déjà sacré roi (son successeur), qui prit le titre
7. de Çrî Sûrya Phra : mahâ dharmarâjâdhirâja. Celui-ci, s'étant emparé de cette illustre et précieuse relique,
8. est venu en faire la fondation[5] dans la ville de Nagara Jum, en cette même année[6]. Cette importante relique n'est pas
9. une dérision, mais c'est bien une relique vraie et réelle. Ensuite, on avait amené de l'île de Laṅkâ (Ceylan) un rejeton de l'arbre Bodhi, dont

[1] Vendredi.

[2] Ce vendredi correspondait avec le kadno des Thaïs.

[3] De la relique dont il est question quelques lignes plus bas.

[4] Le roi Ridaya-râja était mort.

[5] Cette fondation consistait ordinairement dans la construction d'un stûpa où l'on renfermait la relique.

[6] C'est-à-dire en l'année çaka 1279, indiquée en tête de l'inscription pour marquer l'époque de cette fondation.

10. la semence provient de l'arbre phra : çrî mahâ Bodhi qui servit de refuge au phra : Buddha notre maître, quand celui-ci,
11. après avoir été humilié par l'armée du (démon) Mârâdhirâja, parvint, grâce à la méditation, à l'omniscience et à l'état de Buddha.
12. Ce rejeton du Bodhi fut planté à côté de cette relique. Tous ceux donc qui, par
13. dévotion, feront des offrandes à cette relique et à cet arbre du çrî Phra : mahâ Bodhi, auront une part de mérites aussi grande que s'ils faisaient leur dévotion
14. au Phra : Buddha en personne. Ce que nous allons rapporter maintenant n'est point emprunté aux paroles du Phra : Buddha,
15. mais c'est notre propre dire : A l'époque où notre maître devint Phra : Buddha.
16. la vie des hommes s'étendait régulièrement au delà de cent ans ;
17. mais à présent, la vie des hommes n'atteint plus cent ans ;
18. elle ne dépasse déjà plus quatre-vingt-dix-neuf ans. A celui qui voudra savoir quand la vie des hommes est restée en deçà de cent ans
19. et ne dépasse plus quatre-vingt-dix-neuf, je répondrai que ce changement
20. eut lieu cent trente-neuf ans avant cette année, où le roi Phraya mahâ dharma fit la fondation de cette relique ;
21. c'est alors que la vie des hommes commença a ne plus dépasser cent ans, et ce changement s'opéra en l'année cyclique du lièvre.
22. C'est à partir de cette année-là que la caste des brahmes et des hommes riches perdit sa considération.
23. Avant cette époque, une foule de savants connaissaient encore les traites d'astrologie et de médecine ; à partir de là il n'y a plus rien qui vaille
24. Si quelqu'un pose cette question, à savoir combien s'est-il écoulé de temps depuis que notre maître devint Phra : Buddha, sous l'arbre
25. du Phra : çrî mahâ Bodhi, jusqu'au jour de la fondation de cette precieuse relique ?
26. Je répondrai ceci : Si l'on compte les années, il s'est écoulé mille neuf cent quarante-six années.

27. L'année où le Phra : devint Phra : Buddha, fut l'année cyclique du singe. Si l'on compte les mois,

28. On obtient vingt-quatre mille soixante mois. Le mois où le Phra : devint Phra : Buddha

29. fut le sixième mois à la pleine lune. En comptant les jours : on obtient sept

30. cent dix mille quatre cent soixante-huit jours. Le jour où le Phra : devint Buddha fut

31. un mercredi dit Tao yi[1] par les Thaïs[2]. Si l'on me fait cette question : Quand prendra

32. fin la religion du phra : Buddha? Je répondrai ceci : A partir de l'année de la

33. fondation de cette relique, je compte trois mille quatre-vingt-dix-neuf années ; cette époque arrivée, la religion du Phra : Buddha s'éteindra,

34. Déjà, dans quatre-vingt-dix-neuf ans après l'année de la fondation de cette relique

35. en la ville de Nagara Jum, arrivés à l'année cyclique du porc, le Phra : Trai pitaka[3] sera introuvable ; cette relique également

36. ne sera plus guère connue ; quelques personnes à peine en auront gardé le souvenir.

37. Le dharma desanâ (traité de prédication), dont le principal est le Phra : mahâ jâti, ne sera plus lu par personne.

38. Quant aux ouvrages du dharma jâtaka (les incarnations), les uns manqueront du commencement, les autres de la fin. Les traités de l'abhidharma (métaphysique),

39. le Phra : patthâna (le traité des causes), et le Phra : yamaka (le traité des contradictions) auront été perdus.

40. Encore mille ans plus tard, les bhikçus sangha (bonze mendiants) observeront encore en partie les préceptes qui sont les quatre çikçâpadas absolument nécessaires ;

[1] Tao yi est la dénomination thaïe correspondant à ce jour-là.

[2] Ces calculs concordent avec la date généralement admise de la mort du Buddha.

[3] Le Trai pitaka (les trois corbeilles) est la somme complète des Écritures bouddhiques.

41. mais il ne sera déjà plus question de tous les autres sikkhâpadas (règles de discipline). Puis encore mille ans plus tard,
42. et l'on ne verra déjà plus de bonzes revêtus du cîvara et, de ces habits
43. jaunes, il sera difficile de ramasser un morceau assez grand pour se boucher une oreille ; ce sera la fin de la religion du maître.
44. Encore mille ans de plus et on ne verra plus ni cîvaras ni çramanas.
45. Alors cette relique du maître, l'endroit où fut planté cet arbre (ne seront plus connus).
46. L'année où prendra fin la religion du Phra : Buddha notre maître... tous...
47. ...à la pleine lune du sixième mois, un samedi qui répond au kab san (des Thaïs), au mois de Vaiçâkha[1] :
48. Ce jour-là, toutes les reliques qui se trouvent dans ce monde-ci,
49. dans le monde des dêvas, dans le monde des nâgas, s'envoleront à travers les airs, où s'éparpillant,
50. elles iront se réunir en l'île de Lankâ (Ceylan), dans le creux du Ratana mâlikâ Phra : sthûpa[2] ;
51. De là elles s'envoleront pour se réunir à l'arbre çrî mahâ Bodhi, où le Phra : Buddha notre maître,
52. grâce à la méditation, atteignit l'omniscience et l'état de Phra: Buddha.
53. Là toutes ces reliques s'enflammeront et brûleront, et cette flamme montera jusques au monde des Brahmas.
54. La religion du Phra : Buddha aura cessé d'être pratiquée ce jour-là, comme déjà je l'ai indiqué.
55. Dès lors les hommes justes ne seront plus guère nombreux.
56. Les hommes alors commettront de mauvaises actions et s'en iront renaître en enfer.
57. Pour ce motif, que dès à présent tous les hommes pieux s'efforcent de faire des actes méritoires dans la religion du Phra : Buddha ;
58. puisque... nous tous nous avons eu la bonne chance
59. de naître encore à temps dans la religion de notre maître : prenons

[1] Le mois de Vaiçâkha répond au sixième mois des Khmers et des Thaïs, à nos mois d'avril et mai.

[2] Mâlikâ, veut dire guirlande, mais il paraît être ici le nom donné à ce Phra : sthûpa.

60. courage, portons des offrandes à ce Phra : sthûpa cetiya ainsi qu'à cet arbre du Phra : çrî mahâ Bodhi, ce qui équivaut aux offrandes

61. faites à notre maître en personne. Tous ceux qui de la sorte, faisant des offrandes d'un cœur pieux, formeront le désir, à l'exemple des bonzes,

62. d'aller renaître dans le ciel, y renaîtront et demeureront jusqu'au jour où le Phra : çrî ârya Maitri[1] viendra sur cette terre et deviendra

63. Phra : Buddha. A ce moment ils renaîtront sur cette terre une dernière fois, puis mourront.

64. Voulez-vous maintenant savoir quel est l'astrologue qui sait si bien faire la computation des années, des mois, des jours, additionnant ici, retranchant là ;

65. qui sait calculer, raisonner les saisons avec une entière précision?

66. L'astrologue, qui sait faire ces raisonnements, ces problèmes, n'est autre

67. que le Phrayâ çrî Sûrya Phra : mahâ dharmarâjâdhirâja. Ensuite, si

68. vous désirez savoir quelles sont les autres qualités du Phrayâ mahâ dharmarâja ?

69. Je vous dirai que le Phrayâ dharmarâja observe les cinq préceptes, tous. . . . . . . dans le royal

70. . . . . . le jour kat sat . . . .

71. aller honorer les précieuses reliques, qui. . . . .

72. honorer le dharma de la prédication . . . .

73. les huit préceptes, tous. . . . .

74.

75.

76.

77.

78.

[1] Arya Maitri ou Maitreya est, pour les bouddhistes, le Buddha futur, successeur de Gautama Son nom se trouve généralement écrit au frontispice des pagodes dans le Siam.

TRANSCRIPTION

Deuxième côté de la stèle.

1. Mieong ann dai kó rū sīn ann rū sāstra . . . .
2. yū kot sakā caturankha. kathām pun tiracchāna . . . .
3. khlong sāng pen phri : ddhi pā slāv . . . .
4. kó nabb tvng thvn sai thang māk k. . . . .
5. dvy klcev dvy hān dvy kheeng . . . .
6. phee ton phee hān kā . . . .
7. hmieong pleeng fāng . . . .
8. phā mieong ook mā phngai . . . .
9. . . . . . khū lakk khēā lakk khong . . . .
10. n thrai : kec ton hym . . . .
11. n dāng maitri kó rū kee phieon . . . .
12. mieo . . . phra ; cheā rāma rāja . . . .
13. . . . xāng . . . . . . ratt thuk heeng . . . .
14. hāi . . . kann thuk heeng . . . .
15. . . . . . . thuk heeng mieong pho rū . . . .
16. cheā pen khum yū bān mieong rāt (buri) . . . .
17. hlay ann hlāy thī khon (kheev) . . . .
18. ann hlāy khon daing ni. . . . .
19. n kó pen khun nūng mieong khou thī . . . .
20. mieong jyng thong hā pen khun nūng . . . .
21. pen khun nūng mieong bāng phān hā . . . .
22. nūng mieong bāng jhalaing hā pen khum nūng . . . .
23. ng tāng thām nieo thām ton jeā yū mieong . . . .

24. khun dai svey rāja theen thī pū yā pho mee . . . .
25. pen cheā pen khun nann dv̄y kamlang . . . .
26. rāja job dv̄y bāl buddharāja dharmma . . . .
27. khon thō phra : bāng kó ron nai tin phing . . . .
28. plūk hmāk phrāv hmāk lāng thuk heeng . . . .
29. pen pā pen dong hāi pheer hāi thāng . . . .
30. dhammika rāja nann bān mieong yū khsem . . . .
31. . . . . . . teeng hāi khun phī khun nōng lūk hlān . . . .
32. phrài fā khā thai khi rieo pai khā khi mā pai (khai) . . . . . .
33. . . . . . . nann miea jvv lun nī phī khun phū dai . . . . .
34. . . . . nai mieong nī và sāi chung hāi rū punya rū (dharmma)
35. dāi rū cediya phra : çrī mahā boddhi . . . .
36. mee phing nī yā khād sakk miey hāi yāā p . . . .
37. . . . . . . chung yàā phū theā phū kee hāi rū prāni phrài fā . .
38. ngān sāi jai hāi job mieo jai sāi yā phā (pai) . . . .
39. nā chung khēā hāi sia klieo thua nai mieong ton phī vā . . . . .
40. (khou) tāng bān tāng mieong kachakk mā phieng kong ton . . . .
41. . . . . sāi ton hāi phieng mieong thān thān kó khū kheen . . . .
42. . . . . . . hāi phrài fā khā hāi lūk chēā lūk khun phū dai . .
43 . . . . eao rieon . . . . sāi vāi . . .
44. . . . . . phū dai . . jvy dv̄y dharmma dang an khun . .
45. kin mieong thieng jā nān kee kó phū dai kathām bo job dv̄y dharmma
46. . . . . . . thieng thān ley khāin mi klāv khann (sat) . . . .
47. nakk phra : mahā dharmma phon lee charūk ann nī . . . . .
48. ann nūng phi nai mieong jāng ann nūng phi nai mieong sralvang
49. . . . . . pradisthā vāi dv̄y phra : pād lakçaṇa . . . .
50. . . . . . . phra : khun dharmmarāja hāi pai . . . .
. . . .

Note du R. P. Schmitt. — Les accents que je mets ne sont pas toujours visibles sur l'inscription. Le trait - marque une voyelle longue, il n'est pas dans le texte.

TRADUCTION

Deuxième côté de la stèle.

1. Toute contrée connaît les observances et les préceptes . . . .
2. réprimer les quatre sens, faire miséricorde aux êtres . . . . .
3. creuser un canal tout à fait dans la forêt . . . .
4. compter mesurer plein mettre boisseau beaucoup . . . . .
5. en audace, en courage, en force . . . .
6. succomber, céder au courage . . . .
7. marais dans la plaine du royaume de Fāng . . . .
8. mener à la ville, sortant de là étonnement . . . .
9. . . . . voler riz, voler objets . . . .
10. . . . . à lui sans pitié . . . .
11. faisant amitié leurs compagnons le sauront . . . .
12. quand . . . sa majesté le roi Rāma . . . .
13. . . éléphants. . . . pressés de tout côté . . . .
14. afin que . . . . ensemble de tout endroit . . . .
15. . . . . en tout endroit du royaume dès qu'on sut . . . .
16. prince être roi gouverner le royaume de Rāt (puri)[1] . . . . . .
17. beaucoup et beaucoup de fois, les hommes . . . .
18. ce que beaucoup d'hommes de cette manière . . . .
19. en effet est roi d'un royaume, les hommes qui . . . .
20. la ville de Xieng-thong demande à avoir un roi . . . .
21. avoir un roi, la ville de Bāng-phān demande (un roi) . . . . .
22. un, la ville de Bāng-xalang demande un roi . . . .
23. se faisant tort à eux-mêmes les habitants du royaume . . . .

[1] Les mots entre parenthèses sont douteux.

24. tous ces rois règnent en lieu et place de leurs aïeux et parents . .

25. ils sont ainsi rois avec autorité . . . .

26. les rois aiment le titre de protecteur de roi du Buddha et du Dharma.

27. les habitants de Phra : bāng s'agitent dans leur pays . . . . .

28. planter des cocotiers des palmiers partout. . . . .

29. où il y a forêt et brousse qu'on défriche et qu'on coupe les herbes.

30. sous ce roi ami du Dharma le royaume fut heureux . . . . . .

31. . . . . . il établit ses frères et ses enfants et petits-enfants . .

32. le peuple thaï monté sur ses barques ira faire le commerce sur ses chevaux il ira acheter et vendre

33. . . . cela dans le cas que dans l'avenir un roi quelconque . .

34. . . . dans ce royaume celui qui gouverne doit savoir faire des mérites et connaître le Dharma

35. il doit connaître le but des cetiyas et de l'arbre çrī mahā Bodhi . .

36. les femmes de ce royaume ne pourront pas briser le mariage, il faut pour pouvoir divorcer

37. . . . . . alors seulement elles peuvent divorcer, les anciens et les chefs sauront être indulgents pour le peuple

38. faites leur faire les corvées qu'ils aiment faire, les faisant travailler ne pas les conduire.

39. les riz des champs ramassés, qu'on achète du sel pour la consommation du royaume, dans le cas que

40 des individus d'un pays étranger en fuite viendraient se réfugier et se placer.

41. . . . ainsi, en venant se mettre sous la protection des habitants du royaume, ceux-ci en les maltraitant

42. . . . les gens du peuple, les princes et les mandarins n'importe qui

43. . . . . . . prendre la maison . . . ainsi garder . .

44. . . . . quiconque . . . aiderait le Dharma suivant que le roi

45. avoir régner depuis fort longtemps, si quelqu'un a fait un acte contraire au Dharma

46. . . . . jamais envers le roi, en répliquant il faut dire (la vérité).
47. grave, les mérites du mahā Dharma et de cette inscription . . .
48. ensuite dans le cas que dans le royaume de Fāng et dans le royaume de Sralvang
49. . . . . . . élever avec un phra : pāda vestige . . . .
50. . . . . . . sa majesté le roi Dharmarāja envoie . . . . . .
. . . .

N° XVI

INSCRIPTION THAÏE

Cette inscription a été relevée sur une stèle qui, comme la précédente, est déposée dans le Musée de Văng nā à Bangkok et dressée dans le même sâla. La pierre, rectangulaire à la base, est circulaire à sa partie supérieure et mesure $1^{m}92$ de hauteur sur $0^{m}68$ de largeur à la base et $0^{m}65$ dans le haut[1]. Elle provient du Bŏt du Vāt Si jum et paraît avoir pour auteur le roi Dharmarājādhirāja. D'ailleurs, il y a similitude complète entre les caractères des deux inscriptions XV et XVI et, par un examen attentif, on acquiert la conviction qu'elles ont été gravées par le même lapicide : à défaut de la date et du nom du roi qui ont disparu, cette identité nous permet d'attribuer à cette inscription la même époque qu'à la première et aussi le même inspirateur.

Le recto, bien que très endommagé par le temps, permet encore la lecture d'un certain nombre de caractères sur chacune des lignes, sauf sur celles du début et celles de la fin. Le verso, qui était sans doute plus en butte aux efforts de la pluie, est plus dégradé encore et, n'a pas permis la reconstitution de l'épigraphe. (Planche VIII.) Par ce que le R. P. Schmitt a traduit du recto, nous voyons que ce document, mieux conservé, aurait offert le plus grand intérêt, car, tout en nous faisant connaître les nombreuses cérémonies qui faisaient l'objet d'un dépôt de reliques, il nous initierait encore à l'origine même de ces reliques[2], à leurs vertus

[1] Le moulage fait sur notre estampage est conservé au Musée Guimet.

[2] Pataliputra, la capitale du Magadha dans l'Inde, mentionnée à la ligne 36, est sans doute le lieu de provenance de celles que célèbre l'inscription.

et surtout aux prodiges qui accompagnaient habituellement leur installation dans les Cetiyas[1].

TRANSCRIPTION

1. . . . . . . ni rattana . . . . . . puraphā . . . . . .
. . . . lūk sāv song khon . . . .
. hnakk hnā dāi ahān hāi . . . . dṽy mahā sradhā. . .
. . . . kee thān phū mā . . . . . .
5. . . . . ook chāk rattana . . . .
. . . ching phra : rattana mahā . . chakk kathāṁ . .
. . . . phra : çrī mahā bodhi ching saveeng hā . . . .
. . . . long khēa vāi chakk hāi pen dharrma . . . . . .
. . . . . . rattana phra : . . bodhi sāng vihār . . .
10. . . . chitr . . . . nai thi rattana . . . . . .
. . . . . kathāṁ mahā saphān plūk . . . . hāi . .
. teeng jeā rakksā hlāy khrāv mi svn hmāk svn phlū. . . . .
. phra : rattana . . dieon dabb dieon pheng vann ubosoth hāi teeng . . . .
. . . bhikçu saṅgh thang hlāy sāng heeng pluk mahā khāṁ . .
15. . . kabb . . . ni kasthām mahā buddha rūp sāng heeng .
. . . hmū hmā . . . nok plā meo fūng satt thang hlāy .
. . . . buddha rūp nai ton . . . . . .
. . . . sāng heeng mā phra : khum . . . .
. . . . sradhā . . . .
20. . . . . dhātu dṽy . . . .
. . . . pen chēā phayā . . . .
. . . . dṽy fūng . . . .
. . . . . mieo chakk . . . .
. . yāk hnakk . . phra : . . rāng . . pen chēā ching adhissathān vā . . . .

[1] L'expression « écumait » que nous trouvons à la ligne 6e doit être interprétée dans le sens de « envelopper de fumée », prodige complaisamment relaté par les légendes siamoises.

25. . . . yang chakk . . pen buddha . . . . sāi chung hāi . . . .
. . . sathān nak neen heeng . . . .
. . . . . ann hakk ann phang . . . . . . lee ann . . .
. . . mahā dhatu . . . . bnakk hnā . . . .
. . . . . an hlāy kee . . . . . . srec pari . . . . .
30. . . phra : buddha rūp . . . . . . sām khūn eoā . . .
sāng heeng dai . . . tōn sāng heeng . . . kheen dāi sāng.
. . . eoā mā chūng dāi sāng heeng . . dāi teeng nai sālā .
. . . . . kheṅ khēā nai mahā phihār. . . . .
. . . niramit eoā mā prakhīt jū. . . pen . . ann . .
35. . . . hnakk hnā hāi mā vāi teṁ nai mahā phihār . . . .
. . nai pātaliputta nagara dāi chu fang nai . thi phra : çrī,
rattana. . . . .
. . pradisthān phra : çrī . . rattana phra : mahā sāmī çrī
sradhā . . . .
. . cheā khū ton phra : rām . . . nārāy thephaputr . .
. . . . . . heeng mahā nithān . . . .
40. . . . . . . taru kom sāng eoā . . . . phra : mahā sāmī
. . . . tee khām khūn peet thām . . . .
. . . . . tee sī bāl mā pradisthān . . . .
. . khongkhā thām phra buddha chēā . ann pradisthān. .
. . . dhātu phra : çrī rattana mahā dhātu ryk jū mahing. . .
45. nann sdee . . phra : mahā dhātu faing fāi puraphat . . . . .
. . . . . . thong khām . . . .
. . . . thang ton . . . .
. . . . . dū hāk sai ton dū kathām. . . . .
. . . hnakk hnā dang nāin mahā samuthr rabok . . . . .
50. . . . . lūk bvb dhār . . . .
. . . . . hāi sachā (ss) pai thuk heeng . . . .
. . . . hwa chakk . . . .
. . . . sāng hāv assacharya o sing ning . . . . . .
. . . . . khū vā dhātu sadec chakk ceti thong phung . . . . .
55. . . . . . hnakk hnā phee phra : āditya . . . .
. . . . . nann dvy khvām seeng . . . .

. . . . nai lok dhātu thuk hoeng.
. . song jann . . jāv sivāla-thāṁ bān khān nāṁ khongkhā.
. . . khēā ārādhanā phra : sāmī sdee long mā khēā hāi dū . .
60. . . . . . . ceti thong leēv foong khūn mieo khon dū mī sradhā
liuekk . . . .
. . . . fang khāṁ phra : . . . . .
. . . . . ching long mā xavāle : sa pasūvanna cheti rassanni
tralot ngām hnākk . . . .
. . . . . rattanā dhātu chēā ching sdec khēā nai. . phra : dhātu
. . . .
65 . . . . . dhātu chēā . . . .
. . . . sāng . . long māk chakk . . sdec sin oyū . .
. .mā oyū rōng hñā phāk phra : sū sradhā rāja cūlā mūṇi srī
rattana lankā dvīpa . . . .
. . . . ngām khvāng mā tee . . .
. . . . . . thā thang khot hnakk knā xeā thang ton . . . .
70. . . thang hlāy . . assacairya . . ann khēā ching. . .
. . . . . khang tīn phra srī . . . .
. . . . . ook vāi mā kathāṁ . . . .
. . . . . mahā sāmī ni . . . . ching eoa. . . .
. . . . . din thī mahā . . . . dāi vāi tin . .
75. . . khut eoā . . . . rieong ngām . . .
dang dāv khoy sdec nai . . sāng . . . . çrī sradhā rāja cūlā
muni . . . .
. . nūng phra : chēā sdec . . . . hāi khon thang. . .
. hlāy hen . . . . . . lee ching . . . .
. ceti thong . . . . . ngām ching . . . .
80. phra : pen chēa . . phihār dāi sām sib eot vann . . phra : pen
chēā . . . .
. sadeeng kee khon thang hlāy hāi pai xoy . . . dharrma
nai lankā dvīpa . . . .
pen mahā kusala ann hāi lu hāi prākot kee buddha sāsanā sāng
sveeng hāi thieng arayika . . . .
. . . . . ching pradabb . . . . . gandha mahā . . . . .

dhātu dȳy . . . . pai thadd mahā . . . .

85. . . . . mahā sāmī . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

TRADUCTION

1. . . . . . ceci précieux . . . . . nord . . . .
. . . . filles deux personnes . . . .
. beaucoup obtenir nourriture donner . . avec une grande joie
. . . . à seigneur qui venir
5. . . . . provenir du précieux . . . . .
. . . . . alors l'illustre et précieux mahā . . . fera faire
. . . . . l'illustre arbre Bodhi alors faire rechercher . . .
. . . . . renfermer conserver pour que cela soit le Dharma
. . . . glorieux illustre . . le Bodhi construire un vihār
10 . cœur . . . . . . dans le glorieux endroit . . . .
. . faire un grand pont construire . . . afin de . . . .
. poser des gardiens souvent veiller, avoir jardins d'arék et de bétel
glorieux . pendant la lune noire la lune claire le jour de l'uposatha
. tous les bonzes préparer l'endroit où bâtir le mahā . . . . .
15. avec . . et faire fondre une grande statue du Buddha préparer l'endroit . . . .
. porcs, chiens . . oiseaux, poissons . . tous les animaux . .
. . . . la statue du Buddha dans . . . .
. . . . préparer le terrain alors le mandarin . . . .
. . . . pieux . . . .
20. . . . . reliques avec . . . .
. . . . être chao phaya . . . .
. . . . avec multitude . . . .
. . . . quand alors . . . .

. . très difficile . . illustre . . être prinse alors faire cette prière. . . . .

25. . . . de plus encore . . . devenu Buddha . . alors faire que . . . endroit bien solide. . . . .
. . . . qui tombe s'écroule. . . . . . et qui . . . .
. . la précieuse relique . . . . beaucoup . . .
. . . qui nombreux à . . . . achevé . . . .

30. . les statues du Buddha. . . . . . . trois nuits prendre . . les faire en quelqu'endroit. . d'abord les faire là . . . pouvoir enlever les faire. . . . .
. les amener de n'importe où les placer dans la sâla . . . . .
. . . . les porta dans le mahā vihāra. . . . .
. . les amener faits marquer le nom . . être . . ce qui . .

35. . . les amener en abondance de façon à en remplir le grand temple dans la ville de Pātaliputr ou les renfermait dans . . . le phra : çrī rattana . . . .
. . placer la statue phra : çrī . . précieuse le phra : mahā sāmī çrī sradhā . . . .
les chaos principaux phra : Rām (esvara) Nārāya dēvaputr . . .
. . . conforme aux annales . . . .

40. . . . . arbres inclinés planter. . . . le grand sāmī . . .
. . . . dès le huit de la lune croissante, faire . . . . .
. . . . quatre maisons furent placées . . . .
. . fleuve, faire une statue de Buddha. . . placer . . . .
. . reliques, l'illustre relique appelée Mahieng . . . . . .

45. cela, aller . . . renfermer la grande relique vers le nord . .
. . . . or massif . . . .
. . . . . . tout un arbre. . . . .
. . . . . essayer de rompre et de mettre l'arbre pour faire . .
. . . . beaucoup, pareil à l'océan dont les flots. . . . .

50. . . . . un radeau . . . .
. . . . . . se répan[illegible] tout lieu . . . .
. . . . la [illegible] sera . . . .
. . . . . . créer des prodiges étonnants ou autre chose . . . .

. c'est-à-dire que les reliques sortir de la cetiya dorée pour se lancer . . . .

55. . . . . . beaucoup se réfugier dans le soleil . . . .

. . . . . cela avec des rayons de clarté . . . .

. . . . dans le monde, de partout les reliques

. . deux étages . . . les habitants de Sivāla bâtirent une maison sur le fleuve . . . .

. . vinrent prier le bonze d'y descendre pour aller voir . . .

60. dès que la cetiya dorée fut achevée elle écumait et les spectateurs furent pleins de joie. . . . .

. . . . écoutèrent les paroles du bonze . . . .

(il) descendit alors vers la cetiya brillante d'or, étincelante, belle de tout côté . . . .

. . . la précieuse relique entra alors dans . . l'illustre relique

. . . .

65 . . . . . la royale relique . . . .

. . construire . . . beaucoup afin que . . aller en tout . .

(il) vint rester dans la salle d'entrée du phra: srī sradhā rāja cūlā mūṇi de la très illustre île de Ceylan . . . .

. . . . beau large venir de . . . . . .

. . . . . chemin en zigzag les habitants particulièrement . . .

70. . . . tous . . . prodiges . . . qui entrer alors. . . .

. . . . . aux pieds de la (statue) phra srī. . . . .

. . . . . . réserver pour faire . . . .

. . . . . le grand bonze là . . . . . alors prendre . . .

. . . . . terrain que le grand . . placer près des pieds . .

75. . . . . . creuser prendre . . . . belle chose pareil à une étoile qui marche . . construire . . le çrī sradhā rāja cūlā mūṇi . . . .

. . ensuite le bonze aller . . . . . . envoyer tout le monde

. . . . voir . . . . et alors. . . . .

la cetiya dorée . . . . vraiment . . . .

80. le bonze . . . . temple pendant trente et un jours . . le bonze montrer à tous pour les engager à secourir . . . le Dhamma dans

l'île de Ceylan . . . .
c'est un grand mérite de faire connaître la religion du Buddha, c'est
vouloir arriver à l'état d'ermite . . . .
. . . alors orner . . . guirlandes de fleurs odoriférantes . . .
avec la relique . . . . depuis le grand . . . .
85. . . . . mahā sāmī . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

N° XVII

NOTICE SUR LES INSCRIPTIONS THAÏES DES JATAKAS[1] DU VAT SI JUM

Ces inscriptions, au nombre de cinquante et une, accompagnent les cinquante et un jātakas que nous donnons plus loin ; elles sont rédigées en langue thaie et ne portent pas de dates ; le caractère est du type ancien de Sukhôdaya, absolument identique à celui des inscriptions XV à XVI, dont la provenance est la même ; il y a donc tout lieu de croire qu'elles remontent à la même époque, l'an 1279 Çaka (1357 A. D.) et que c'est aussi le roi Dharmarājādhirāja qui les a fait graver.

Ce souverain, qui a laissé encore d'autres inscriptions, paraît avoir régné depuis l'année 1269 çaka, si l'on s'en rapporte à l'inscription khmère n° V (I[re] partie, page 107) qui lui donne le titre de Brah pād kamraten añ çrī Sūryavañça Rāma mahā Dharmarajādhirāja. C'est lui qui termine sans doute la série des rois indépendants de Sukhôdaya ; car, de son vivant déjà, le grand empire d'Ayuthia était fondé et son royaume, après sa mort, ne devait plus devenir qu'une province englobée dans le Siam.

On ignore la date de sa mort, mais cette lacune est ici de peu d'importance puisque la similitude des écritures nous fixe d'une façon certaine.

Les jātakas (sujet et inscription) sont gravés sur un grès schisteux d'une couleur gris verdâtre et mesurent en moyenne 0m42 de large sur

[1] Les moulages sont conservés au Musée Guimet.

une longueur qui varie selon leur importance. Ils ne sont autre chose que les diverses transfigurations du Bodhisattva accompagnées d'une légende explicative ; nous en donnons la reproduction phototypique faite d'après nos estampages.

Rappelons que l'inscription khmère n° V, précédemment citée, nous dit que le roi Dharmarājādhirāja fit venir de Lankā, en 1283 çaka, tous les textes de la liturgie bouddhique. Il est donc probable que le Vât Si jum n'a été construit qu'à l'effet de recevoir les images que nous y avons trouvées. Les jātakas, au nombre de cent, n'ont pu être tous estampés en raison de la dégradation du grès, pierre essentiellement friable, qui n'a pas résisté aux intempéries. Néanmoins, nous en avons pu rapporter cinquante et un qui ont pu être identifiés avec ceux de l'Inde, déjà connus.

Nous devons au R. P. Schmitt la transcription et la traduction des inscriptions qui les accompagnent ici.

Quant à l'analyse explicative de chacun des jātakas, elle a été faite par le regretté Léon Feer, qui s'était particulièrement intéressé à leur découverte.

*
* *

Avant d'aborder les transcriptions et les traductions des jātakas, nous rappellerons que le mot sanscrit-pâli jātaka (naissance) désigne le récit d'un épisode d'une des existences antérieures de Buddha, relaté par lui à l'occasion d'un fait dans lequel il a joué soit le rôle de témoin, soit celui d'acteur, pour expliquer le présent par le passé et donner une instruction morale.

Beaucoup d'autres récits du même genre se rencontrent dans la littérature bouddhique ; mais la qualification de jātaka est exclusivement réservée à ceux dans lesquels Buddha intervient directement comme témoin ou comme acteur.

Il devait y avoir deux classes de jātakas, les uns rappelant les méfaits passés, les autres les belles actions du Buddha. Mais la première classe n'est représentée que par un petit nombre de récits épars ; l'immense majorité des jātakas appartient à la seconde classe. Bien que

quelques-uns se présentent isolément, la plus grande partie est réunie en collections plus ou moins considérables.

Le Tipiṭaka, canon sacré des bouddhistes du sud, renferme deux de ces recueils, un petit et un grand. Le premier, intitulé *Cariyā piṭaka*, ne comporte pas plus de trente-cinq textes classés dans l'ordre des vertus ou perfections *(pāramitā)* pratiquées ou atteintes avec éclat par le Buddha.

Les textes sont, au contraire, distribués d'après leur étendue, en commençant par le plus court, dans le grand recueil appelé simplement *Jataka*, de beaucoup le plus célèbre et le plus populaire et sur lequel va maintenant se concentrer notre attention.

Ce recueil, dont M. Fausböll a entrepris il y a bientôt vingt-cinq ans de publier le texte pāli (il en a déjà paru cinq volumes in-8° d'environ 500 pages chacun[1]), compte, dit-on, cinq cent cinquante textes ; mais il est probable qu'aucun manuscrit ne renferme exactement ce nombre.

On en trouve toujours plus ou moins; cela vient de ce que beaucoup de ces récits se répètent, les plus courts résumant les plus longs ou les plus longs développant les plus courts, ou bien encore plusieurs récits relatant de façon peu différente le même épisode. Si l'on voulait ne tenir compte que de ceux de ces récits différant essentiellement entre eux comme sujet, on n'atteindrait qu'un chiffre bien inférieur à cinq cent cinquante. Mais il faut accepter les doubles emplois et, en élaguant le moins possible, se tenir à un total approchant du nombre rond cinq cent cinquante; ce total est cinq cent quarante-sept. Nous pouvons donc numéroter les jātakas du grand recueil d'un à cinq cent quarante-sept et substituer ce classement simple et naturel au classement indigène fort peu commode.

Ce classement range les jātakas d'après le nombre de *gāthā* (stances) qu'ils renferment. Ceux qui n'en ont qu'*une* forment une première section

[1] Le sixième et dernier volume a paru en 1896, et a été suivi en 1897 d'un volume d'index rédigé par M. Dines Anderson. — Une traduction anglaise, commencée sous la direction de M. le professeur E. B. Cowell, est en cours de publication depuis 1895. Le dernier volume paru est de 1905 et s'arrête à la fin du 537e jataka. Le texte de Fausböll en contient 547. — Depuis et tout récemment (1908), la traduction a été complétée par un sixième et dernier volume.

nipâta) comprenant cent cinquante textes divisés en décades ou chapitres *(vagga)* de dix textes chacun. Ceux qui en ont *deux* forment une deuxième section comprenant cent textes divisés de la même manière. Les autres sections renferment des textes moins nombreux, mais plus longs. Il y a vingt-deux de ces sections. Ainsi pour désigner un texte du *Jâtaka* d'après le système indigène, il faut indiquer la section *(nipâta)*, le chapitre *(vagga)* et le numéro du chapitre (1 à 10). C'est très compliqué et très incommode. Il est plus simple et plus clair d'indiquer le numéro d'ordre du *Jātaka* (de 1 à 547).

Mais, pour cela, il faut être bien fixé sur le nombre total et l'ordre des jātakas. Or, les bouddhistes de Ceylan tiennent à avoir leurs cinq cent cinquante jātakas, pas un de plus, pas un de moins, et ils ont dressé une liste de cinq cent cinquante jātakas qui, naturellement, ne cadre pas avec la liste européenne; le désaccord commence au n° 115, il s'accroît au n° 236, il est complet au n° 307; de plus l'ordre du texte n'est pas toujours le même dans les deux listes. Ainsi, lorsqu'on donne le numéro d'un jātaka supérieur à 114, on désigne un texte différent selon qu'on se règle sur la liste des orientalistes d'Europe ou sur celle des bouddhistes de Ceylan. C'est assurément très fâcheux.

Aussi, le numéro ne suffit-il pas pour désigner un jātaka; il faut y joindre le titre. Malheureusement un certain nombre de jātakas ont deux et même trois titres tout à fait distincts. Il y a encore là une cause de confusion ou d'erreur contre laquelle il est bon d'être prémuni.

Quelquefois un même titre s'applique à plusieurs jātakas; c'est alors qu'un second titre peut servir à éviter les confusions. Il est donc à propos, en citant de ces récits, d'ajouter, au titre le plus ordinairement employé, les autres titres qu'il peut avoir.

Chacun des jātakas est désigné, dans le recueil même, par les premiers mots du « texte », c'est-à-dire de la « stance » ou de la première des « stances » qui le constituent et quelquefois c'est le mot initial de la « stance » qui sert d'intitulé au texte. C'est encore un point qu'il est important de noter.

Ces « stances » avons-nous dit, forment le « texte » du *Jātaka*. Le recueil qui porte ce nom n'est en effet qu'un recueil de stances; et la

première section de ce recueil se réduit, d'après ce que nous avons dit plus haut, à cent cinquante stances. Ces stances, même si le sens en est très clair, ne deviennent intelligibles et ne prennent vie, pour ainsi dire, que par un récit dans lequel elles sont encadrées. Or, ce récit appartient au « commentaire » du *Jātaka*. C'est donc le « commentaire » qui devient la partie principale et essentielle du recueil; le texte (c'est-à-dire la stance ou les stances) a son importance; mais il n'obtient toute sa valeur que par l'élément narratif qu'y ajoute le « commentaire ».

Ce commentaire se compose de deux récits, appelés : récit du temps présent, récit du temps passé, qui sont la partie essentielle du jātaka. Ces deux récits sont précédés d'un préambule énonçant le lieu de la scène et la désignation du jātaka; ils sont suivis d'une conclusion *(samodhāna)*, donnant l'identification des personnages, faisant savoir que tel héros du récit du temps présent a été tel héros du récit du temps passé. Un jātaka complet se compose donc de ces quatre éléments :

1° Préambule; 2° récit du temps présent; 3° récit du temps passé (renfermant le texte, c'est-à-dire les stances); 4° identification des personnages.

Le récit du temps présent est aussi l'œuvre des compilateurs du recueil et se rapporte à un fait plus ou moins historique, arrivé au temps du Buddha. Le récit du temps passé est entièrement fabuleux et mis dans la bouche du Buddha lui-même; c'est une leçon du maître, qui reporte l'auditeur ou le lecteur à des périodes infiniment éloignées dans le passé, au temps des Buddhas antérieurs (et imaginaires), où le Buddha actuel n'était pas encore Buddha, mais était destiné à le devenir, désigné pour l'être et qualifié Bodhisattva (futur Buddha). On peut dire que le *Jātaka* n'est que le recueil des faits, des gestes et des belles paroles du Bodhisattva.

Ce temps-là est aussi celui où les bêtes parlaient ; et dans beaucoup de récits du temps passé, les héros sont des animaux ; le Bodhisattva est souvent éléphant, gazelle, lièvre, singe, etc. Il en résulte que plusieurs de ces récits sont de véritables fables et nous y retrouvons même quelques-unes des nôtres, dont l'origine indienne est depuis longtemps reconnue. Ces fables n'appartiennent pas en propre au bouddhisme ; il

les a en commun avec la littérature brâhmanique; et il est très vraisemblable qu'il n'a fait que les emprunter à cette littérature en les modifiant, surtout en les accommodant à son système, mais en gardant le fond primitif.

Aussi les jātakas sont-ils aussi populaires chez les bouddhistes que nos fables le sont chez nous. Peut-être même le sont-ils davantage, parce que les peuples bouddhistes n'ont guère d'autre instruction morale que celle qu'ils y puisent, et surtout parce que ces récits ont un caractère plus religieux que nos fables, étant censés émaner, non d'un auteur tel que La Fontaine qui est, après tout, un homme comme un autre, mais d'un personnage particulièrement vénéré et décoré du titre de Dēvātidēva (Dieu suprême des dieux).

Il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve sur des monuments bouddhiques la représentation figurée des scènes décrites dans les récits du temps passé des jātakas. Si nous prenons de l'intérêt à voir les fables de La Fontaine illustrées par un artiste habile et ingénieux, combien n'en devons-nous pas prendre davantage à voir sur les murs des édifices religieux des bouddhistes le commentaire sculptural des légendes et des leçons de leurs jātakas.

* * *

En publiant les jātakas, nous avons, comme dans notre estampage, respecté l'ordre que nous supposons avoir été observé par le sculpteur, c'est-à-dire suivant la montée de l'escalier de la galerie obscure; toutefois, il importe de faire remarquer que chaque jātaka porte un numéro qui lui est propre et qui est énoncé dans le corps de l'inscription ; ce numéro est traditionnel, on le retrouve dans le *Jātaka*, de Ceylan.

Par une curieuse coïncidence due très certainement au hasard, il se trouve que notre quatre-vingt-quatrième estampage est justement celui du jātaka 84.

Nous avons cru devoir, pour plus de clarté, faire précéder les transcriptions et traductions des jātakas du plan et des coupes longitudinales de la galerie obscure qui les renferme, avec l'indication des places qu'ils occupent (pl. IX et X).

Les douze premiers numéros, complètement frustes, n'ont pu être estampés; nous commençons donc par le treizième qui, par l'image, l'inscription ayant disparu, a pu être identifié avec le Serivāṇija-jātaka.

SERIVANIJA-JĀTAKA, N° 3

(Estampage N° 13)

Sujet. — Au centre, un personnage paraissant être un roi, coiffé de la tiare nimbée, regarde une coupe qu'il tient dans sa main droite; une autre figure est placée à sa gauche, dominée elle-même par une troisième tête et une main droite étendue. De chaque côté de la tete du personnage principal, sont gravées des fleurs d'iris.

ANALYSE

Dans le cinquième kalpa[1], un marchand du pays de Serivā, nommé lui-même Serivā, se rencontra avec un confrère au passage du cours d'eau Telavāha. Ils arrivèrent ensemble à Andhapura, dont ils parcoururent les rues en commençant chacun par un bout, et criant leur marchandise: Des joyaux! des joyaux! Le second marchand passant devant une maison fut appelé par deux femmes qui l'habitaient, l'une vieille, l'autre jeune, restes d'une ancienne opulente famille réduite à la misère. La fille aurait voulu des joyaux; la mère opposant leur indigence, la fille lui proposa de se défaire d'un vieux vase inutile et couvert de poussière. On le présenta au marchand; celui-ci reconnut qu'il était en or, mais déclara que c'était un objet sans valeur, dont il ne donnerait pas un hard, et il s'en alla en le jetant par terre avec mépris. Pendant qu'il quittait la rue d'un côté, Serivā y entrait de l'autre. On lui présenta le vase; il déclara que c'était

[1] Un kalpa est une période de temps extrêmement longue (il y en a plusieurs espèces). Il s'agit du cinquième kalpa en remontant le cours des âges, c'est-à-dire de millions d'années.

un meuble en or valant cent mille écus, mais qu'il n'avait pas les moyens de l'acheter. Comme on le lui laissait malgré tout, il abandonna tout ce qu'il avait, 1.000 écus (500 en espèces, 500 en marchandises), ne gardant que sa balance, son sac et 8 sous pour passer l'eau. Puis il s'embarqua pour traverser la rivière.

Au même instant l'autre marchand revint et offrit quelques marchandises pour le vase. On lui répondit qu'il avait été vendu 1.000 écus à son concurrent. Il devint furieux, laissa là sa pacotille et, armé du fléau de sa balance en guise de massue, il s'élança à la poursuite de son heureux rival. Il cria au passeur de faire retourner le bateau ; Serivā, naturellement, lui dit de n'en rien faire. Le jaloux voyant son rival s'éloigner et ne pouvant l'atteindre, mourut de rage à l'instant même.

Serivā était le Bodhisattva ; l'autre marchand était Devadatta. Il paraît que l'inimitié de Devadatta pour son cousin date de là ; elle remonte au cinquième kalpa, ce qui lui donne une belle durée.

CULLAKASEṬṬHI-JĀTAKA, N° 4

(Estampage N° 14).

Sujet : La pierre presque entièrement fruste ne montre plus que, à droite, les traces d'une figure nimbée.

Quatre lignes d'inscription en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	᪙[1] chulok xâdok ₒ[2] phōthisattva pen	
2e	—	lūk sresthī hen hnū twa. . . . .
3e	—	ning ching hai. . . . . . .
4e	—	ning. . . . .

[1] Ce signe se trouve au commencement de toutes les inscriptions.

[2] Ce signe, petit zéro, est une ponctuation qui se rencontre dans tous les jatakas et sépare le titre du récit. Il se trouve également à la fin de l'inscription et quelquefois dans le corps de celle-ci comme ponctuation.

TRADUCTION

1re ligne. .9 le Cullaka jātaka, le Bodhisattva être
2e — d'un homme riche vit une souris. . .
3e — alors la donner . . . .
4e — [illegible] . . . .

ANALYSE

LE JATAKA DE CULLAKASETTHI [1]

Au temps de Brahmadatta, roi de Benarès, un homme de famille pauvre avait ramassé un rat mort et l'avait vendu pour une somme minime ; ce qui lui avait permis d'acheter des rafraîchissements pour les revendre aux gens qui revenaient de la forêt où ils étaient allés faire des guirlandes Il avait ainsi gagné 8 sous ; il avait doublé ce nombre en se chargeant d'enlever et en vendant les rameaux abattus par un coup de vent dans les jardins du roi. S'étant mis en bons termes avec une foule de gens par son petit commerce, il avait profité de l'avis qu'on lui avait donné de la prochaine arrivée de cinq cents chevaux à vendre, pour acheter toute l'herbe de la ville et la revendre avantageusement.

De même informé à l'avance de l'arrivée de grands navires, il avait acheté en gros toutes les marchandises et les avait revendues en détail aux cent négociants de la ville. Il avait ainsi gagné en 4 mois 200,000 sous ; et cette fortune avait eu pour point de départ la vente d'un rat mort. Mais, s'il avait agi ainsi, c'était pour avoir entendu un banquier, Cullaçreshṭhin dire : avec ce rat mort un homme avisé pourrait nourrir sa famille et bien mener ses affaires Il alla donc remercier le sage conseilleur et lui offrit la moitié de son gain. Le banquier lui donna sa fille et le fit héritier de tous ses biens en même temps que de sa position de banquier (çreshṭhin).

Cullaçreshṭhin était le Bodhisattva.

[1] Cullakaseṭṭhi ou Cullaseṭṭhi, en sanscrit Cullaçreshṭhin, signifie le Petit Çreshṭhin. Le personnage était ainsi nommé parce qu'il avait succédé à son père en qualité de çreshṭhin, c'est-à-dire de banquier, ici de trésorier du roi.

TANDULANĀLI-JĀTAKA N° 5

(Estampage N° 15).

Sujet. — A droite, un roi assis sur son trône ; à gauche, deux personnages avec qui il semble converser; du même côté, mais plus haut, une tête de cheval.

Quatre lignes d'inscription en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne	๑9	nāh danthul xàdok o lee :
2e	—	mieo phōthisattv pen. .
3e	—	. . (chatt) khā nāy khā.
4e	—	phra : yā phrahmathatt. .
5e	—	. . . .

TRADUCTION

1re ligne	๑9	Le jātaka de la mesure de riz.
2e	—	quand le Bodhisattva . . .
3e	—	fixer le prix des marchands .
4e	—	le roi Brahmadatta. . . .
5	—	. . . .

ANALYSE

LA MESURE DE RIZ (OU L'HABILE INTENDANT)

Brahmadatta, roi de Bénârès, était mécontent de son intendant. Le prince était avare et trouvait que son majordome le ruinait par l'estimation des objets qu'il était chargé d'acheter pour le compte de Sa Majesté. Il finit par le renvoyer et le remplaça par un paysan stupide qui ne connaissait pas la valeur des choses.

Un marchand de chevaux étant venu du Nord avec 500 bêtes, le nouvel intendant les acheta pour le roi et les paya une mesure de riz. Le marchand, peu satisfait, raconta l'aventure à l'ancien intendant qui lui donna le conseil de faire un petit présent à son acheteur en le priant de dire devant le roi qu'elle était la valeur de la mesure de riz, l'ancien intendant devant assister à l'audience royale.

Le conseil fut mis à exécution. L'intendant accepta le présent avec la proposition qui lui était faite et l'on se rendit chez le roi ; l'ancien intendant y vint aussi avec les ministres. Le roi apprit, dans cette entrevue que les chevaux avaient été payés une mesure de riz ; et, pour répondre au désir du marchand, demanda à son intendant quelle était la valeur de cette mesure. L'intendant répondit qu'elle représentait la ville de Bénarès et tout le royaume de Kâsî. Les ministres éclatèrent de rire ; le roi confondu renvoya son nouvel intendant et reprit l'ancien.

L'intendant habile était le Bodhisattva ; l'autre était Lālūdāyī[1].

DEVADHAMMA-JATAKA N° 6

(Estampage N° 16)

Sujet. — Au centre, un lac duquel émergent des fleurs de lotus et dans lequel nage un poisson ; à droite, le Bodhisattva parlant au Yaxa debout de l'autre côté du lac.

Trois lignes d'inscription en haut, outre les deux figures :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ၉ thepa dhaṁa xā
2e — dok °an khāṁro
3e — b hok ₒ

[1] C'est-à-dire « Udāyin le Sot », un religieux peu intelligent, dont la bêtise est le sujet du « recit du temps présent » du jataka.

TRADUCTION

1re ligne. 9 Le jātaka traité sur la divinité
2e — qui fait le numéro
3e — six o

ANALYSE

LA LOI DIVINE

Brahmadatta[1], roi de Bénarès, avait trois fils, Mahiṃsāsa, Candra (lune) et Sûrya (soleil). Le troisième était d'une autre femme que les aînés; et, quand il naquit, le roi offrit à la mère ce qu'elle demanderait pour lui. Elle se réserva de faire connaître son choix plus tard. Le moment venu elle demanda la royauté. Le roi répondit qu'il ne pouvait l'accorder. Comme elle insistait, redoutant quelque mauvais coup de sa part, il engagea les deux aînés à se retirer pour un temps dans la forêt. Ils obéirent; mais le troisième ne voulut pas se séparer d'eux et partagea leur exil. Un jour, son frère aîné l'envoya puiser de l'eau au lac voisin. Il y trouva un personnage étrange qui le questionna sur la « loi divine » (Devàdhamma), et, mécontent de sa réponse, le retint prisonnier. Le second frère, envoyé à sa recherche, eut le même sort. L'aîné se doutant de ce qui s'était passé, vint enfin et réclama ses frères au personnage mystérieux, qui était un Yaxa[2] préposé à la garde de ce lac par Vaiçravaṇa, avec ordre d'épargner ceux qui y viendraient connaissant la loi divine et de dévorer les autres. Questionné à son tour, il enchanta par sa réponse le terrible Yaxa, qui offrit de lui rendre un de ses frères; il demanda le plus jeune. Le Yaxa objecta qu'il observait mal cette loi dont il avait fait un si bel exposé. Mais Mahiṃsāsa démontra que son devoir lui commandait d'agir ainsi. Il fut compris; ses deux frères lui furent rendus et, à la mort

[1] La plus grande partie des jātakas est ainsi rapportée à Brahmadatta roi de Bénarès. Il faut voir, dans ce nom, une désignation vague, comme quand nous disons : Pierre, Paul...

[2] Noms des génies préposés par Kuvera ou Vaiçravaṇa dieu des richesses à la garde de ses trésors, et décrits comme des monstres anthropophages.

de son père, il devint roi avec son cadet pour second roi et le puîné pour général en chef. — L'aîné des trois frères était le Bodhisattva; les deux autres devaient être Ānanda et Çâriputra[1].

Nota. — Cette histoire paraît être la version bouddhique d'un épisode du Mahābhārata, par lequel finissent les douze années d'exil dans la forêt des cinq fils de Pandu. — Les quatre plus jeunes frères venus successivement à un lac pour boire sont tués par un Yaxa. L'aîné, venu à son tour pour les chercher, résout les énigmes du monstre et recouvre ses quatre frères rendus à la vie. — C'est le dernier chapitre (Āraṇeya) du Vana-Parva (Trad. Fauche, volume V, pp. 65-94).

KAṬṬAHĀRI-JĀTAKA, N° 7

(Estampage N° 17).

Sujet. — A droite, une figure de femme assise (la mère du Bodhisattva), la main droite figée dans le geste qui vient de projeter dans les airs le Bodhisattva, dont nous voyons en haut l'image, sous les traits du Buddha assis. A gauche, le roi Brahmadatta (père du Bodhisattva) à demi agenouillé.

Sept lignes d'inscription en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	ₒ9 katthahāri xādo	
2e	—	k ₒ phra : phōthisat
3e	—	tva pen phra : yā
4e	—	. . . kathaphāha
5e	—	(n) . pen.
6e	—	. . phra : yā
7e	—	. . . . chedt ₒ

[1] Deux des principaux disciples du Buddha.

TRADUCTION

1re ligne.	9 Le jātaka du beau siège[1]
2e —	l'illustre Bodhisatt
3e —	va est phrayā
4e —	. . . du siège[2]
5e —	. . être
6e —	. . phrayā
7e —	(le numéro) sept.

ANALYSE

LA RAMASSEUSE DE BOIS

Le roi de Bénarès Brahmadatta, ayant cohabité quelque temps avec une femme qu'il avait rencontrée occupée à ramasser du bois, lui avait laissé son anneau en signe de reconnaissance, avec l'ordre de ne lui présenter son enfant que si elle accouchait d'un mâle. Elle donna le jour à un fils; mais quand elle le présenta au roi entouré de sa cour, celui-ci ne voulut pas le reconnaître. Elle exhiba l'anneau; il nia que ce fût le sien. Désespérée, elle demanda que, si elle disait vrai, son fils restât en l'air, sinon, qu'il retombât à terre et se tuât; en même temps elle le prit par un pied et le lança en l'air. Suspendu entre ciel et terre, l'enfant se proclama le fils du roi et adressa au prince une petite leçon sur le devoir qui incombe aux parents de nourrir leurs enfants. Mille bras se tendirent pour le recevoir; mais il alla tomber dans les bras de son père, qui le fit second roi et éleva sa mère au rang de première épouse. Il régna après son père. Cet enfant était le Bodhisattva; sa mère devait être Māyādevī, la mère du Buddha.

Nota. — Je vois clairement dans ce récit l'histoire de Çakuntalā, racontée dans le Mahābhārata, et dont Kālidāsa a fait un drame célèbre.

[1] Traduisez : Le jātaka de la ramasseuse de bois (mort)

[2] Traduisez : Katthavāhana. C'est le nom (en sanscrit Kashṭhavāhana, porteur de bois) sous lequel le fils du roi régna après qu'il eut été reconnu et adopté par son père

MAKHĀDEVA-JĀTAKA, N° 9

(Estampage N° 19).

Sujet. — A droite est assis le roi Makhādeva ; il paraît parler à deux personnages dont nous voyons a droite la figure.

Trois lignes d inscription en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 makhā thepa xàdok ₒ phra : phōthi
2e — sattva pen phra : makhā thepa rāja hen.
3e — . . khao nai hwa leo xak bys 9 'ₒ

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Jātaka de Makhādeva. L'illustre Bodhi-
2e — sattva étant l'illustre roi Makhādeva voyant
3e — . . blanc sur la tête, alors arracha et se fit talapoin (n°) 9.

ANALYSE

Makhādeva, qui régnait à Mithilā dans le royaume de Videha, avait recommandé à son barbier de l'avertir aussitôt qu'il lui verrait un cheveu gris. L'ordre fut ponctuellement exécuté et l'objet en question, arraché avec une pince d'or, fut présenté au roi, qui se reconnut décrépit : il avait vécu pendant trois fois 84.000 années. Il prit donc la résolution de quitter le trône et de se retirer dans la forêt où il passa 84.000 autres années. En mourant, il transmigra dans le monde de Brahmā, d'où il revint à Mithilā pour y être le roi Nimi, puis se retira encore dans la forêt

[1] Ce jataka et d'autres à la suite ont leur numéro chiffré.

pour retourner de nouveau dans le monde de Brahmā[1]. Ce roi fut plus tard le Buddha, et son barbier devint Ānanda.

NIGRODHA MIGA-JĀTAKA, N° 12

(Estampage N° 22).

Sujet. — A droite, un roi assis sur un trône laisse pendre son bras droit appuyé sur un genou ; sur le trône est gravée l'image d'un zébu. A gauche un personnage, dans une attitude respectueuse, lui offre une gazelle. En haut, des branches chargées de fruits.

Quatre lignes d'incription au centre :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₀9 nikhrodth xădok ₀ phra ; phō
2e — thisattva pen kvāng xhŭ mikha
3e — nikhrodth. . . . .
4e — . . . (khămrob sib song) ₀

TRADUCTION

1re ligne. ₀9 Le jātaka de Nigrodha. L'illustre Bodhi-
2e — sattva étant cerf (nommé) Miga-Nigro-
3e — dha. . . . .
4e — . . . (numéro douze de la série).

ANALYSE

L'HISTOIRE DU DAIM NIGRODHA

Brahmadatta, roi de Bénarès, étant grand amateur de chair de gazelle, allait tous les jours à la chasse, par contenter sa passion, et faisait

[1] Pour l'histoire de Makhadeva et de ses descendants, cf. *Majjhimanikāya*, n° 83, p. 74 et s.

par là un tort immense aux cultures. Les paysans de son royaume imaginèrent de créer un parc pour y enfermer le gibier, où le roi n'aurait plus qu'à venir prendre les bêtes une à une. Ils réussirent à faire mettre dans cet enclos les deux troupeaux qui alimentaient la table du roi, et dont les chefs ou rois, Nigrodha et Sākha-miga[1] avaient la couleur de l'or. Cela fait, ils informèrent le roi, qui vint et, admirant la beauté des deux chefs, leur garantit la vie sauve; le reste des troupeaux était voué à la mort. Chaque jour le roi ou son cuisinier venait tuer une bête; mais pour une qu'on tuait, il y en avait chaque fois deux ou trois de blessées; et les deux troupeaux se plaignirent à Nigrodha. Celui-ci décida que chaque jour une victime prise alternativement dans l'un et dans l'autre troupeau serait sacrifiée. Un jour, le sort tomba sur une femelle du troupeau de Sākha qui était pleine; elle fit observer que sa mort ferait périr deux êtres et demanda à être remplacée. Sākha lui dit que cela n'était pas possible; elle s'adressa à Nigrodha, qui n'hésita pas à prendre sa place. Mais le cuisinier, étonné de voir s'offrir à la mort un des chefs dont la vie était garantie, en informa son maître qui, aussitôt, monta en char, questionna Nigrodha et, admirant son sacrifice, lui accorda la vie et celle de la femelle. C'était trop peu pour le généreux roi des gazelles qui sollicita successivement et obtint la grâce de tout le troupeau, celle des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et prédit que le roi, en récompense de sa magnanimité, irait au svarga[2]. Quand la femelle qui avait été l'occasion de ces grâces admirables eut mis bas, elle disait à son petit quand il approchait de Sākha : Ne va pas près de Sakha ! c'est la mort. Va près de Nigrodha, c'est la vie ! — Cependant les moissons étaient dévastées par les gazelles et les paysans se plaignirent au roi. Nigrodha averti recommanda à ses sujets de ne pas toucher aux cultures. Ce roi des gazelles bienfaiteur des animaux et des hommes était le Bodhisattva ; l'autre roi des gazelles était Devadatta.

Nota. — Hiouen-thsang raconte cette histoire et dit avoir vu le monument élevé à l'endroit où le fait se serait passé dans une forêt voisine de Bénarès. (Voir St Julien : *Voyages des pèlerins boudhistes*, II, p. 36[illegible].)

[1] L'un des rois porte le nom de l'arbre nigrodha, le figuier banian. Sakhamiga, le nom de l'autre, proprement « daim des branches », signifie singe.

[2] Le ciel.

KANDÍNA-JÂTAKA, N° 13

(Estampage N° 13).

Sujet. — En haut et à gauche, le Bódhisattva est assis parmi des branches chargées de fruits, il tient dans ses mains le chakra; de l'autre un personnage les mains jointes, semble l'écouter. Sur la partie inférieure sont gravés une biche et un cerf; ce dernier reçoit dans le cou une flèche décochée par un chasseur figuré dans le coin à gauche.

Trois lignes d'inscription au centre.

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๏ kanthi xādok ๏ phra : phōthisat
2e — tv . . pen thephadā nai pā khām.
3e — . . . rob sib sām ๏

TRADUCTION

1re ligne. ๏ Le jātaka de la flèche. L'illustre Bodhisatt
2e — va . . . étant un génie dans la forêt.
3e — le numéro treize de la série.

ANALYSE

Les gazelles faisaient beaucoup de mal aux moissons dans le Magadha, et les gens du pays s'embusquaient sur le chemin pour les tuer, quand le troupeau quittait le pied de la montagne qui était son refuge. Un membre de ce troupeau s'amouracha d'une femelle d'un autre troupeau qui demeurait à proximité du village. La femelle l'avertit plusieurs fois du danger qu'il courait; mais il ne l'écoutait pas et chaque fois qu'il la rencontrait, il prolongeait l'entrevue outre mesure. Un jour que les deux troupeaux s'étaient rencontrés, l'amoureux vint rejoindre impu-

demment sa bien-aimée et fut atteint par la flèche d'un chasseur, qui l'attendait au passage. La divinité d'un arbre, témoin du fait, déclara que cet animal avait péri par sa faute, victime de sa passion, et en prit occasion de honnir ceux qui se laissent dominer par les femmes Cette divinité si sage n'était autre que le Bodhisattva.

SUKHAVIHÂRI-JÂTAKA, N° 10

(Estampage N° 27).

Sujet. — A gauche, le Bodhisattva assis sur un trône domine le roi Brahmadatta accroupi dans la partie droite ; au-dessous d'eux est étendu un personnage dont la tête repose sur le bras droit replié.

Quatre lignes d'inscription en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₀9 sukkhavihār xâdok ₀ phra ·
2e — phōthisattv pen rsi
3e — khū khrū sādsadâ ₀
4e — an khāṁrob sib ₀

TRADUCTION

1re ligne. ₀9 Le jātaka du bonheur[1]. L'illustre
2e — Bodhisattva étant ermite
3e — c'est-à-dire guru sādsada.
4e — qui fait le numéro dix dans la série.

ANALYSE

Sous le règne de Brahmadatta, roi de Bénarès, un jeune homme de grande famille s'était retiré dans la région de l'Himavat[2], pour y vivre en

1 Sukhavihārin signifie « qui vit heureux ».
2 Pays de la neige, l'Himalaya.

ermite. Il revint plus tard à Bénarès avec ses cinq cents disciples et s'installa dans le parc du roi. Lorsqu'il voulut s'en aller, le roi le retint, et les disciples retournèrent dans la région de l'Himavat sous la conduite du plus âgé d'entre eux. Celui-ci, après avoir fait de grands progrès dans la voie de la perfection, vint à Bénarès rendre visite à son maître. Le roi, étant venu, fut très mécontent de ce qu'il ne se leva pas en sa présence et très surpris de ce qu'il s'écria : O bonheur! ô bonheur! — Il questionna à ce sujet le maître et apprit que cet ascète avait été roi, mais avait renoncé à la royauté pour adopter l'ascétisme dans l'espoir d'y trouver le vrai bonheur et l'y avait en effet trouvé. Le roi rentra chez lui bien admonesté et le disciple, après avoir salué son maître, regagna ses montagnes. Quant au maître, il resta, continuant sa vie contemplative et, à sa mort, renaquit dans le monde de Brahmā. Ce maître éminent n'était autre que le Bodhisattva.

TITTHA-JATAKA, N° 25

(Estampage N° 28).

Sujet — Aucune figure n'est plus visible; à droite, quatre lignes d'inscription, dont trois encore visibles :

TRANSCRIPTION

1re ligne. (.9 tittha xâdok., phra . phōthi .
2e — sadtv pen . . . . . .
3e — . . . tvatt khō chakk . .
4e — . . . .

TRADUCTION

1re ligne. (.9 Le jātaka du gué). L'illustre Bo-
2e — dhisattva étant . . . .
3e — . . . secoua le cou, vouloir . .
4e — . . . .

ANALYSE

LE BAIN (DU CHEVAL)

Le roi Brahmadatta de Bénarès fut un jour informé par son palefrenier que son cheval de parade refusait absolument de prendre son bain. Il chargea son premier conseiller de découvrir la cause de ce refus obstiné. Le conseiller, s'étant bien assuré que l'animal n'était pas malade, pensa que le refus devait provenir de ce qu'un autre cheval, de race vulgaire, aurait été baigné au même endroit un instant auparavant. Les informations qu'il prit justifièrent cette supposition; il ordonna donc de choisir une autre place pour baigner le cheval, qui ne fit plus de difficultés. Le roi fut heureux d'apprendre que sa monture de gala avait enfin pris son bain, et admira la pénétration de son conseiller qui savait si bien comprendre la nature animale. C'est que ce conseiller était le Bodhisattva : le roi était le futur Ānanda, et le cheval, un bhikchu du Buddha.

LAKKHAṆA-JĀTAKA, N° 11

(Estampage N° 9).

Sujet. — Des cerfs et des biches dans la forêt.
Deux lignes d'inscription en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 lakkhaṇa xădok ₒ phra : phōthisadtv
2e — pen kvāng ₒ khāmrob sib eod leeo ₒ

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Le jātaka du (cerf) Bonnes marques. L'illustre Bodhisattva
2e — est cerf. Numéro onze voilà.

ANALYSE

Jadis, dans le royaume de Magadha, un roi de gazelles devenu vieux avait partagé son troupeau de mille têtes entre ses deux fils, Laxaṇa et Kāla [1]. Les moissons sur pied étaient ravagées par les gazelles, et les habitants creusaient des fossés garnis de pieux, tendaient des filets, faisaient tout, en un mot, pour détruire ces animaux, qui périssaient en grand nombre. Le vieux roi avait engagé ses fils à se réfugier dans les replis de la montagne. Ils suivirent le conseil. Seulement Kāla partait avec son troupeau pour brouter, le matin, le soir, sans choisir l'heure favorable, et passait imprudemment près de la porte du village, si bien que ses bêtes tombaient les unes après les autres sous les coups des paysans embusqués le long du chemin. Laxaṇa, au contraire, ne sortait qu'au milieu de la nuit, et évitait soigneusement la porte du village. Quatre mois plus tard, quand la récolte fut faite, Kāla se trouva presque seul ; son troupeau était détruit ; celui de Laxaṇa était intact, il n'avait pas perdu une seule bête.

Kāla fut depuis Devadatta, Laxaṇa fut Çāriputra. Quant au père bon conseiller, c'était le Bodhisattva.

VATAMIGA-JÀTAKA, N° 14

(Estampage N° 31).

Sujet — Le palais du roi Brahmadatta : au seuil de la porte, ce souverain est assis et entretient un personnage figuré à gauche, qui le salue de la main droite, ayant derrière lui un cerf.

Cinq lignes d'inscription en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne. .9 phāda mikkha xādok.

[1] Laxaṇa, « signe, marque » et, spécialement, les marques réputées heureuses, qui indiquent l'excellence de celui qui les porte. Kāla signifie « noir » et, avec une légère différence orthographique souvent négligée, « la mort ».

2e — phra : phōthisattv .
3e — pen phra : yā mieong bā
4e — raṇnasi phrâhmâthat khâṁ
5e — roḥ sib sī °

TRADUCTION

1re ligne. 9 Le jātaka du cerf (Rapide comme le) Vent
2e — L'illustre Bodhisattva
3e — étant phrayā de la ville de Bé-
4e — narès, Brahmadatta. Numé-
5e — ro quatorze.

ANALYSE

Une gazelle qui s'était introduite dans les jardins de Brahmadatta, roi de Bénarès, s'enfuit d'abord en voyant le jardinier. Mais, comme il ne lui donna aucun sujet de crainte, elle revint. Le jardinier ayant répandu du miel sur l'herbe, la gazelle ne voulut plus aller ailleurs que dans ce jardin. Le jardinier s'étant montré de nouveau, elle commença par fuir, mais revint ensuite et se familiarisa au point de venir manger l'herbe dans sa main. Il fit tant et si bien que la gazelle finit par entrer dans le palais du roi; on s'empressa de fermer les portes, et l'animal captif, éperdu, se mit à courir de côté et d'autre, cherchant partout une issue. Le roi descendit de la terrasse de son palais et, témoin de ce fait, fit de sages réflexions sur les « Saveurs », déclarant qu'il n'y a rien de plus pernicieux que la gourmandise.

Ce roi sentencieux était le Bodhisattva.

KHARĀDIYA-JĀTAKA, No 15

(Estampage No 32).

Sujet. — Des cerfs dans la forêt.

Huit lignes d'inscription à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne	.9	kharādiyā xā
2e	—	dok. phōthisattv
3e	—	pen phrayā. . .
4e	—	nieo an pen . .
5e	—	kee nieo twa tong
6e	—	bvàng ni lee
7e	—	an pen khāṁ
8e	—	rob 15

TRADUCTION

1re ligne	.9	Le jātaka de kharādiyā [1]
2e	—	le Bodhisattva
3e	—	étant phrayā. . . . .
4e	—	le cerf qui étant. . . .
5e	—	détacher le cerf qui est pris
6e	—	dans ce lacet ci
7e	—	ce qui est le numéro
8e	—	15 de la série.

ANALYSE

Au temps de Brahmadatta roi de Bénarès, une gazelle ayant mis bas, pria son frere d'enseigner à son petit les « ruses » des gazelles, en d'autres termes, de faire son éducation. L'oncle précepteur fixa les heures de leçon ; mais l'élève indocile ne s'y rendit pas. Il arriva qu'un beau jour il fut pris dans les rets. La mère éplorée vint se plaindre à son frère. Celui-ci répondit qu'il n'y avait rien à espérer et rien à faire : l'animal, n'ayant pas appris les choses qu'il lui importait de savoir, était,

[1] Dans le jataka pali, c'est le nom de la mère du faon indocile; la signification est obscure.

irrévocablement perdu. Et, en effet, il fut pris, cuit et mangé par le chasseur.

L'oncle précepteur était le Bodhisattva.

TIPALLOKA-JĀTAKA, N° 16

(Estampage N° 33).

Sujet. — Des cerfs dans la forêt ; à droite, un chasseur délivre du lacet où il s'est pris, un de ces animaux renversé sur les reins.

Neuf lignes d'inscription à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	ₒ9	tipallok mikha xădokₒ
2e	—	phra : phōthisattv
3e	—	pen phrayā kvā
4e	—	ng. . . ann pen .
5e	—	kee nieo twa tong
6e	—	bvàng lee tok täy
7e	—	ni lee. . . . . . .
8e	—	pen khāmrob
9	—	16ₒ

TRADUCTION

1re ligne.	ₒ9	Le jātaka du cerf rusé[1].
2e	—	L'illustre Bodhisattva
3e	—	étant roi des cerfs
4e	—	. . . . . . ce qui est. .
5e	—	défaire le cerf qui fut pris

[1] Dans le texte pâli, le titre est : jātaka du daim Tipallattha, c'est-à-dire « qui connaît les trois postures (du repos) » ; *tipalloka* ne fournit aucune explication satisfaisante ; il n'y a guère à songer à un composé *triparyoka*.

6e — dans un lacet et tomba dessous.
7e — ceci. . . . . . .
8e — être le numéro de la série
9e — 16.

ANALYSE

Une sœur du roi des gazelles, dans le Magadha, ayant mis bas, pria son frère de faire l'éducation du nouveau-né. Les leçons furent données avec soin et suivies avec fruit, il arriva néanmoins que l'élève modèle fut pris dans les rets. La mère, informée de ce malheur, vint tout en pleurs trouver son frère. Celui-ci la rassura ; elle n'a rien à craindre ; son fils a appris les « ruses » des gazelles ; elle le verra tout à l'heure revenir à elle en riant. En effet, le captif fit le mort et si bien que les mouches et les corbeaux se rassemblaient déjà autour de lui. Quand le chasseur arriva, leva les filets et écarta les branches sans précaution, sûr que sa proie ne pouvait lui échapper, la gazelle se dressa soudain sur ses pattes, prit sa course et alla rejoindre sa mère.

Ce petit de gazelle si habile devait être un jour Rāhula, le fils de Siddhārtha, sa mère, Utpalavarṇā, l'épouse de Siddhārtha. Quant à l'oncle précepteur, c'était, on le comprend, le Bodhisattva, le futur Siddhārtha qui devait être le Buddha.

MĀLUTA-JATAKA, N° 17

(Estampage N° 34)

Sujet. — A gauche, le Bodhisattva, assis au pied d'un arbre, harangue le lion et le tigre qui le regardent.

Cinq lignes d'inscription, en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. 9 mālutta : xădok phōthi
2e — sadtva pen rsi. . . .

3e — . . pen rãxasīh leé sie
4e — o pen sahãy dvy
5e — ann pen khãmrob
6e — 17.

TRADUCTION

1re ligne. 9 Le jãtaka du vent. Le Bodhisattva
2e — étant ermite. . . .
3e — . . . il y avait un lion et un tigre
4e — qui étaient amis ensemble
5e — ce qui fait le numéro
6e — 17.

ANALYSE

Un lion et un tigre, habitants d'une même grotte, disputaient sur la cause de la fraîcheur de la nuit, l'attribuant l'un à la pleine, l'autre à la nouvelle lune. Ils consultèrent un ermite du voisinage qui les mit d'accord en disant que la fraîcheur est produite par le vent *(māluta)*[1] aussi bien dans la pleine que dans la nouvelle lune. Cet ermite était le Bodhisattva.

Ce récit fut fait par le Buddha à deux de ses disciples appelés l'un Kāla (noir = nouvelle lune), l'autre Junha (clair = pleine lune), qui agitaient entre eux cette question et qui avaient été jadis ce lion et ce tigre.

MATAKABHATTA-JĀTAKA, N° 18

(Estampage N° 35).

Sujet. — A gauche et en haut, le Bodhisattva est figuré assis, tenant entre les mains le chakra ; son siège se soutient au dessus d'un arbre ;

[1] *Māluta* ou *Māruta* est le nom du vent personnifié. Il est fils ou parent des Maruts, qui forment le cortège d'Indra, le dieu de l'orage.

au pied de cet arbre, un bélier; à droite, deux personnages : des fleurs d'iris sont gravées au dessus de leurs têtes.

Quatre lignes d'inscription, en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๐9 mattaka : bhāta xădok ๐ phōthisattva
2e — pen phrūkha thephadā thessanā dharrma
3e — kee prohm ann khā̌ phe. . . an pen
4e — khāṁrob 18๐

TRADUCTION

1re ligne. . ๐9 Le jātaka des offrandes aux mânes. Le Bodhisattva
2e — étant l'ange d'un arbre prêcha le dharma à
3e — un brahmane qui allait tuer un bouc. . ceci fait
4e — le numéro 18.

ANALYSE

L'OFFRANDE AUX MORTS

Un bélier, que les disciples d'un savant brahmane préparaient, par ordre de leur maître, en vue d'un sacrifice funéraire, poussa un éclat de rire, puis se mit à pleurer, pendant qu'on faisait sa toilette. Interrogé à ce sujet, il déclara ne vouloir répondre qu'au brahmane en personne. Amené devant lui, il expliqua que, jadis, étant lui-même brahmane, il avait tranché la tête d'un bélier pour un sacrifice; que, à cause de cette action, il était né bélier et avait eu la tête tranchée 499 fois ; que cette fois-ci était la 500e et dernière ; aussi avait-il ri en pensant à sa délivrance prochaine ; mais, aussitôt après, il avait pleuré sur le sort de son meurtrier, qui devait subir la même peine. Le brahmane s'empressa de lui accorder la vie, le prit avec lui et le choya ; mais le bélier déclara que, son sort étant fixé d'avance, rien ne pouvait l'empêcher de mourir décapité. Et, en effet, un jour qu'il allongeait le cou pour attraper les feuilles des

broussailles qui étaient sur la surface d'un rocher, la foudre fit voler le rocher en éclats et un des débris emporta la tête de l'animal. L'aventure étonna beaucoup les témoins de cette scène; la divinité d'un arbre voisin en prit occasion de prêcher aux assistants l'interdiction du meurtre, et cet enseignement porta son fruit.

La divinité prêcheuse n'était autre que le Bodhisattva.

ĀYĀCITABHATTA-JĀTAKA, N° 19

(Estampage N° 36).

Sujet. — A gauche, le Bodhisattva émerge du feuillage d'un arbre autour duquel s'enroule un serpent; il paraît haranguer trois personnages assis, à droite, les mains jointes.

Quatre lignes d'inscription, en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	₀9 ayācita bhata xădok ₒ phōtisa
2e —	ttva pen phrŭkha thephadā thes
3e —	sanā dharrmà kee xeā thang hlāy
4e —	an peñ khāmrob 19ₒ

TRADUCTION

1re ligne.	₀9 Le jātaka des offrandes promises. le Bodhi-
2e —	sattva étant l'ange d'un arbre prêcha
3e —	le dharma à des villageois
4e —	ce qui fait le numéro 19

ANALYSE

Un propriétaire du royaume de Kāçī, ayant tué beaucoup d'animaux pour s'acquitter d'un vœu fait à la divinité d'un nyagrodha, se rendit

auprès de l'arbre pour lui en faire hommage. Mais la divinité déclara que, bien loin de se libérer par tant de meurtres, on se lie au châtiment qui en est la conséquence inévitable. Cette divinité n'était autre que le Bodhisattva.

NALAPĀNA-JĀTAKA, N° 20

(Estampage N° 37).

Sujet. — Une figure grimaçante au centre, le Raxasa émerge d'un lac dont les ondes sont figurées par des ondulations; autour de lui sont groupés des singes qui aspirent l'eau avec des roseaux.

Quatre lignes d'inscription en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₀9 (nalapān xădok) ₀ phra : phōthisadtv pen phra : yā
2e — . . . .
3e — ann pen khăin . . . .
4 — rob yī sib ₀

TRADUCTION

1re ligne. ₀9 (Le jātaka de l'eau bue avec des roseaux). L'illustre Bodhisattva étant roi des (singes)
2e — . . . .
3e — ceci est le numéro
4e — vingt.

ANALYSE

Une troupe de 80.000 singes, se trouvant dans une forêt dangereuse, avait reçu de son roi ou chef la recommandation expresse de ne rien manger ou boire sans l'avoir consulté. Arrivés au bord d'un étang, les 80.000 singes s'assirent en attendant le maître. Bien leur en prit; celui-ci

remarqua que toutes les traces de pas étaient dans la direction de l'eau ; qu'il n'y en avait aucune dans la direction contraire[1] ; il en conclut à la présence d'un Raxasa aquatique auquel nul n'échappait. Etonné de l'inaction des singes, le Raxasa apparut du sein de la pièce d'eau et engagea les singes à boire. Le roi répondit que ses 80.000 sujets boiraient sans se laisser dévorer, à l'aide de roseaux entièrement creux, par lesquels ils feraient venir l'eau jusqu'à eux. — Aussitôt il se fit apporter un roseau qui, par la puissance de son souffle, de sa pensée et de son application, se trouva creux d'un bout à l'autre, sans nœuds interceptant le passage. En même temps, le tour du lac se couvrit de roseaux pareils; il en fut distribué aux 80.000 singes, qui purent humer l'eau et se désaltérer sans crainte du Raxasa, lequel rentra confus dans sa demeure.

Ce singe avisé était le Bodhisattva, le Raxasa était le futur Devadatta. La croissance des roseaux sans nœuds est un des 4 prodiges du présent kalpa et date du fait ci-dessus raconté par le Buddha à ses disciples qui avaient remarqué la présence de cette sorte de roseaux dans la forêt de Ketaka autour du lac Nalakapāna, près du village de ce nom.

KURUNGAMIGA-JÂTAKA, N° 21

(Estampage N° 38)

Sujet. — La scene se passe dans la forêt, les arbres seuls sont visibles.

Une ligne d'inscription en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. o9 kurungkha mikkha xádok o. . . . .

2e — . . . .

3e — . . . .

[1] Observation qui se retrouve dans d'autres jatakas et qui est devenue l'adage sur l'antre du lion. Voir La Fontaine VI, 14. Horace, Épitre I, 1.

TRADUCTION

1re ligne. 9 Le jātaka du cerf kurunga . . . .
2e — . . . .
3e — . . . .

ANALYSE

LA PRUDENTE ANTILOPE

Une gazelle se dirigeait vers un arbre sepaṇṇi pour en manger les fruits, en approchant, il lui vint à l'esprit qu'un chasseur pouvait être caché dans l'arbre, et elle se tint à distance. Or, c'était précisément le cas. Le chasseur, pour attirer l animal, lui jette des fruits. Cette pluie de produits de l'arbre justifiant ses soupçons, la gazelle regarda plus attentivement et finit par distinguer son ennemi. Mais, sans faire semblant de l'avoir aperçu, elle s'adressa à l'arbre pour lui déclarer qu'il n'etait pas un arbre comme les autres et que, se méfiant de lui, elle s'éloignait. Le chasseur dépité lui dit qu'il ne se souciait pas d'elle. « Que tu te soucies ou que tu ne te soucies pas de moi, répondit la gazelle, il te faudra bien expier tes crimes dans les huit grands enfers et dans les seize ussadas (petits enfers). »

La prudente gazelle était le Bodhisattva; Devadatta était le chasseur.

KUKKURA-JĀTAKA, N° 22

(Estampage N° 39).

Sujet. — A gauche, un roi et une autre figure, assis sur un trône orné de rinceaux; à droite, deux figures, les mains jointes, assises sur le sol. Au milieu, à l'extrémité du trône, un chien est allongé sur le ventre, la tête redressée; il semble parler au roi qui l'écoute les mains jointes. Un bouquet de fleurs d'iris est figuré entre le roi et l'animal.

Quatre lignes d'inscription en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. .9 kukkūr xådok ₉ phra : phōthisa
2e — dtv pen hmā thessanā dharrma
3e — kë. . . . . ann
4e — pen khāmrob yī sib song.

TRADUCTION

1re ligne. .9 Le jātaka du chien. L'illustre Bodhisattva,
2e — étant chien prêcha le dharma
3e — à. . . . . ce qui
4e — est le numéro vingt-deux.

ANALYSE

Brahmadatta, roi de Bénarès, apprit un beau matin que les courroies et le tablier de son char, qui était resté dans la cour du palais par une nuit pluvieuse, avaient été mangés par les chiens. Il donna donc l'ordre de tuer tous ceux qu'on rencontrerait : ce fut un massacre épouvantable. Beaucoup de ces animaux allèrent implorer l'intercession d'un de leurs pareils qui vivait dans le cimetière à la tête d'un nombreux troupeau. La généreuse bête alla courageusement trouver le roi, le questionna, lui démontra l'injustice qu'il y a à frapper des êtres dont la culpabilité n'est pas démontrée. Après lui avoir fait la leçon sur les devoirs d'un roi, il offrit de lui prouver que les criminels étaient non hors du palais, mais dans le palais même du roi. On fit venir les chiens de Sa Majesté, on leur administra un vomitif et leur culpabilité apparut manifeste. Le roi émerveillé de la pénétration et de la sagesse de ce chien l'honora du parasol blanc. Mais il refusa tout honneur et ne demanda au roi que l'exercice de toutes les vertus. Bien morigéné par ce chien, le monarque mérita, en mourant, d'aller dans le monde des dieux.

Ce chien était le Bodhisattva ; le roi était Ānanda.

BHOJĀJĀNĪYA-JĀTAKA, N° 23

(Estampage N° 40).

Sujet. — A gauche, un roi et un autre personnage, les mains jointes, sont assis sur un trône orné de rinceaux; au centre, un cheval est assis de profil, la tête tournée à droite vers cinq personnages qui l'écoutent dans une attitude respectueuse. Au-dessus de l'animal, un bouquet de fleurs d'iris.

Quatre lignes d'inscription en haut à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๑ bhōxāxānīy xādok ๐ phra : phōthisattva
2e — pen mā thessanā dharrma kē phrayā
3e — (bodăi khă) chet khon | ๑ ann pen
4e — khāinrob yī sib sam ๐

TRADUCTION

1re ligne. ๑ Jātaka du cheval de bonne race Bhoja L'illustre Bodhisattva
2e — étant cheval prêcha le dharma au phrayā
3e — (on ne tua pas) les sept personnes. Ceci fait
4e — le numéro vingt-trois.

ANALYSE

Le roi Brahmadatta fut cerné dans Bénarès, sa capitale, par sept rois qui voulaient avoir son royaume de gré ou de force. Très embarrassé, il tint conseil avec ses ministres, et l'un d'eux se fit fort de repousser l'ennemi, pourvu qu'il lui fût permis de monter le cheval de parade du roi, de la bonne race Bhoja du Sindh. Sa demande lui fut accordée et, dans une première sortie, il enfonça une des sept armées, dont il ramena

le roi prisonnier. Cinq autres sorties successives eurent un résultat semblable; mais, à la sixième, le cheval fut blessé. On voulut le remplacer, il se fâcha et réclama, annonçant qu'on ne réussirait pas avec un autre cheval. Il fut donc repris et la septième sortie eut un plein succès. Amené devant le roi, le noble cheval demanda la grâce des rois vaincus et des honneurs pour celui qui l'avait monté. On fit droit à sa demande; mais on ne lui eut pas plutôt ôté son harnachement qu'il mourut. Brahmadatta lui fit de splendides funérailles, réintégra dans leurs royaumes respectifs les sept rois prisonniers et accorda de grands honneurs à celui qui avait monté le cheval de bénédiction.

Ce cheval était le Bodhisattva; son cavalier devait être un jour Çāriputra, et le roi, Ānanda.

GAJAJANĪYA-JATAKA, N° 24

(Estampage N° 41).

Sujet. — A gauche, un roi assis sur un char; au centre, un cheval est assis, la tête tournée à droite vers un groupe de personnages agenouillés dans une attitude respectueuse. Au-dessus du roi, trois fleurs de lotus; au-dessus du cheval, un bouquet de fleurs d'iris.

Trois lignes d'inscription en haut et à droite.

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๑9 khōjānīy xādok . phra : phōthisattv
2e — pen mā thessanā dharrma kee phra : yā
3 — chet khon 9 | an pen khāmrob yī sib sī .

1 Ce jataka et le précédent sont semblables; l'un est figuré sur le plafond du premier couloir de droite, l'autre forme le linteau de la porte, il est gravé sur la face verticale interne; le dessous du linteau que nous avons aussi reproduit était orné de rinceaux. — Le titre du jataka paraît fautif. Dans le texte pāli, ce titre est *Ājaññajātaka*, le jataka du noble (animal). *Gajājāniya* signifierait « de la noble race des éléphants ».

TRADUCTION

1re ligne. ๏ Le jātaka du noble cheval. L'illustre Bodhisattva
2e — étant cheval prêcha le dharma aux phrayās
3e — sept personnes. Ceci est le numéro vingt-quatre.

ANALYSE

Ce jātaka est une version du jātaka 23 et n'en diffère que très peu. Au lieu d'un seul cheval, il y en a deux qui sont frères, attelés l'un et l'autre à un char de guerre. A la sixième sortie, l'aîné est blessé. On le dételle pour le remplacer ; mais il proteste et on l'attelle de nouveau. Le dénouement est le même que précédemment.

L'aîné des chevaux était le Bodhisattva ; le roi devait être un jour Ānanda.

VAṬṬAKA-JĀTAKA, No 35

(Estampage No 48).

Sujet. — A gauche, une figure assise ; à droite, une autre debout. Deux lignes d'inscription en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๏ phatthaka : xādok ๏ phra : phōthisattv pen
2e — . . . . ann pen khāmrob sām sibhā ๏

TRADUCTION

1re ligne. ๏ Le jātaka de la caille. L'illustre Bodhisattva étant
2e — . . . . ce qui est le numéro trente-cinq.

ANALYSE

Autrefois, le Bodhisattva naquit comme caille dans une forêt du Magadha. Il fut nourri avec soin par ses parents, mais n'était pas encore en état de marcher ni de voler quand survint un terrible danger : un incendie dévorait la forêt et faisait fuir les oiseaux, qui se sauvaient par bandes de leurs nids. Le père et la mère du Bodhisattva firent comme les autres, abandonnant leur rejeton, qui resta seul dans le nid. Le fléau approchait et le malheureux volatile, ne sachant comment échapper à la mort, se mit à penser aux Buddhas, aux vérités, aux vertus, aux qualités dont ils sont les dépositaires. Et le feu, qui n'était plus qu'à 16 karīsas, s'éteignit comme une torche plongée dans l'eau.

SAKUṆA-JĀTAKA, N° 36

(Estampage N° 49).

Sujet. — A droite, un arbre dont les branches supportent un oiseau ; à gauche vole un autre oiseau. Sur le sol s'élèvent des flammes qui lèchent le tronc de l'arbre.

Quatre lignes d'inscription en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๑ sakunā xădok ๐ phra : phō
2e — thisattv. . . sai. . .
3e — ann pen khăṃrob
4e — sām sib hok ๐

TRADUCTION

1re ligne. ๑ Le jātaka de l'oiseau. L'illustre Bo-
2e — dhisattva . . . en vérité . . .
3e — ce qui est le numéro
4e — trente-six.

ANALYSE

Sous le règne de Brahmadatta, roi de Bénarès, le Bodhisattva, né parmi les oiseaux, vivait entouré d'animaux de son espèce, sur un grand arbre.

Il remarqua un jour que, deux branches s'étant frottées l'une contre l'autre, il était tombé de la poussière et il s'était élevé de la fumée. Il avertit ses compagnons que cet arbre brûlerait et qu'il fallait chercher une autre demeure. Une partie des oiseaux le suivit, mais d'autres ne l'écoutèrent pas, dirent qu'il « voyait un crocodile dans une goutte d'eau » et restèrent sur l'arbre.

Mais bientôt l'incendie se développa, l'arbre brûla et les oiseaux qui n'avaient pas voulu le quitter, aveuglés par la fumée, ne purent s'échapper et périrent dans les flammes.

TITTIRA-JATAKA, N° 37

(Estampage N° 30).

Sujet. — Un arbre est visible au centre.

L'inscription est fruste.

ANALYSE

LE JĀTAKA DE LA PERDRIX

Jadis, il y a bien longtemps, une perdrix, un singe et un éléphant habitaient un grand nyagrodha sur le flanc de l'Himavat. Ils décidèrent que l'aîné d'entre eux jouerait le rôle de précepteur (ou de président). Il fallut donc déterminer l'âge de chacun d'eux.

L'éléphant, appelé à s'expliquer le premier, dit que, du plus loin qu'il lui souvienne, la cime de l'arbre lui venait au nombril; le singe dit que, s'étant assis à terre, il n'avait qu'à tendre le cou pour manger les plus hautes feuilles. La perdrix conta que, ayant mangé des fruits d'un

grand nyagrodha, elle avait laissé tombé sa fiente en cet endroit et que ce nyagrodha en était né. Elle était donc de beaucoup l'aînée du singe et de l'éléphant, qui la reconnurent comme telle et lui rendirent les hommages dus à un précepteur.

L'éléphant fut, au temps du Buddha, Moggallāna; le singe, Çāriputra; quant à la perdrix, c'était le Bodhisattva.

BAKA-JĀTAKA, N° 38

(Estampage N° 51).

Sujet. — A gauche, un oiseau s'élançant sur le sol; à droite, un arbre dont les rameaux supportent le Bodhisattva.

Cinq lignes d'inscription en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๐9 pakka vădok ๐ phra : phōthi
2e — sattv pen. . . . .
3e — . . hen nai . . .
4e — . . (kin plā) khāmrob sā
5e — 'm sib peed ๐

TRADUCTION

1re ligne. ๐9 Le jātaka de la grue. L'illustre Bodhisattva
2e — étant . . . .
3e — . . . . voir dans. . .
4e — . . . . manger le poisson. Numéro
5e — trente-huit.

ANALYSE

Une grue avait réussi à manger tous les poissons d'un étang en les emportant au bout de son bec, sous le prétexte de les transporter dans

un lac plus grand et plus profond ne se desséchant pas au temps chaud. Les poissons dévorés, il ne restait plus qu'un crabe dans l'étang; l'oiseau voulut en faire un dernier festin. Mais l'animal aquatique était soupçonneux; il ne voulut pas que la grue le prît avec son bec; il préféra la saisir lui-même par le cou avec ses pinces. La grue s'y prêta; mais, quand le crabe la vit passer devant le lac et se diriger vers un arbre, il aperçut le danger qu'il avait entrevu et serra le cou du volatile. Celui-ci, qui étranglait, demanda grâce; mais le crabe déclara qu'il ne lâcherait prise que si la grue le déposait sur le bord du lac. Elle obéit, mais avant d'entrer dans l'eau le crabe l'étreignit si bien qu'il lui coupa le cou comme on coupe un lotus avec un sécateur. Le Bodhisattva était alors la divinité de l'arbre où perchait la grue et prononça à cette occasion une sentence sur la fourberie.

Nota. — Ce récit se trouve dans le Pantchatantra (I, 8) et dans l'Hitopadeça (IV, 7). La Fontaine (X, 4) n'en reproduit que la première partie.

NACCA-JĀTAKA, N° 32

(Estampage N° 52).

Sujet — La gravure est fruste.

Six lignes d'inscription en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. .9 (nacha :) xādok . phra : phō
2e — thisattv . . . .
3e — . . . .
4e — . . . .
5e — . . . . pen khāṁrob
6e — sām sib (song) .

TRADUCTION

1re ligne. .9 Le jātaka (de la danse). L'illustre Bo-

2e ligne dhisattva . . . .
3e — . . . .
4e — . . . .
5e — . . . . c'est le numéro
6e — trente (deux).

ANALYSE

LE PAON PUNI DE SON ORGUEIL

Lors du premier kalpa, pendant que les quadrupèdes prenaient pour roi le lion et les poissons Ananda, les oiseaux choisirent le cygne Suvaṇṇa (or).

Celui-ci, voulant faire un don à sa fille, l'engagea à faire connaître l'objet de son désir; elle demanda un époux.

Tous les oiseaux de l'Himavat furent convoqués et se rassemblèrent sur un vaste rocher. Après avoir bien examiné cette nombreuse réunion, elle désigna le paon. Celui-ci, dans l'excès de sa joie, se mit à danser et à faire la roue et, découvrant ainsi son postérieur, mécontenta vivement le roi qui, trouvant que cet oiseau manquait de pudeur et de modestie, lui refusa sa fille Il la donna au fils de sa sœur et le paon se retira honteux.

Le roi des oiseaux était le Bôdhisattva; le paon, un religieux à grand attirail, contemporain du Buddha.

KAPOTA-JĀTAKA, No 42

(Estampage N° 54)

Sujet. — A gauche, un oiseau; la partie droite est fruste.

Quatre lignes d'inscription en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 kapōt xâdok ₒ phra : phothisattv

2e ligne . . . . . . nai . . . .
3e — . . . .
4e — kămrob song lee .

TRADUCTION

1re ligne. 9 Le jākata du pigeon. L'illustre Bodhisattva
2e — . . . . dans . . . . .
3e — . . . .
4e — numéro quarante-deux.

ANALYSE

Le cuisinier d'un çreshṭhin de Bénarès, au temps de Brahmadatta, avait, comme beaucoup d'autres, suspendu dans sa cuisine un panier pouvant servir de nid aux oiseaux. Un pigeon y avait sa demeure. Un corbeau, alléché par l'odeur du poisson, se mit à suivre le pigeon, qui s'étonna d'abord de cette société et essaya de s'y soustraire; mais le corbeau ne voulut pas quitter le pigeon, qui finit par l'accepter comme compagnon, et le cuisinier l'accueillit également. Un jour le cuisinier eut à préparer une grande quantité de poisson, qu'il suspendit en plusieurs endroits de la cuisine. Le corbeau compta bien se régaler le lendemain et n'en dormit pas de la nuit. Au matin, quand le pigeon partit pour chercher sa nourriture de grains, il prétexta un mal de ventre et refusa de le suivre, malgré les adjurations de son ami qui, devinant ses véritables intentions, l'engageait à ne pas ambitionner la nourriture des hommes. Le pigeon s'en alla donc seul; le corbeau, aux aguets, profita d'une absence du cuisinier pour descendre sur le tamis contenant le poisson. Mais il eut le malheur de faire du bruit; le cuisinier l'entendit, revint sur ses pas, et surprenant le corbeau à l'œuvre, ferma la porte de la cuisine, prit la bête, la pluma, enduisit son corps de substances acides et la jeta dans le panier. Le pigeon, en arrivant, fut témoin de ses souffrances et prononça une condamnation des imprudents incapables d'écouter les gens qui leur

veulent du bien. Le pigeon bon conseiller n'était autre que le Bodhisattva.

Nota. — La morale de ce jātaka est à peu près la même que celle du jātaka 43 ; aussi sont-ils placés l'un à côté de l'autre dans le recueil pāli comme sur le monument. J'ajoute que cette fable a, malgré bien des différences, une certaine analogie avec la fable de La Fontaine *les Deux pigeons;* elles dérivent peut-être l'une et l'autre d'une source commune.

VELUKA-JĀTAKA, N° 43

(Estampage N° 55)

Sujet. — A gauche, le Bodhisattva assis, avec, derrière lui, un autre personnage ; tous deux portent la barbe en collier. A droite, malgré la dégradation de la pierre, on distingue encore les traces d'une figure, d'un bras droit allongé et un tronçon de serpent recouvert d'écailles imbriquées.

Cinq lignes d'inscriptions, en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๏ veluką xădok ° phra : phōthisa
2e — ttv pen . . . .
3e — . . . .
4e — ann pen khāṁrob. . . . . .
5e — . . sām lee .

TRADUCTION

1re ligne. ๏ Le jātaka du serpent Veḷuka. L'illustre Bodhisa-
2e — ttva . .
3e — . . .
4e — ceci est le numéro
5e — . quarante-trois voilà.

ANALYSE

Au temps de Brahmadatta roi de Bénarès, un ascète de l'Himavat, s'étant attaché à un serpent venimeux qu'il avait trouvé dans son ermitage, lui donna pour nid un joint de bambou (Velu), de sorte qu'on appelait le serpent « Veluka » et l'ascète, le « père de Veluka. » Un autre ascète, d'une famille riche de Bénarès, qui était venu se livrer aux mortifications dans le voisinage, l'avertit à plusieurs reprises du danger qu'il courait; mais il ne voulut rien entendre. Tous les ascètes de la région s'étant mis en tournée pour recueillir des fruits de toute espèce, le père de Veluka, qui s'était joint à eux, ne rentra dans son ermitage qu'après deux ou trois jours d'absence. En arrivant, il tendit la main vers Veluka avec des paroles d'affection; mais le serpent, irrité d'être resté si longtemps sans soins et sans nourriture, lui mordit la main, et il en mourut. L'ascète qui l'avait averti présida à ses funérailles et adressa à tous ses confrères une leçon sur la désobéissance et l'obstination des imprudents qui refusent d'écouter de plus sages qu'eux. Ce docte prêcheur, en mourant, s'en alla dans le monde de Brahma; c'était le Bodhisattva, quant au « pere de Veluka », il devait être, au temps du Buddha, un bhixu indocile

Nota. — La fable du Pantchatantra, III, 6, est une autre version de ce récit, bien qu'elle s'en éloigne assez. Comparer La Fontaine, VI, 13.

MAKASA-JĀTAKA, N° 44

(Estampage N° 56).

Sujet. — A gauche, le Bodhisattva assis à la porte d'une boutique regarde en souriant deux personnages figurés dans la partie droite : un homme agenouillé reçoit d'un autre, sur la tête, un coup de hache destiné à tuer un insecte qui s'est posé sur son épaule.

Cinq lignes d'inscription, en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 makkasā xădock* phra : phōthi
2e — sattv pen pho hhā pai . . .
3e — . . khā nai bān xāng . . .
4e — . . khvān syb hwa pho khā
5e — ann pen khāmrob sī lee *

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Le jātaka du moustique. L'illustre Bodhi-
2e — sattva étant marchand allait . . . . .
3e — . . s'asseoir dans la maison de l'artisan.
4e — . . hache fendre tête du marchand
5e — ceci est le numéro quarante-quatre voilà.

ANALYSE

Du temps de Brahmadatta, un charpentier comme il y en avait beaucoup à Benarès, tourmenté dans son travail par un insecte qui piquait son crâne chauve « semblable à un bol de cuivre », pria son fils de l'en débarrasser. Le fils saisit une hache et, pour tuer le moustique, fendit la tête de son père. « Mieux vaut un sage ennemi qu'un ignorant ami », dit le Bodhisattva qui, se trouvant là par le besoin de son métier, assistait à cette scène [1].

Histoire racontée par le Buddha à propos de bûcherons qui travaillaient dans une forêt et qui, incommodés par des moustiques, prirent des lances et se lardèrent les uns les autres pour détruire ces insectes.

1 La Fontaine, VIII, 10

RÔHIṆÎ-JATAKA, N° 45

(Estampage N° 57).

Sujet. — A gauche le Bodhisattva, assis, regarde un groupe de deux personnages gravé à droite : une vieille femme, accroupie, paraissant s'affaisser sous les coups que lui porte une jeune fille représentée dans une attitude menaçante.

Quatre lignes d'inscription en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 rōhiṇī xādok ₒ phra : phōthisattv
2e — pen sresthi khū ann pen xao. .
3e — khā mee lūk thangg song ni leer
4e — ann pen khāmrob hā lee ₒ

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Le jātaka de Rōhiṇī. L'illustre Bodhisattva
2e — étant très riche c'est-à-dire propriétaire de. .
3e — tuer mère et fils tous deux ainsi . . .
4e — ceci est le numéro quarante-cinq.

ANALYSE

Le Bodhisattva étant un notable de Bénarès au temps de Brahmadatta avait une esclave nommée Rohiṇī. La mère de Rohiṇī, occupée à émonder le riz, fut tourmentée par les moustiques et appela sa fille à l'aide. La fille accourut armée d'un pilon et, pour écraser les moustiques, assomma sa mère. « Mieux vaut un ennemi avisé, dit le maître, qu'une personne compatissante mais sans intelligence. »

Histoire racontée à propos d'une esclave d'Anāthapiṇḍada appelée

Rohini et qui était la même personne faisant, à des milliers d'années de distance, le même acte.

ARÂMADÛSAKA-JÂTAKA, N° 46

(Estampage N° 58).

Sujet. — A droite, un groupe de singes, dont l'un déracine un arbuste; à gauche, le Bodhisattva debout.

Quatre lignes d'inscription, en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne	₀9	arām thūsok xàdok . phra : phōthisat
2e	—	tv hen fūng ling eoā nām rot ton mai
3e	—	rot kheem fūng ling ton mai siey
4e	—	ann pen khāmrob hok₀

TRADUCTION

1re ligne.	₀9	Le jātaka du destructeur du jardin. L'illustre Bodhisat-
2e	—	tva vit les singes prendre de l'eau arroser les arbres
3e	—	ils arrosèrent les roseaux servant de nourriture aux singes), et les arbres du jardin périrent [1].
4e	—	ceci est le numéro quarante-six.

ANALYSE

C'était la fête de Bénarès, au temps de Brahmadatta. Toute la ville était en l'air. Le jardinier du roi voulut aussi faire la fête et chargea les singes qui habitaient le jardin de soigner les arbres et de les arroser : il leur donna les instruments nécessaires. Les singes se mirent à l'œuvre; mais leur chef s'imagina qu'ils gaspillaient l'eau et leur recommanda de

[1] Traduction probablement inexacte.

soulever d'abord les arbres et de bien examiner les racines, pour arroser largement ceux dont les racines étaient profondes et chichement ceux qui avaient des racines peu profondes, afin de ménager l'eau. L'ordre fut observé; mais un sage, témoin de ces agissements, dit que c'était folie et que, en croyant faire une chose utile, les singes en faisaient une nuisible.

Ce sage était le Bodhisattva. Le chef des singes devait être, au temps du Buddha, un jardinier qui laissa dépérir certains arbres du jardin de son maître, de même que l'apprenti du jātaka 47 devait être, à la même époque, l'employé maladroit d'un distillateur, qui gâta son produit en y mettant du sel.

VARUṆI JATAKA, N° 47

(Estampage N° 59).

Sujet. — A gauche, le Bodhisattva debout semble parler à deux personnages figurés à droite, dont l'un pose à terre deux vases qu'il porte à chaque bout d'un bâton.

Trois lignes d'inscription, en haut et à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 vāruṇi vanixok xådok • phra : phōthi
2e — sattv pen sresthī. . . . . . .
3e — . . an pen khāṁrob chet lee

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Le jātaka du marchand de spiritueux. L'illustre Bodhi-
2e — sattva étant né riche . . . .
3e — . . ceci est le numéro quarante-sept voilà.

ANALYSE

Au temps de Brahmadatta, roi de Bénarès, un marchand de liqueurs

fortes chargea son apprenti de la vente en son absence. L'apprenti crut bien faire de saler les produits qui lui étaient confiés et les gâta. Le maître raconta la chose à un çreshṭhin, son patron, qui blâma la sottise de ceux qui font le mal par ignorance, croyant bien faire.

Ce çreshṭhin était le Bodhisattva.

VEDABBHA-JĀTAKA, N° 48

(Estampage N° 60).

Sujet. — Au centre, le Bodhisattva, debout, se détache sur un semis de fleurs ; des arbres, à droite et à gauche.

Trois lignes d'inscription, en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₀9 vethabpha xàdok ₀ phra : phōthisattv
2e — mieo pai ryn sīlasātr. . . . dvy oāchāry
3e — pen khāmrob peev ₀

TRADUCTION

1re ligne .₀9 Le jātaka du brâhme Vedabbha. L'illustre Bodhisattva
2e — quand il alla étudier les sciences auprès du maître
3e — c'est le numéro huit[1].

ANALYSE

Au temps de Brahmadatta, roi de Bénarès, il y avait, dans un village, un brâhmane possesseur d'un mantra[2] appelé Vedabbha, au moyen

[1] C'est en effet le numéro 8 de la cinquième dizaine dans la collection pali. Jusqu'ici les numéros se suivaient sans distinction des dizaines.

[2] Incantation, parole magique au moyen de laquelle on peut produire des effets extraordinaires. — D'après la stance qui résume le jataka pali, Vedabbha (c'est-à-dire natif du pays de Vidarbha) était aussi le nom du bhrâhmane.

duquel il pouvait faire tomber une pluie de joyaux à de certaines conjonctions d'astres. Se rendant, avec son disciple, au royaume de Cetiya et traversant une forêt, il fut pris par des voleurs, qui envoyèrent le disciple chercher la rançon de son maître et la sienne. Le jeune homme partit en recommandant à son maître de bien se garder d'utiliser le mantra. Mais le brâhmane, ne songeant qu'à recouvrer sa liberté, profita d'une conjonction d'astres favorable pour obtenir du ciel la rançon désirée. Une autre bande de voleurs survint et voulut s'emparer de ces richesses; ceux qui les détenaient leur en expliquèrent l'origine et leur conseillèrent de s'en faire donner d'autres par le brâhmane. Mais celui ci répondit que la conjonction d'astres étant passée, il fallait attendre l'année suivante. Les voleurs, ne se payant pas de cette excuse, pourfendirent le brâhmane d'un coup de cimeterre, puis attaquèrent la première bande, l'exterminèrent et s'emparèrent des richesses. Une fois maîtres de ces trésors, ils se les disputèrent et s'entretuèrent au point qu'il n'en resta que deux. Arrivés près d'un village, les deux compagnons cachèrent leur avoir dans un fourré, et l'un resta, glaive en main pour le garder, pendant que l'autre se rendait au village pour faire cuire le riz. La même pensée leur vint en même temps à l'esprit : s'approprier les richesses en faisant périr le camarade. Donc, celui qui était allé au village se hâta de manger sa portion et mit du poison dans le reste ; mais quand il rejoignit son compagnon, il fut assailli à coups d'épée et tué. Le survivant mangea alors la portion qui lui était destinée et mourut empoisonné.

Le disciple du brahmane, revenant avec la rançon, ne retrouva plus son maître ; à force de chercher, il découvrit le corps du malheureux coupé en deux, puis successivement les corps des premiers voleurs, ceux des seconds et finalement ceux des deux dernières victimes. Alors il devina ce qui s'était passé et déplora la passion illicite du gain.

Ce disciple était le Bodhisattva ; le maître devait être, au temps du Buddha, un bhixu indocile.

Nota. — Ce jātaka a été traduit en anglais par H.-T. Francis, qui l'a rapproché d'un conte de Chaucer, *the Pardoner's Tale.*

NAKKHATTA-JĀTAKA, N° 49

(Estampage N° 61).

Nous ne pouvons donner ici que la traduction et la transcription incomplète de ce jātaka, notre estampage s'étant égaré dans le voyage. Il n'y a donc pas non plus de planche pour ce jātaka.

Trois lignes d'inscription, en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne (₀9 nakkhata : xádok ₀ pha : phōthisattv)
2e — . . . .
3e — . . . .

TRADUCTION

1re ligne. (₀9 Le jātaka de l'étoile. L'illustre Bodhisattva)
2e — . . . .
3e — . . . .

ANALYSE

(LA BONNE ET LA MAUVAISE ÉTOILE)

Du temps où Brahmadatta régnait à Benares, des citadins qui devaient aller à la campagne pour la célébration d'un mariage interrogèrent un devin ; il répondit que le jour choisi tombait sous une mauvaise étoile. Ils restèrent chez eux ; et le mariage se fit en leur absence et sans leur participation.

Quand, plus tard, ils réclamèrent la jeune fille, on répondit qu'elle avait été mariée à un autre prétendant : d'où querelle. Un sage de la ville (c'était le Bodhisattva), passant par là, fut mis au courant du débat. Il dit alors qu'on n'aurait pas dû s'occuper de l'étoile : la bonne étoile,

c'est l'obtention de la jeune fille. — Les citadins rentrèrent bredouilles.

Ce jātaka est, on le voit, dirigé contre l'astrologie, que le Bouddhisme condamne.

DUMMEDHA-JĀTAKA, N° 50

(Estampage N° 62).

Sujet. — A gauche, le Bodhisattva, les mains jointes ; à droite, un arbre dont les branches ploient sous le poids des fruits.

Dix lignes d'inscription, à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ◦9 thummedha xādok ◦ phra :
2e — phōthisattv dai pe
3e — n lūk rāxa thephi
4e — . . . .
5e — . . . .
6e — . . . .
7e — . . . .
8e — . . . khā sat . . . . thepha
9e — . . . .
10e — . . . .

TRADUCTION

1re ligne. ◦9 Le jātaka des méchants. L'illustre
2e — Bodhisattva avoir été
3e — prince né d'une royale Devī
4e — . . . .
5e — . . . .
6e — . . . .
7e — . . . .

8ᵉ ligne . . . . tuer des animaux . . . . le roi
9ᵉ — . . . .
10ᵉ — . . . .

ANALYSE

(CONVERSION EN MASSE)

Le Bodhisattva, étant fils du roi Brahmadatta, avait fait de fortes études à Takchasilā. Il se désolait de voir que les habitants de Bénarès honoraient les dieux par des sacrifices d'animaux et, malgré leur devotion, respectaient peu la loi.

Passant près d'un vaṭa (figuier indien) ou nombre de gens faisaient des vœux, il s'arrêta pour faire aussi le sien, qui était d'exterminer, quand il serait roi, tous les méchants *(dummedhā)*.

Devenu roi, il réunit ses ministres et tous les notables, leur fit connaître ce vœu et les chargea de le publier par la ville au son du tambour.

Après cette proclamation, il n'y eut plus un seul habitant de Bénarès qui pensât à faire le mal.

MAHASILAVA-JATAKA, Nᵒ 51

(Estampage Nᵒ 63)

Sujet. — En bas, un personnage étendu, la tête sur un coussin ; derrière lui, un personnage tenant un glaive de la main gauche. A droite, malgré la dégradation de la pierre, on distingue encore les traces de deux personnages et le palais du roi.

Quatre lignes d'inscription, en bas :

TRANSCRIPTION

1ʳᵉ ligne. ₒ9 mahā silovā xàdok ₒ phra : phōthisattv pen phra : ma
2ᵉ — hā silovārāxa nai phānārasī lee phra : yā hō
3ᵉ — salā mā xing eoā mieong. . . . .
4ᵉ — pen khāmrob ning lee . . .

TRADUCTION.

1re ligne. 9 Le jātaka du (roi) de grande vertu. L'illustre Bodhisattva étant Ma-
2e — hāsilava roi de Bénarès, le roi de Kosala
3e — vint attaquer et prendre la ville. . . . . .
4e — c'est le numéro un[1], voilà.

ANALYSE

(UN MODÈLE DE VERTU)

Le Bodhisattva étant roi de Bénarès avait mérité par ses vertus le nom de Mahāsilavarāja (le roi de Grande Vertu), après avoir eu dans sa jeunesse, celui de Silavakumâra (le prince vertueux).

Un de ses ministres, qu'il avait dû punir par l'exil, se refugia à la cour du roi de Kosala et poussa ce roi à faire la conquête du royaume de Bénarès. Les mauvais conseils furent bien accueillis et le pays de Bénares fut envahi par une armée ennemie. Le roi interdit toute résistance, si bien qu'il fut pris avec ses ministres, et le vainqueur les fit enterrer jusqu'au cou dans le cimetière, pour qu'ils y devinssent la proie des chacals.

Les chacals ne manquèrent pas de venir la nuit, mais celui qui s'attaqua au roi éprouva une résistance inattendue, eut peur et finit par s'enfuir avec la bande. Le roi, dont la terre qui l'entourait avait été un peu remuée et éparpillée par les mouvements du chacal, réussit à se dégager complètement et délivra ses ministres. Sur ces entrefaites, un corps mort fut apporté au cimetière. Deux Yakchas se le disputèrent et prirent pour arbitre le roi qui se trouvait là et dont la justice était célèbre. Le prince consentit à régler leur différend ; mais avant de procéder à l'arbitrage, il demanda à prendre un bain, car il était couvert de poussière, puis à manger, car il était affamé. Les Yakchas lui procurèrent, par leur

[1] C'est en effet le numéro 1 de la sixième dizaine de la collection pali.

puissance surnaturelle, tout ce dont il avait besoin, et cela, aux dépens du « roi voleur » (l'usurpateur) ; il se fit ensuite donner par eux le glaive de ce roi, et coupa en deux le corps qu'ils se disputaient afin que chacun d'eux eût sa part. Après quoi, il se fit transporter par les Yakchas dans la chambre à coucher du roi qui dormait. Il le réveilla en lui touchant le ventre du plat de son glaive. Le roi, réveillé, fut interdit en le voyant et demanda des explications. Mahāsīlavā raconta en détail ce qui s'était passé. Le « roi voleur », éclairé sur les hauts mérites du prince qu'il avait si indignement traité, lui rendit son royaume et retourna dans celui qui lui appartenait en propre.

Le ministre cause de tout le mal était Devadatta.

CŪLAJANAKA-JĀTAKA, N° 52

(Estampage N° 64).

Sujet. — En bas, le Bodhisattva étendu, la tête appuyée sur le bras droit replié ; à droite, un personnage agenouillé, les mains jointes.

Quatre lignes d'inscription au centre :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๑9 cūlaxanok xādok ๐ phra :
2e — phōthisattv pen phra : yā naí. . . .
3e — . . . . . . midthilā nakhor en pen
4e — khāmrob song ๐

TRADUCTION

1re ligne. ๑9 Le petit jātaka du (roi) Janaka[1] — L'illustre
2e — Bodhisattva étant roi à. . . . .
3e — . . . . . . la ville de Mithilā, ce qui
4e — est le numéro deux[2] ๐

[1] « Petit » (cūla) par rapport au « grand » (mahā) ; voir l'analyse. Janaka, proprement père, est la désignation commune des rois fabuleux de Mithila.

[2] C'est-à-dire le numéro 2 de la sixième dizaine.



ANALYSE

Pour le récit de ce jātaka, le texte pāli renvoie au *Mahājanaka-jātaka* (« le jātaka de Mahājanaka » ou plutôt « le grand jātaka de Janaka », 38 pages de texte dans l'édition de Fausböll), qui est le n° 539 de la collection et dont voici l'analyse :

Au temps jadis, dans la ville de Mithilā, au royaume de Videha, le roi Mahājanaka étant mort, son fils aîné, Arishṭajanaka devint roi ; le fils cadet, Polajanaka fut vice-roi. Celui-ci ayant été faussement accusé de conspirer la mort de son frère, fut jeté en prison par ordre du roi, mais s'en tira par une affirmation solennelle de la vérité *(satyakriyā)* : « Aussi vrai que je suis innocent, que ces fers tombent, que ces portes s'ouvrent ! » Et les fers tombèrent, les portes s'ouvrirent. Devenu libre, il se réfugia à l'étranger, y devint puissant, rassembla une armée et vint mettre le siège devant Mithilā « Autrefois, fait-il dire à son frère, je n'étais pas ton ennemi ; je le suis aujourd'hui. Cède le parasol ou accepte le combat. » Avant de combattre l'issue d'une bataille étant chose incertaine, le roi ordonne à la reine de sauver, en cas de malheur, l'enfant qu'elle porte dans son sein ; le jour même, il est tué. A cette nouvelle, la reine a réuni tout ce qu'elle a de plus précieux, l'a caché au fond d'un panier, a mis le panier sur sa tête et, sous un déguisement, est sortie de Mithilā. Mais là, ignorante des chemins, ne sachant qu'une chose, qu'elle veut aller à la ville de Kāḷacampā, elle s'affaisse sur le bord de la route interrogeant les passants Cependant le dieu Indra s'est aperçu, à l'échauffement de son trône, qu'un Grand Etre[1] s'est incarné dans le sein de la fugitive. Déguisé en charretier, il la prend dans sa voiture et, après avoir franchi avec une rapidité prodigieuse la distance de soixante yojanas, il la dépose à la porte de Kāḷacampā, où elle est recueillie par un ācārya[2] brahmane, qui la fait passer pour sa jeune sœur.

Bientôt elle y donne le jour à un fils qui, du nom de son grand-père, est appelé Mahājanaka et qui, dès l'enfance, se montre vrai kshatriya en

[1] C'est-à-dire un Bodhisattva.

[2] Un maître, un docteur.

administrant de sévères corrections à tous ceux de ses compagnons de jeux qui lui déplaisent. Ceux-ci le dénoncent à leurs parents, l'appelant fils de veuve. Qui donc est son père ? il va le demander à sa mère, qui lui répond d'abord qu'il est le fils d'un brahmane. Mais il s'aperçoit bien vite qu'elle le trompe. « Je saurai bien la faire parler malgré elle », se dit-il, et, comme elle lui donne le sein, il en prend le bout avec les dents, la menaçant de le lui couper net, si elle ne lui dit pas la vérité. Elle lui apprend alors qu'il est le fils du feu roi de Mithilā Arishṭajanaka, et, de ce jour, il ne s'irrita plus, quand on l'appelait fils de veuve.

A seize ans, il a appris les trois Vedas et tous les arts, et il est d'une merveilleuse beauté. Il déclare alors à sa mère qu'il veut aller revendiquer le royaume de son père et, apprenant qu'elle n'a pas quitté Mithilā les mains vides, il lui demande une partie seulement de ce qu'elle possède ; avec cela, il ira faire le commerce sur la grande mer et saura bien se procurer les ressources nécessaires à l'exécution de ses desseins. Elle lui offre le tout et essaye de le détourner de cette navigation si périlleuse, mais il persiste, prend sa part, achète des marchandises, arme un navire et s'y embarque avec cinq cents marchands. Ce jour même, Polajanaka, maintenant roi de Mithilā, s'est alité, pris d'une maladie de langueur.

Mais voici qu'une tempête s'est levée : le navire se disjoint et va sombrer. Les compagnons de Mahājanaka perdent la tête, ne savent qu'invoquer les devas et sont tous engloutis. Lui seul est resté calme ; il n'invoque l'aide de personne ; mais il mange tout ce qu'il peut de sucre pétri avec du beurre, se revêt de deux légères tuniques qu'il a rendues imperméables avec de l'huile de sésame et se tient près du mât. Au moment où le navire sombre, il monte au mât et, du faîte, grâce à sa force merveilleuse, d'un seul bond de vingt perches, il s'élance dans les flots, échappant ainsi aux requins et autres monstres qui le guettent. Ce même jour, le roi Polajanaka a trépassé. Pendant sept jours, le Bodhisattva lutte contre les flots : « c'est de ce côté qu'est Mithilā », se dit-il, et il nage avec vigueur ; même il ne manque pas, sachant le temps venu, de se rincer la bouche avec l'eau salée, pour observer l'uposatha[1]. Mais les

[1] Proprement « jeûne ». L'uposatha répond à peu près à notre dimanche, et revient à des intervalles de sept ou de huit jours, quatre fois par mois.

êtres qui réunissent en eux tous les mérites, à commencer par celui de la dévotion envers leur mère, ne sauraient périr ainsi. Les quatre Lokapālas[1] ont commis à la garde de la mer, avec mission expresse de les sauver, une fille des devas, Maṇimekhalā. Or celle-ci, pendant ces sept jours, est allée faire la fête chez les devas. Se rappelant enfin son devoir, elle explore la mer du regard et y aperçoit le prince Mahājanaka. Dans le dialogue en vers qui s'engage entre eux, la fille des devas met à l'épreuve et admire l'héroïque fermeté du naufragé; finalement, elle l'enlève, comme ferait une mère de son enfant chéri et, volant à travers les airs, elle le dépose endormi sur un banc de pierre réservé au roi dans le parc de Mithilā, où elle le laisse sous la garde des divinités du parc.

Polajanaka n'avait point eu de fils; il n'a laissé qu'une fille, Sīvalīdevī[2], instruite et très intelligente. A l'heure de la mort, les ministres lui ont demandé : « A qui la donnerons-nous? » — « A celui qui se fera agréer d'elle, qui, sur le lit de parade parfaitement carré, saura reconnaître la place du chevet, qui sera capable de bander l'arc fort comme mille (arcs), et qui saura lever les seize trésors ». — « Quels sont-ils ? » — « Le trésor à l'arrivée du soleil et le trésor au départ du soleil, le trésor qui est dedans et le trésor qui est dehors, le trésor qui n'est ni dedans ni dehors, le trésor qui est à la montée et le trésor qui est a la descente, le trésor qui est à un yojana autour de chacun des quatre mahasālas, le trésor qui est au bout des dents et celui qui est au bout de la queue, celui qui est dans le (ou auprès du?) kebuka, celui qui est au bout de l'arbre; ce sont là les seize trésors. »

Le roi mort et ses funérailles faites, les ministres envoient le général en chef auprès de la princesse « Ce sera lui, pensent-ils, le favori. » Sīvalīdevī lui donne divers ordres : « Monte ici, vite ! Allons, redescends! Viens, masse-moi les pieds ! » Et il la dégoûte par sa plate servilité. Elle le repousse du pied et le fait jeter dehors, la tête la première, par ses suivantes. Autant en arrive successivement au trésorier, au banquier, au porte-parasol, au porte-glaive ; personne ne réussira aux autres épreuves, du lit de parade, de l'arc, des seize trésors. « Sans roi, le royaume va

1 Les dieux gardiens des quatre régions de l'espace.

2 La princesse Sīvalī, probablement un nom de plante.

être sans défense. Que faire? » clame la multitude. — « Ne soyez pas en peine », dit alors le purohita[1]. « Il nous reste le pushyaratha[2]; le roi qu'il nous désignera sera capable de soumettre à sa loi tout le Jambudvīpa[3] ». — Suivant ses ordres, on pare donc magnifiquement ce char fatidique *(mangalaratha)*; on y attelle quatre chevaux blancs; une armée complète de ses quatre corps l'escortera; comme le maître n'y est pas, les musiciens, au lieu de précéder, suivront. Avec une coupe d'or, le purohita asperge les harnais, les aiguillons, et commande au char d'aller vers celui qui est digne de régner. Et suivi de tout le peuple, le char s'ébranle : il monte par la rue des timbales, passe devant tous les logis des grands, fait par la droite le tour de la ville et, allant de plus en plus vite, malgré les cris de « arrête! arrête! », sort par la porte de l'ouest et va droit au parc; après avoir décrit un pradakshiṇa[4], il s'arrête enfin devant le banc de pierre où Mahājanaka dort, couché sur le flanc droit. Réveillé par le bruit de centaines d'instruments sonnant tous à la fois, le dormeur lève un peu la tête, comprend qu'on lui offre le parasol blanc et se tourne sur le flanc gauche; les musiciens sonnant de plus belle, il se remet sur le flanc droit, dévisageant la multitude. Le purohita, les mains jointes portées au front, le prie d'accepter le trône. — « Où donc est votre roi? » — « Il est mort ». — « N'y a-t-il ni fils, ni frère? » — « Non, sire ». — « C'est bien; je règnerai ». — Séance tenante, on l'ondoie; dorénavant il est le roi Mahājanaka.

Aussitôt que le char l'a amené au palais, Sīvalī le mande auprès d'elle. Il n'écoute pas même le message et n'a d'attention que pour le palais, dont il admire la beauté. « Cet homme a l'âme haute », se dit la sage princesse. Ce n'est qu'au troisième message que, sans se presser, comme de lui même, avec la majesté d'un lion qui s'étire, il va vers elle. Sīvalī conquise et n'y pouvant tenir, vient à lui et lui tend la main; il daigne la prendre et, faisant aussitôt appeler les ministres : « le feu roi

[1] Le chapelain et conseiller spirituel du roi.

[2] Une sorte de char de gala, dont il est plusieurs fois question dans les jatakas, par exemple dans le numéro 539, qui offre encore d'autres points de contact avec notre récit. Ailleurs, le même rôle est dévolu à l'éléphant royal.

[3] Le continent dont l'Inde fait partie.

[4] C'est tourner autour d'un objet en le laissant à droite.

n'a-t-il pas fait quelques recommandations? » — « Certainement sire! » — « Lesquelles? » — « Il y a d'abord l'agrément de la princesse. » — « C'est fait; elle m'a donné sa main. Et puis? » — « Il y a l'épreuve du chevet du lit de parade. » — Retirant son aiguille de tête, il la donna à Sīvalī (d'autres disent qu'il lui donna son épée), et : « plante-la », lui dit-il. Et elle, qui sait, la planta au chevet du lit, qui est ainsi désigné. Puis vient l'épreuve de l'arc, qu'il bande aussi facilement que si c'était un de ces archets dont les femmes se servent pour battre le coton. Enfin vient l'énigme des seize trésors : il n'en a pas plutôt entendu l'énumération, que le sens en apparaît à son esprit aussi clair que la lune, quand elle se montre au milieu du ciel. Mais ce n'est pas l'heure aujourd'hui ; ce sera l'affaire de demain.

Le lendemain, convoquant les ministres, il leur demande : « Votre maître nourrissait-il des Pratyekabuddhas[1] ? » — « Certainement sire! » — « Jusqu'où allait-il à leur rencontre? Où prenait-il congé d'eux au départ? » — On lui montre les deux endroits. « Bien ce sont là les soleils[2] en question. Creusez en ces deux endroits! » Et les deux trésors sont levés. Le trésor qui est dedans et le trésor qui est dehors sont enfouis aux deux côtés du seuil de la grande porte du palais. Le trésor qui n'est ni dedans, ni dehors, est sous le seuil même. Les deux trésors de la montée ou de la descente sont aux deux endroits où le roi montait sur son éléphant et en descendait. Quant aux trésors qui sont à un *yojana* autour de chacun des quatre *mahāsālas*, il faut entendre ici, par *yojana*, la mesure du joug d'un char[3] et par *mahāsāla*[4], les quatre pieds du lit d'apparat dans la salle d'audience qui sont faits de bois de çala ; on creuse à ces endroits et l'on y trouve les trésors. De même le trésor du bout des dents et celui du bout de la queue sont déterrés aux places marquées, dans leurs boxes respectives, par l'extrémité des défenses et l'extrémité de la queue de l'éléphant et du cheval de parade du roi. Le trésor du *kebuka* est mis au jour en vidant le bassin de lotus du palais; car *kebuka*

1 Des Buddhas qui ne font que leur propre salut, sans procurer celui des autres.

2 Le mot *sūriya* du composé pali peut exprimer aussi bien un pluriel qu'un singulier.

3 *Yojana*, une distance diversement évaluée de 7 à 20 kilomètres, signifie aussi « attelage » et peut à la rigueur avoir le sens de joug.

4 Le mot a les deux sens de « richard » et de « grand arbre çala » (*Vatica robusta*).

signifie « eau[1] ». Enfin le trésor du bout de l'arbre est déterré sous le grand arbre çāla du parc, à l'endroit marqué par l'ombre de l'arbre à l'heure de midi. Ainsi furent levés les seize grands trésors, que le roi emploie aussitôt à fonder et à doter cinq maisons de charité, l'une au milieu de la ville, les autres à chacune des quatre portes.

Voilà donc le Bodhisattva roi de tout le Videharāshṭra. De Kāḷacampā, il a fait venir sa mère et le brahmane; son peuple l'adore; de grandes fêtes se célèbrent, qu'on nous décrit en détail; du haut de son trône, assis sous le parasol blanc, il contemple toute cette joie; il se rappelle alors ses épreuves et aussi sa fermeté et, en une effusion lyrique (*udāna*), il les donne comme exemple à son peuple. Des six stances de ce chant, une seule revient à notre jātaka numéro 52; c'est la quatrième[2]: « que l'homme fasse effort sans cesse, que jamais le sage ne défaille! d'ici, je me vois encore moi-même porté du sein des flots au rivage ». — Et c'est ici aussi que se serait probablement arrêté le récit de notre jātaka, si les compilateurs du recueil n'avaient pas jugé plus commode de simplement renvoyer au numéro 539. Dans le préambule (récit du temps présent) de notre « petit jātaka », il est dit en effet qu'il a été raconté par le Buddha pour raffermir dans la vocation un religieux découragé, qui était sur le point de rompre ses vœux. L'exhortation lui porta profit; il reprit courage et, en peu de temps, parvint à l'état d'arhat, de saint parfait.

Dans le « grand jātaka » au contraire, qui a été raconté dans de tout autres circonstances, nous ne sommes encore ici qu'au tiers du chemin. Je vais donc achever l'histoire, mais en abrégeant davantage:

Mahājanaka règne avec justice, observant les dix devoirs d'un roi et serviteur dévoué des Pratyekabuddhas. La reine Sīvalī lui donne un fils qu'on appelle Dīghāvukumāra, « le prince Longue-vie »; quand il est d'âge, on le fait vice-roi. Un jour, le roi suivi de toute sa pompe se rend au parc royal; là sont deux manguiers superbes, l'un sans fruits, l'autre

[1] Vu la teneur énigmatique de ces énoncés, cette synonymie donnée sans autre explication dans le texte paraît suspecte. En sanscrit, le mot est le nom d'une plante, *Colacasia antiquorum*, qui n'est pas pourtant une plante aquatique.

[2] Ainsi que sa place dans le recueil l'indique, ce jātaka ne comportait qu'un stance, et celle-ci s'y trouve en effet, dans le texte très sommaire qui accompagne le titre. Le grand jātaka que nous analysons, en contient, lui, 170.

tout chargé de fruits mûrs, car nul n'a osé y toucher avant que le roi en ait goûté. Celui-ci, du haut de son éléphant, en cueille un et, le trouvant délicieux, s'éloigne en se promettant d'y revenir au départ. Mais aussitôt, la défense se trouvant levée, toute la suite, du vice-roi jusqu'au dernier palefrenier, arrache non seulement les fruits, mais aussi les branches, si bien qu'au retour, le roi trouve l'arbre dépouillé et ravagé ; l'autre arbre au contraire, est resté intact. « A qui n'a rien, on ne prend rien », se dit le roi et, du coup, il prend la résolution de renoncer au monde et à ses pompes et de se faire ascète. Pendant quatre mois, il se prépare à sa nouvelle existence, en vivant solitaire dans son palais. Mais bientôt sa demeure lui paraît un enfer et les trois conditions de l'existence sont à ses yeux comme des brasiers ; il lui faut la vie errante de l'anachorète. En quatre-vingt-onze stances, il fait ses adieux à Mithilā et à ses splendeurs. Des dix mille années qu'il a à vivre, il en a passé sept mille à régner ; pendant les trois mille qui restent, il sera ermite. Il se fait apporter en secret le costume des religieux, les trois robes jaunes, le pot à aumônes avec son filet et le bâton, se fait raser les cheveux et la barbe et, le lendemain, au lever du soleil, s'achemine vers les solitudes de l'Himālaya.

La reine Sīvalī qui, de tout ce temps, ne l'a plus revu, se rendait juste à ce moment auprès de lui, accompagnée de ses sept cents suivantes, toutes en grande toilette ; elle s'est même croisée avec lui dans la montée du palais, sans le reconnaître, le prenant pour un Pratyekabuddha venu pour exhorter le roi. Mais bientôt elle ne peut plus douter de son malheur ; échevelée, se frappant la poitrine, suivie de toutes ses femmes, elle se précipite après lui, entraînant avec elle tout le peuple de la ville, qui se lamente et redemande son roi. Voyant que toutes les prières sont inutiles, elle recourt aux grands moyens : elle fait mettre le feu à Mithilā, à tout ce qu'il s'y trouve de vieilles maisons. Mais le roi n'en a cure[1] : « Heu-

[1] L'épisode et le vers sont aussi célèbres chez les brahmanes et les jaines que chez les bouddhistes. Le héros en est parfois le roi Nimi, Nami, Nemi, le même que nous avons déjà rencontré dans le jataka n° 9, qui reparait dans le jataka n° 541, et dont la légende remonte jusqu'au Ṛigveda. Cf. *Jātaka* n° 529, v. 16 ; *Dhammapada*, v. 200, *Mahābhārata*, XII[e] 528-529, et 9916-9917 ; *Uttarādhyayana* (Sacred Books of the East), IX ; *Kathākoça* (trad. Tawney), p. 27. Le vers a passé en proverbe ; cf. G. A. Jacob : *Laukikanyāyāñjali* II, p. 63.

reux, s'écrie-t-il, nous qui ne possédons rien ! Mithilā peut flamber, rien n'y brûle qui soit à moi. » La reine alors fait simuler, par des soldats déguisés, une attaque de brigands, toute une mise en scène de pillage et de massacre. Ce moyen ne réussit pas mieux que l'autre : « C'est une ruse de la reine », se dit le roi, qui sait bien que des brigands dans le royaume, lui vivant, cela n'existe pas ; et il continue son chemin, toujours suivi de la reine, des ministres et du peuple. Pour les obliger à s'en retourner, il trace avec son bâton, en travers du chemin, une raie que nul n'osera franchir.

Mais la reine, succombant à la douleur, tombe en travers de la raie et roule au delà. « Les maîtres ont coupé la raie ! » s'écrie la foule, et la poursuite recommence.

Cependant le Bodhisattva se hâte vers l'Himālaya, et déjà il a franchi soixante yojanas. Deux ascètes, Nārada et Mṛigājina viennent successivement à travers les airs mettre sa fermeté à l'épreuve et lui apporter leurs exhortations. Le dernier, entre autres questions, lui demande quel vénérable maître lui a inspiré cette grande résolution. — « Aucun, répond le roi ; j'ai appris cela de deux arbres », et il lui raconte la visite au parc royal. « On tue la panthère pour sa peau, l'éléphant pour ses défenses, le riche pour ses richesses [1] ; qui s'attaquerait à qui n'a rien ? Les deux manguiers ont été mes maîtres, Mṛigājina. » — « Sois ferme et vigilant », lui répond l'ascète en le quittant [2]. Pendant ce temps Sīvalīdevī a rejoint, suivie des ministres, du peuple et de l'armée ; la nuit aussi est survenue ; la reine fait dresser le camp ; le roi s'assied à l'écart au pied d'un arbre.

Le lendemain, on arrive ainsi à la ville de Thuṇa. Un chien en sort, emportant un morceau de viande fraîchement rôti, qu'il a dérobé et que, effrayé à la vue de tant de gens, il laisse tomber dans la poussière du chemin. « Voilà qui n'est plus à personne, se dit le roi ; excellent morceau

[1] Encore un vers devenu proverbe et même exemple de grammaire ; il se retrouve comme tel dans la grammaire de Kaccāyana et dans la *Kāçikā vritti*. Cf. aussi *Jātaka*, n° 540, v. 10.

[2] Nārada est un personnage de la mythologie brahmanique. Mṛigājina, comme l'indique son nom « Peau d'antilope », porte un des costumes de l'ascète brahmanique, tous deux paraissent ici comme des religieux bouddhistes avant la lettre.

pour le pot d'un porte-haillons[1] ! » ; et il le ramasse, le nettoie, le met dans son pot et va en une place pure, sur le bord de l'eau, pour en faire son repas. A cette vue Sîvalî sent bien que ce sera la fin : « S'il en mange il ne sera plus un roi, se dit-elle ; il ne sera plus des nôtres ». Elle le supplie en vain de ne pas toucher à cette nourriture immonde, souillée de poussière, les reliefs d'un chien ! « Tu es encore aveugle, lui dit-il ; tu ne vois pas que c'est là de l'amṛita[2]. Ce qui est cédé est mangeable, que cela vienne d'un maître de maison ou d'un chien. La nourriture pure est celle où il n'y a point de péché. » Et, après avoir mangé, il se remet en route ; la reine, malgré son dégoût, le suit.

A la porte de la ville, des fillettes sont à jouer ; l'une porte à une main deux bracelets qui tintent, à l'autre un seul, qui ne rend aucun son. « Si cette fillette n'est pas une sotte, elle va donner une leçon à la reine », se dit le roi ; et, s'adressant à l'enfant : « Petite, lui dit-il, pourquoi tes deux bracelets tintent-ils, tandis que l'autre ne dit rien ? » — « C'est qu'ils sont deux ; à deux on se dispute ; quand on est seul, comment se disputer ? Toi aussi, qui désires le ciel, tâche d'être seul[3]. » — La reine a compris ; ils se sépareront ; le roi prendra à droite, elle à gauche. Mais c'est plus fort qu'elle, et elle continue de le suivre. — Un peu plus loin, dans la ville, la même scène se répète avec un fabricant de flèches, qui, après avoir chauffé et trempé ses flèches, pour s'assurer qu'elles sont bien droites, les regarde de bout en bout en fermant un œil : un seul voit juste. — Encore une fois la reine consent à se séparer de lui et, encore une fois, elle se remet à le suivre. Ils arrivent ainsi à une épaisse forêt Le roi, avisant une touffe de munja[4], en arrache un brin, le présente à la reine et « Vois, Sîvalî, lui dit-il ; ce brin ne peut plus être réuni à sa tige ; de même nous ne pouvons plus être ensemble, toi et moi ». La reine, à ces mots, tombe évanouie. Quand les ministres l'ont rappelée à la vie, c'est en vain qu'on cherche le roi de tous côtés ; il a disparu dans les pro-

[1] Strictement, le moine bouddhiste ne devait porter que des haillons ramassés sur un fumier.

[2] De l'ambroisie.

[3] Cf. le commentaire de l'*Uttarâdhyayana*, dans Jacobi : Ausgewählte Erzählungen in Mahârâshṭrî, p. 48.

[4] *Saccharum Munjia*, une sorte de roseau.

fondeurs de la forêt. Bientôt il est arrivé à l'Himālaya; là en sept jours, il obtient les cinq facultés transcendantes et les huit perfections de la méditation, et il n'est plus rentré dans les voies des hommes. Quant à Sivalidevi, à la place même où le roi l'a quittée, elle a fait ériger un stūpa; elle en fait ériger d'autres à chacune des places où ont eu lieu les rencontres avec le fabricant de flèches, avec la fillette, avec le chien, avec Mṛigājina et avec Nārada; puis, rentrée à Mithilā avec l'armée, après avoir fait célébrer le sacre de son fils, elle se retire dans le parc des manguiers, où elle pratique le « renoncement des ṛishis[1] », n'aspirant plus qu'au monde de Brahmā.

Ce long récit qui, comme tous ces grands jātakas, vaut surtout par le grand nombre de stances très anciennes qu'il contient[2] et par le détail souvent pittoresque et paraissant pris sur le vif, mais dont beaucoup a dû être supprimé dans cette analyse, a été raconté aux religieux réunis en chapitre, au moment où ils s'entretenaient du Grand renoncement[3] de leur Maître. Celui-ci, survenant, leur dit : « Ce n'est pas la première fois que le Tathāgata[4] a ainsi renoncé au monde ; au temps jadis, il a déjà fait de même », et il leur raconte le Mahājanakajātaka. Arrivé à la fin, le Buddha conclut : « La religieuse Utpalavarṇā[5] était alors la déesse de la mer, Çāriputra[6] était Nārada, Maudgalyāyana[6] était Mṛigājina, la religieuse Kshemā[5] était la fillette, Ānanda[7] était le fabricant de flèches, la mère de Rāhula[8] était Sīvalī, Rāhula était le prince Dīghāvu, mon père et ma mère étaient les parents du grand roi et moi-même j'étais Mahājanaka ».

Dans le « petit jātaka », l'identification des personnages se réduit à cette dernière.

[1] C'est-à-dire suivant l'ancienne règle brahmanique.

[2] Ces stances, parfois obscures et mal conservées, ne s'accordent pas non plus toujours bien avec le récit en prose.

[3] Son entrée dans la vie religieuse.

[4] « Celui qui a marché comme (il devait), qui est dans la bonne voie », un synonyme de Buddha. C'est le terme qu'emploie le Buddha, quand il parle de lui-même.

[5] Deux des principales therīs ou doyennes de la congrégation du Buddha.

[6] Ses deux principaux disciples.

[7] Son cousin et serviteur personnel

[8] Son fils.



PUṆṆAPĀTI-JĀTAKA, N° 53

(Estampage N° 65).

Sujet. — A droite, quatre personnages assis, dans des attitudes diverses, semblent inviter le Bodhisattva figuré à gauche, à boire le contenu d'un vase posé sur le sol.

Cinq lignes d'inscription en haut et au centre :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	๑	punnya : pāti xădok ๑ phra : phōthisattv
2e	—	. . . . . . hleā xvu phōthisattv kin. . . . . .
3e	—	kin dv̌y. . . . . . sang son hǎi khea chāṁ sīb
4e	—	an pen kāṁrob
5e	—	sām lee ๑

TRADUCTION

1re ligne.	๑	Le jātaka du vase plein. L'illustre Bodhisattva
2e	—	(des buveurs) d'eau-de-vie invitèrent le Bodhisattva à boire. . . . .
3e	—	(au lieu de) boire avec eux. . . . . . leur enseigna à observer les préceptes
4e	—	ce qui est le numéro
5e	—	trois[1] voilà.

ANALYSE

Le Bodhisattva étant çreshṭhin à Bénarès, au temps de Brahmadatta, se rendait, richement vêtu, au palais du roi. Il rencontra des gens qui lui offrirent à boire. C'étaient des ivrognes qui, n'ayant plus les moyens de

[1] Le numéro 3 de la sixième dizaine.

satisfaire leur passion, espéraient, en le dépouillant de ses habits et de ses bijoux, après l'avoir grisé, pouvoir se procurer ainsi de quoi acheter des liqueurs en abondance. Mais il flaira une ruse et leur répondit qu'il n'était pas convenable de boire en allant chez le roi, qu'il goûterait leur breuvage en revenant.

Lorsqu'il repassa, il vit leur vase plein et leur fit remarquer que, si leur breuvage était aussi bon qu'ils le prétendaient, ils en auraient bu eux-mêmes ; mais, que leur vase étant toujours plein, ce devait être un poison, puisqu'ils n'y avaient pas touché. C'est ainsi qu'il déjoua leur ruse.

PHALA-JĀTAKA, N° 54

(Estampage N° 66).

Sujet. — A gauche, un char traîné par un zébu ; au centre, deux personnages debout ; un troisième, à droite, ramasse des fruits au pied d'un arbre.

Quatre lignes d'inscription, en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	₀9	(phala) xădok ₀ phra : phōthi
2e —		sattv . . . . pai khā khai mahā
3e —		. . . .
4 —		. . . . . . khāmrob sī ₀

TRADUCTION

1re ligne.	₀9	Le jātaka (des fruits). L'illustre Bodhi —
2e —		sattva. . aller acheter, vendre en grande (compagnie)
3e —		. . . .
4e —		. . . . . . numéro quatre [1].

[1] Numéro 4 de la sixième dizaine.

ANALYSE

Le Bodhisattva était çreshṭhin à Bénarès du temps de Brahmadatta ; il conduisait une caravane. A l'entrée d'une forêt où il y avait des arbres dont le fruit était vénéneux, il fit à ses gens la recommandation de ne manger d'aucun fruit sans le consulter.

Sur la lisière de la forêt, à proximité d'un village, un arbre, semblable au manguier et chargé de fruits, les tenta : quelques-uns mangèrent de ces fruits ; d'autres consultèrent le chef, qui déclara que les fruits étaient vénéneux et qu'il fallait se garder d'en manger. Il guérit, au moyen d'un vomitif, ceux qui avaient eu l'imprudence d'y goûter.

Les gens du village, venant pour achever de dépouiller des voyageurs qui, précédemment, s'étaient empoisonnés en mangeant de ces fruits et dont ils avaient caché le corps dans un fourré voisin, furent étonnés d'en voir d'autres vivants au pied de cet arbre et les questionnèrent. Ceux-ci répondirent que leur chef les avait avertis du danger et que c'est ainsi qu'ils avaient échappé à la mort.

Les villageois étant curieux de savoir comment le chef de la caravane était si bien renseigné, reçurent l'explication suivante : on peut aisément monter dans l'arbre, et c'est près du village ; si les fruits étaient bons, il n'y en aurait plus sur l'arbre ; si on les y laisse, c'est qu'ils ne valent rien. Ce jātaka ressemble au précédent ; il repose sur le même raisonnement et met en relief le même genre de « sagesse ».

PAÑCAVUDHA-JĀTAKA, N° 55

(Estampage N° 67).

Sujet. — A droite, le Bodhisattva, armé d'un arc, accable de flèches un Yaxa de haute stature.

Huit lignes d'inscription à droite :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	9	pechyā vuttha
2e	—	xădok ₒ phra : phōthi.
3e	—	·ttv'rob dvy ya
4e	—	kkhphū xū siles liem
5e	—	yakkh oăch hai yok sū
6e	—	ng phee or nai oămnāch
7e	—	heeng ton ₒ ann
8e	—	pen khāmrob hā sib hā ₒ

TRADUCTION

1re ligne.	9	Le jātaka des cinq armes.
2e	—	L'illustre Bodhisattva
3e	—	combat un yakkh
4e	—	appelé Silesaliem
5e	—	Le yakkh résiste jusqu'à
6e	—	comprendre que sa puissance
7e	—	est à bout de ressource. Ce qui
8e	—	est le numéro cinquante-cinq[1].

ANALYSE

Le fils du roi de Bénarès Brahmadatta s'appelait Pancāvudha (cinq armes), parce que, à sa naissance, les devins avaient prédit qu'il aurait, entre autres qualités, celle de savoir manier cinq armes. A l'âge de 16 ans, il partit pour Taxaçilâ, dans le Gandhâra, pour y recevoir les leçons d'un maître habile, qu'il paya mille écus. Son éducation finie, il revenait à Bénarès, quand, à l'entrée d'une forêt, on l'engagea à ne pas la traverser, à cause du Yaxa Silesaloma[2] qui en était le maître. Mais le prince ne tint

[1] Ici reprennent les numéros de la collection entière.

[2] « Poils unis, entremêlés. » Voici la description du personnage : taille de la hauteur d'un tâla, tête comme un belvédère, yeux comme des vases à aumônes, canines comme des racines bulbeuses, bouche comme une armée, ventre barriolé, mains et pieds bleus.

pas compte de cet avis et, sûr de lui-même, continua sa route. Le Yaxa lui barrant le passage, il lui décocha une flèche qui resta dans les poils du corps de ce monstre ; quarante-neuf autres flèches eurent le même effet. Il recourut à son glaive, puis à sa masse d'armes ; il frappa le monstre avec ses pieds, ses mains, sa tête ; tous les coups se perdirent dans les poils du Yaxa. Celui-ci, étonné du courage surhumain de ce jeune homme, lui demanda d'où venait cette confiance. Il répondit que c'était d'un foudre qu'il portait en lui-même et qui mettrait en pièces celui qui le mangerait, de sorte qu'il était assuré de ne pas périr seul. Cette réponse donna à penser au monstre, qui le laissa aller ; mais le prince ne le quitta qu'après lui avoir adressé une verte semonce, qui convertit le Yaxa à des sentiments plus humains.

Ce Yaxa devait être un jour Angulimāla[1]. Le prince était le Bodhisattva ; on note que le foudre qu'il se vantait d'avoir au-dedans de lui était tout simplement sa science.

KAÑCANAKKHANDHĀ-JĀTAKA[2], N° 56

(Estampage N° 56).

Sujet. — Un zébu portant une clochette au cou traine une charrue ; à droite, le Bodhisattva ramasse dans le sillon un objet de forme oblongue.

Sept lignes d'inscription, en haut :

[1] « Collier de doigts », terrible brigand, contemporain de Çakyamuni, qui portait un collier fait des doigts de ses victimes. Il fut converti par le Buddha. Sa légende se trouve au long, *Majjhima-Nikāya*, 86.

[2] Ces deux derniers jatakas sont gravés sur la partie verticale intérieure du linteau de la baie qui s'ouvre derrière la nuque du grand Buddha ; sur la face inférieure s'enroulent des ornement compliqués et fleuris, au milieu desquels courent des singes.

La partie cachée par l'encastrement de la pierre est, comme l'indique notre planche, beaucoup plus importante à gauche ; on y voit, tracés par une main malhabile, sans doute celle de quelque artisan désœuvré, des dessins d'ornementation et l'image de Buddha assis.

TRANSCRIPTION

1re ligne. ๑๙ kānchana khanntha xădok . phra : phōthisad
2e — tv thăi nā dai khon thong dvy khī thai sisa ning
3e — phob hva pichak yó khin bó mi dai phoy
4e — lun kathāin othissathān nai
5e — thong nan pen thong di ching
6e — eoā mās rieon dai . ann
7e — pen kāinrob hā sib hok .

TRADUCTION

1re ligne. ๑๙ Le jātaka du bloc d'or. L'illustre Bodhisattva
2e — laboure une rizière, il obtient un bloc d'or dans la terre retournée par la charrue.
3e — Tout d'abord il ne peut pas soulever le bloc, plus
4e — tard il fait un vœu, et son or
5e — devient de l'or bien vrai
6e — il peut l'emporter à la maison. Ce qui
7e — est le numéro cinquante-six.

ANALYSE

Un laboureur du pays de Bénarès, au temps de Brahmadatta, était à son travail, quand sa charrue se heurta à un obstacle; c'était un lingot d'or enfoui là par un riche notable décédé. Il continua son travail; puis, la nuit venue, essaya d'enlever le bloc, mais il ne put en venir à bout. Puis, tout en se disant : « Il y aura tant pour la nourriture, tant pour les économies, tant pour l'exercice de la profession, tant pour les libéralités et les bonnes œuvres, il le coupa en quatre morceaux et, ainsi divisé, le lingot se laissa enlever sans difficulté, comme une chose légère. Et le laboureur lui donna la quadruple destination qu'il avait décidée. Ce laboureur était le Bodhisattva.

TAYODHAMMA-JĀTAKA, N° 58

(Estampage N° 69).

Sujet. — Au centre, un Rakchasa émerge des eaux d'un lac figuré par des ondulations ; au pied d'un arbre, à gauche, une figure debout ; à droite, dans les branches d'un autre arbre, un singe agrippé de la main gauche à une branche.

Huit lignes d'inscription, en haut et au centre :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	.9	tayodhamma·xādok ₒ phra : phō
2e	—	thisattv pen. . . . .
3e	—	phānara rāja oñch. . . . .
4e	—	. . . . . ton sām . . . . .
5e	—	. . . . . . twa . . . . .
6e	—	. . himavant khedt. . . .
7e	—	. . . . . . an pen
8e	—	khāṁrob peet ₒ

TRADUCTION

1re ligne.	.9	Le jātaka des trois vertus. Le Bo-
2e	—	dhisattva étant. . . . . . .
3e	—	roi des singes, osa . . . . . .
4e	—	. . . . . . lui trois. . . .
5e	—	. . . . qui. . . . .
6e	—	. .aux confins des Himalayas. .
7e	—	. . . . ce qui est
8e	—	le numéro cinquante-huit.

ANALYSE

(LE SINGE AUSSI PRUDENT QUE FORT)

Un roi de singes était si jaloux qu'il mutilait avec ses dents les nouveau-nés, de peur qu'ils ne lui enlevassent un jour la conduite du troupeau. Il eut lui-même un fils qui, élevé avec le plus grand soin par sa mère, loin des regards paternels, finit par exprimer le désir de faire la connaissance de son père. La mère ne put faire autrement que d'accéder à ce vœu et amena l'enfant au redoutable roi. Celui-ci feignit d'embrasser son fils avec tendresse, cherchant seulement à l'étouffer. Le fils, qui avait la « force d'un éléphant », répondit à son étreinte par une étreinte telle que le père pensa en avoir les os brisés. Il résolut alors de se débarrasser de cet héritier incommode en le livrant en pâture à un Rakchasa des eaux ; il chargea donc son fils de lui faire un bouquet de lotus cueillis dans un lac de la forêt. En arrivant au bord de l'eau, le jeune singe remarqua qu'on voyait beaucoup de traces de pas dans la direction du lac, qu'on n'en voyait pas une dans la direction contraire[1]. Aussi, se garda-t-il d'y entrer et se borna-t-il à cueillir des fleurs en sautant d'un bord à l'autre. Le Rakchasa, qui l'observait, loua son habileté, — son héroïsme — et sa science (*tayo dhammā*, les trois vertus) ; puis, jugeant indigne d'un tel être de porter les fleurs, il les porta lui-même en le suivant. Lorsque le père connut l'issue de la machination qu'il avait arrangée contre son fils, il mourut de rage et le fils fut établi roi des singes.

Le roi des singes était le futur Devadatta et son fils, le singe prudent, le Bodhisattva.

[1] La même remarque s'est déjà rencontrée dans le jataka 20, — également attribuée à un singe.

BHERIVĀDA-JĀTAKA, N° 59

(Estampage N° 71).

Sujet. — Trois personnages debout encore visibles en partie ; celui du milieu s'abrite sous un parasol ; arbre à droite et à gauche.

Trois lignes d'inscription en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 pherivādth xảdok • phōthisattv
2e — ti klong lee . . fung khā sick
3e — vitok hni an pen khāinrob (keā) ₒ

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Le jātaka du tambour. Le Bodhisattva
2e — . . battre le tambour et la foule des brigands
3e — effrayés se sauvèrent. Ce qui est le numéro (neuf[1])

ANALYSE

Un villageois, né dans une famille de tambours, était allé à Bénarès pour la fête et y avait bien fait ses affaires. Comme il traversait une forêt pour retourner chez lui, il recommanda à son fils de ne pas tambouriner constamment, de peur d'attirer les voleurs. Mais le fils prétendait que son tambour effrayerait les voleurs et il ne cessa d'en battre. Au premier coup, les voleurs crurent entendre le tonnerre et s'enfuirent ; mais la continuité du bruit fut cause qu'ils se ravisèrent, et voyant deux voyageurs seulement, ils se jetèrent sur eux et les dévalisèrent. Le père dit : « Battre une fois, deux fois, c'est bien ; battre avec excès ne vaut rien. Voilà pourquoi nous avons tout perdu ».

[1] Le numéro 9 de la sixième dizaine, à moins qu'il faille compléter : le numéro 59 (de la collection entière)

Ce père était le Bodhisattva ; le fils fut plus tard un disciple indocile du Buddha.

SAṀKHADHAMANA-JĀTAKA, N° 60

(Estampage N° 77).

Sujet. — A gauche, un personnage presque entièrement disparu et un autre, mieux conservé, tenant dans la main gauche un sabre, et, dans la main droite, un disque. A droite, une troisième figure, debout, s'abrite sous un parasol.

Six lignes d'inscription, au centre :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 sangkh xādok ₒ
2e — phōthisat
3e — tv kiet naı
4e — krakul khon peā
5e — sangkh hai khā
6e — . . . .

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Le jātaka de la conque.
2e — le Bodhisattva
3e — naît dans
4e — une famille de souffleurs
5e — de conque fait tuer
6e — . . . .

ANALYSE

Le jātaka 60 intitulé le « bruit de la conque » est une autre version du jātaka 59 intitulé le « bruit du tambour ». Toute la différence est

que l'instrument est une conque au lieu d'un tambour, et que l'imprudent qui la fait résonner est le père, le sage (c'est-à-dire le Bodhisattva, qui s'efforce vainement d'empêcher un bruit inutile et dangereux) étant le fils.

On se demande pourquoi ces deux scènes si semblables, si étroitement apparentées l'une à l'autre, et si voisines dans le recueil pāli, sont si éloignées l'une de l'autre sur le monument.

ASĀTAMANTA-JĀTAKA[1], N° 61

(Estampage N° 78).

Sujet. — A gauche, une figure debout portant une hache sur l'épaule; au centre, un personnage allongé sur un lit ; à droite, le Bodhisattva assis et un personnage les mains jointes.

Trois lignes d'inscription, en haut :

TRANSCRIPTION

1[re] ligne. ₀9 . . . . phōt
2[e] — thisattv hai siksā song chai. . .
3[e] — mee thān . . . .

TRADUCTION

1[re] ligne. ₀9 . . . . le Bodhi-
2[e] — sattva fait que le disciple au cœur double. . .
3[e] — la mère du maître . . . .

ANALYSE

Au temps de Brahmadatta, roi de Bénarès, des parents brahmanes

[1] Ce jātaka ne porte pas de numéro dans le corps de l'inscription, cependant le R. P. Schmitt a pu l'identifier avec le jātaka 61 du recueil pāli.

avaient envoyé leur fils, âgé de seize ans, à Taxaçilâ en Gandhara, pour y recevoir les leçons d'un maître éminent. Quand le jeune homme revint à Bénarès, sa mère lui demanda s'il connaissait les mantras Asāta[1]. Comme il répondit négativement, elle le renvoya à Taxaçilâ. Il n'y trouva plus son maître, qui s'était retiré dans la forêt pour y soigner sa vieille mère âgée de 120 ans ; il alla l'y rejoindre et le pria de lui enseigner le mantra Asāta. Or, il n'existe pas de mantras de ce nom ; mais le maître comprit qu'on voulait dégoûter le jeune homme des femmes et du mariage. Il le chargea donc des soins à donner à la vieille femme, en lui recommandant de s'extasier sur la beauté qu'elle avait dû avoir et dont il voyait des restes encore si remarquables. La vieille, l'entendant vanter sa beauté, lui proposa de se divertir avec elle : il répondit qu'il craignait son maître. Elle l'engagea alors à le tuer ; mais il repoussa cette proposition. Elle offrit de le tuer elle-même. L'élève, selon l'ordre qu'il avait reçu, redit tout à son maître, qui plaça dans son lit une figure en bois d'udumbara[2]. Alors l'élève se rendit auprès de la vieille, lui mit une hache dans les mains et lui dit que son fils était au lit. Elle se dirigea vers le lit, tenant la hache et guidée par un fil attaché au mannequin (car elle était aveugle). Arrivée près du lit, elle trancha avec sa hache le cou de la figure de bois; mais aussitôt la voix même de son fils lui fit comprendre qu'elle avait été jouée, et elle mourut de rage. Le maître dit alors à son élève : « Cher fils, il n'existe pas d'Asāta mantra, mais ta mère a voulu te dégoûter des femmes. » Le jeune homme retourna chez lui ; et, sa mère lui ayant demandé s'il connaissait le fameux mantra, il répondit qu'il était prêt à se consacrer au culte du feu. En effet, il se fit ermite et ne songea plus qu'à arriver au monde de Brahmâ.

Ce disciple devait être un jour Ānanda ; le maître était le Bodhisattva.

[1] *Asātā*, c'est l'absence de paix, de joie, le tourment du désir. Un *asātamantra* est donc une formule qui protège contre ce tourment, qui en préserve. De là le titre du jataka.

[2] Sorte de figuier, *ficus glomerata*.

NANDA-JĀTAKA, N° 39

(Estampage N° 80).

Sujet. — La partie gauche est incompréhensible ; à droite, un personnage prosterné, un autre assis, le dominant.

Trois lignes d'inscription, en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 nanda xădok ₒ mieo phōthisattv
2e — . . . .
3e — . . . .

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Le jātaka de Nanda. Quand le Bodhisattva
2e — . . . .
3e — . . . .

ANALYSE

Sous le règne de Brahmadatta, à Bénarès, un propriétaire vieux, marié à une jeune femme qui lui donna un fils, fit la réflexion que sa femme pourrait bien, lui mort, prendre un autre mari, et frustrer son fils de son héritage. Il résolut de confier sa fortune à la terre, et, accompagné d'un esclave appelé Nanda, il alla l'enfouir dans un endroit de la forêt, recommandant à Nanda d'y veiller, et, au temps voulu, de révéler la cachette à son fils ; puis, il mourut. Le fils ayant grandi, et ayant été instruit par sa mère de ce que son père avait fait, interrogea Nanda, qui en convint à son tour : il prit donc l'esclave avec lui, se munit d'une bêche et d'une corbeille et se rendit dans la forêt. Arrivé à un certain point, Nanda lui demanda brutalement s'il se flattait de trouver là un trésor. Le jeune homme, sans rien dire, passa outre ; il revint deux ou

trois fois en ce lieu, n'obtenant rien que les injures de son esclave. Très embarrassé, il consulta un propriétaire voisin, qui avait été l'ami de son père. Celui-ci lui expliqua que l'endroit où l'esclave lui parlait insolemment était précisément celui où le trésor était caché, qu'il n'avait qu'à y creuser la terre. Il retourna dans la forêt avec l'esclave, et, lorsque celui-ci lui adressa les injures attendues, il s'empressa de creuser le sol et en retira le trésor, dont il fit un bon usage en suivant les conseils de l'ami de son père, lequel n'était autre que le Bodhisattva.

L'histoire est racontée à propos d'un religieux qui, tant qu'il était dans le couvent, était obéissant, mais devenait insolent, dès qu'il était dehors. De même Nanda est un esclave fidèle, mais cesse de l'être et succombe à de mauvais désirs, dès qu'il a le trésor sous ses pieds.

KHADIRANGARA-JÂTAKA, N° 40

(Estampage N° 81).

Sujet. — A gauche, un monticule ondulé ; à droite, un personnage debout, gesticulant.

Trois lignes d'inscription, en haut et à gauche :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	०9	
2e	—	phōthisattv pen . . . .
3e	—	khāinrob si(b) . . . . .)

TRADUCTION

1re ligne.	०9	
2e	—	le Bodhisattva étant . .
3e	—	numéro (quarante)

ANALYSE

LES CHARBONS DE BOIS D'ACACIA

Au temps du roi Brahmadatta, un notable de Bénarès, qui avait reçu une excellente éducation, avait fondé, à ses frais, six établissements pour la distribution des aumônes, un à chacune des quatre portes de la ville, un au centre, un devant sa propre demeure. Celui-ci reçut un jour la visite d'un Pratyekabuddha[1] qui, après une semaine de jeûne, vint, à travers les airs, pour obtenir des aliments. Mais Māra[2], pour faire échec au notable et causer la mort du Pratyekabuddha, fit apparaître une fosse remplie de charbons incandescents, profonde de 80 palmes, de sorte que le serviteur, chargé de porter au Pratyekabuddha sa pitance, recula épouvanté, et que tous ceux qui furent envoyés après lui prirent également la fuite. Informé de ce prodige, le notable flaira un mauvais tour de Māra ; mais il était décidé à n'avoir pas le dessous. Il arriva avec un plat chargé d'aliments, aperçut Māra qui se tenait dans l'air et lui porta un défi : il traversera le brasier et le Pratyekabuddha recevra sa portion. Et voici qu'un lotus immense s'éleva du fond de la fosse, dépassant le brasier de sept palmes, et reçut les pieds du notable, en même temps qu'il lui répandit sur la tête et le corps un boisseau de pollen semblable à une poudre d'or. Du milieu des feuilles qui l'entouraient, le notable tendit le vase plein de nourriture au Pratyekabuddha. Celui-ci remercia, jeta le vase en l'air, s'éleva lui-même dans les hautes régions et se dirigea vers l'Himavat en marchant sur les nuages. Māra s'en retourna chez lui confus, pendant que, debout dans le calice du lotus, le notable faisait à la foule l'éloge du don et de la moralité, puis rentrait dans sa demeure au milieu des applaudissements.

Ce notable n'était autre que le Bodhisattva.

[1] Buddha d'un ordre inférieur qui paraît dans le monde, lorsqu'il n'y a pas de Buddha proprement dit.

[2] Le démon, le tentateur, l'esprit du mal.

KĀLAKANNI-JĀTAKA, N° 83

(Estampage N° 82).

Sujet. — Au centre, le Bodhisattva assis ; à droite, une figure prosternée, les mains croisées sur la poitrine.

Trois lignes d'inscription en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ₒ9 kālakanni xădok ₒ mieo phōthisattv
2e — . . . lee pen sahāy dvy . phū
3e — . . . kālakanni . . . . .

TRADUCTION

1re ligne. ₒ9 Le jātaka de Kālakaṇṇi. Quand le Bodhisattva
2e — . . et étant ami avec . . un homme
3e — . . . méchant. . . . .

ANALYSE

HISTOIRE DE LA MISÈRE

A Benarès, autrefois, sous le règne de Brahmadatta, un notable avait pour intendant un de ses camarades de jeux et d'études tombé dans le malheur et appelé Kālakarṇi. Dans la maison du notable on n'entendait que : Viens ici, Kālakarṇi ! Assieds-toi, Kālakarṇi ! Mange, Kālakarṇi ! On souffrait d'entendre répéter ce nom de mauvais augure [1], et on en fit l'observation au maître ; mais il répondit que les noms n'ont par d'importance et qu'il ne faut pas s'en préoccuper. A quelque temps de là, il fit une absence et confia la garde de sa maison à Kālakarṇi. Des voleurs,

[1] Kālakarṇī est la misère personnifiée.

le sachant parti, crurent la maison vide et l'investirent pour la dévaliser. Mais Kālatarṇi veillait ; il distribua des instruments de musique aux hommes qu'il avait sous la main et qui, à un moment donné, firent un épouvantable charivari. Les malfaiteurs, surpris, épouvantés, s'enfuirent, laissant là leurs instruments de vol qui furent retrouvés le lendemain. Les gens de service ne purent s'empêcher d'admirer la prudence de Kālakarṇi, et le notable de retour, apprenant ce qui s'était passé, renouvela ses observations précédentes, disant que le nom d'un individu importe peu, que de bonnes dispositions rachètent et au delà un nom malsonnant. Si, comme on le lui demandait, il avait congédié Kālakarṇi, il aurait été dévalisé.

Ce notable qui regardait plus au cœur qu'au nom d'un homme n'était autre que le Bodhisattva.

ATTHASSADVARA-JATAKA, N° 84

(Estampage N° 84).

Sujet. — A droite, le Bodhisattva assis sur un tabouret : à gauche, un personnage assis les mains jointes.

Trois lignes d'inscription en haut :

TRANSCRIPTION

1re ligne. ,9 . . . . . . xădok , mieo phōthisattv
2e — . . . . lee pen . . . . .
3e — . . . .

TRADUCTION

1re ligne. ,9 Le jātaka. . . . . . Quand le Bodhisattva
2e — . . . . . . et étant . . . .
3e — . . . .

ANALYSE

Le Bodhisattva était un très riche çreshthin de Bénarès sous le règne de Brahmadatta.

Son fils, qui n'avait que sept ans, mais qui promettait, lui demanda un jour quelle était la « porte de l'utile » *(atthassadvāra)*; il lui enseigna que c'est : la santé, la moralité, l'approbation des vieillards, l'instruction, l'observation de la loi, le détachement.

Ce jātaka fut raconté par le Buddha à un çreshthin de Bénarès, son contemporain, à qui son fils avait posé la même question, mais qui, étant hors d'état d'y répondre, avait dû recourir aux lumières de « celui qui sait tout ».

? -JĀTAKA, N° ?

(Estampage N° 86).

Sujet. — Disparu.

Traces de quatre lignes d'inscription ne donnant ni nom ni numéro :

TRANSCRIPTION

1re ligne.	₀9	phō
2e	—	thisattv ceā pen rāja
3e	—	. . . phra : ceā bhārānasī rā
4e	—	. . . .

TRADUCTION

1re ligne.	₀9	Bo-
2e	—	dhisattva chao étant royal
3e	—	seigneur illustre roi de Benarès.
4e	—	. . . .

Nous donnons ci-dessous la liste des 50 jātakas qui ont pu être identifiés sur les 100 environ qui décoraient la galerie du Vāt Si jum et sur les 88 que nous avons pu estamper. Ils sont rangés dans l'ordre qu'ils ont dans notre texte et sur nos planches, qui est aussi l'ordre dans lequel ils ont été estampés et, sauf quelques erreurs possibles, mais en tout cas peu nombreuses, celui qu'ils occupent sur le monument. Les numéros placés à la suite des titres sont ceux du *Jātaka* pāli.

	Serivāṇija-jātaka	3.
	Cullakaseṭṭhi-jātaka . . .	4.
	Taṇḍulanāli-jātaka. . . .	5.
	Devadhamma-jātaka . . .	6.
5.	Kaṭṭhahāri-jātaka	7.
	Makhādeva-jātaka	9.
	Nigrodhamiga-jātaka . . .	12.
	Kaṇḍina-jātaka.	13.
	Sakhavihāri-jātaka. . . .	10.
10.	Tittha-jātaka	25.
	Lakkhaṇa-jātaka	11.
	Vâtamıga-jātaka	14.
	Kharādiya-jātaka	15.
	Tipallatthamiga-jātaka . .	16.
15.	Māluta-jātaka	17.
	Matakabhatta-jātaka . . .	18.
	Ayâcitabhatta-jātaka . . .	19.
	Naḷapāna-jātaka	20.
	Kurungamiga-jātaka . . .	21.
20.	Kukkura-jātaka.	22.
	Bhojājānīya-jātaka. . . .	23.
	Ājaññya-jātaka.	24.
	Vaṭṭaka-jātaka	35.
	Sakuṇa-jātaka	36.
25.	Tittira-jātaka	37.
	Baka-jātaka.	38.

	Nacca-jātaka	32.
	Kapota-jātaka	42.
	Veḷuka-jātaka	43.
30.	Makasa-jātaka	44.
	Rohiṇī-jātaka	45.
	Ārāmadūsaka-jātaka . . .	46.
	Vāruṇi-jātaka	47.
	Vadabbha-jātaka	48.
35	Nakkhatta-jātaka	49.
	Dummedha-jātaka. . . .	50.
	Mahāsīlava-jātaka . . .	51.
	Cūḷajanaka-jātaka	52.
	Puṇṇapāti-jātaka	53.
40.	Phala-jātaka.	54.
	Pañcāvudha-jātaka. . . .	55.
	Kañcanakkhanda-jātaka . .	56.
	Tayodhamma-jātaka . . .	58.
	Bherivāda-jātaka	59.
45.	Saṁkhadhamana-jātaka . .	60.
	Asātamanta-jātaka. . . .	61
	Nanda-jātaka	39.
	Khadirangāra-jātaka . . .	40.
	Kālakaṇṇi-jātaka	83.
50.	Atthassadvāra-jātaka . .	84.

Notre planche XXXI reproduit en outre les estampages de 4 jātakas qui n'ont pas pu être identifiés. Ces reproductions donneront une idée de l'état lamentable des originaux des 34 estampages qui n'ont pas pu être utilisés.

APPENDICE

LA CÉRAMIQUE DU THAÏS

La céramique joua dans l'ornementation des Thaïs un très grand rôle et nous paraît, avec les moulages en mortier dont nous avons déjà parlé, y remplacer la sculpture sur grès des Khmers.

On peut s'en rendre compte par les monuments des anciennes capitales thaïes couverts en tuiles souvent ornées et émaillées[1] et dont les arêtiers, membrons, faîtières, antéfixes, presque toujours en terre vernissée, faisaient, avec les claustras des baies (diminutif des colonnettes khmères fig. 1), la principale décoration, notamment dans certains Vâts (fig. 2).

Il faut joindre aussi à cette nomenclature les flèches de Phra : Chedi, les statuettes, les stèles, les vases, les ex-voto[2], dont les plus importants étaient fixés sur la face interne des Bôt et des Vihan et, les plus petits[3], déposés dans des urnes que renfermait la chambre obscure des Phra : Chedi; ils étaient vermillonnés et dorés, en forme d'ogive, de trilobe ou de stèle et présentaient des images de Bouddha et de Thevâdas dans diverses attitudes.

Fig. 1. Colonnette des baies d'Angkor-Vât.

Fig. 2. Colonnette en grès vernissé des baies de Vât Jaï. Diamètre : 0,21 ; espace vide entre chaque. 0,04.

[1] Tuiles et abouts de Sajjanâlaya et Sukhôdaya, planche 22. *Siam ancien, 1re partie.*
[2] Ex-voto en terre cuite de Sajjanâlaya et Sukhôdaya, planche 23. *Ibidem.*
[3] Ex-voto en terre cuite de Sajjanâlaya et Sukhôdaya, planche 23. *Ibidem.*

Aujourd'hui, lorsqu'un indigène retrouve l'un de ces petits ex-voto, il le conserve précieusement comme une amulette, le portant enveloppé d'un lambeau de cotonnade roulée et ficelée, soit suspendu à son cou ou à sa coiffure, soit entourant ses reins comme une ceinture.

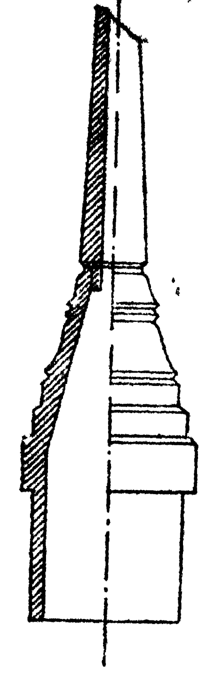


Fig. 3.

Fleche de Phra : Chedi en grès vernissé de Vât Si juin.

Cone de la fleche, base 0,125 ; épais. 0,02 ; hauteur de la 1re partie 0,46 ; diametre 0,225 ; epaiss 0,06 à la base ; partie voltée : diametre 0,165 ; épaisseur 0,025.

C'est à quelques lieues de Sangkalôka[1] que se trouve le village où se fabriquaient toutes les pièces de céramique ; on y parvient en remontant la rivière de Sukhôthaï, car l'ancienne route a disparu complètement, envahie par la végétation ; on rencontre dans ce parcours des bancs de calcaire qui barrent la rivière en maints endroits, ainsi que des bancs de sable sur lesquels gisent d'innombrables débris de céramique aussi variés de formes que de couleurs, poteries, porcelaines, terre-cuite, fragments de vases, de bols, d'assiettes, de flèches de Phra : Chedi (fig. 3), de tuyaux, de tuiles, de colonnettes, etc. C'est là qu'existait naguère l'importante et sans doute l'unique fabrique de céramique de Bang-Thâo-thu-rieng.

Le long de la berge étaient construits les fours, dont les restes retrouvés ont permis de reconstituer le plan (pl. XXXII). Le groupe principal, qui pouvait en comprendre une cinquantaine, portait le nom de *Thâo-thu-rieng* (tortues qui se meuvent en rangs) ; cette traduction nous peint bien l'aspect que pouvait présenter l'ensemble de ces fours qui, par leur calotte elliptique, rappelaient la carapace de la tortue et, par leur alignement sur plusieurs rangs, devaient en effet donner l'illusion d'une compagnie de ces chéloniens.

La planche XXXIII montre un de ces fours éventré, le sol environnant couvert de débris de céramique (et notamment des supports cylindriques destinés à recevoir les pièces pendant leur cuisson) à moitié

[1] Ancienne capitale du Thaïs (la terre de Sangka) situé par 17° 18′ 51″ de latitude et 79° 51′ 42″ de longitude.

enfouis dans une luxuriante végétation, qu'il a fallu élaguer à l'aide du *sabre d'abatis* pour y faire la trouée permettant d'y accéder.

On découvre encore çà et là des massifs de fondations, malheureusement informes et ne permettant pas de reconnaître s'ils proviennent de grands fours ou de bâtiments; on retrouve aussi des fosses qui, peut-être, recevaient les terres, argile, silice ou kaolin. Mais tous ces indices sont si confus, perdus dans un tel chaos, qu'il est presque impossible de reconstituer un plan d'ensemble.

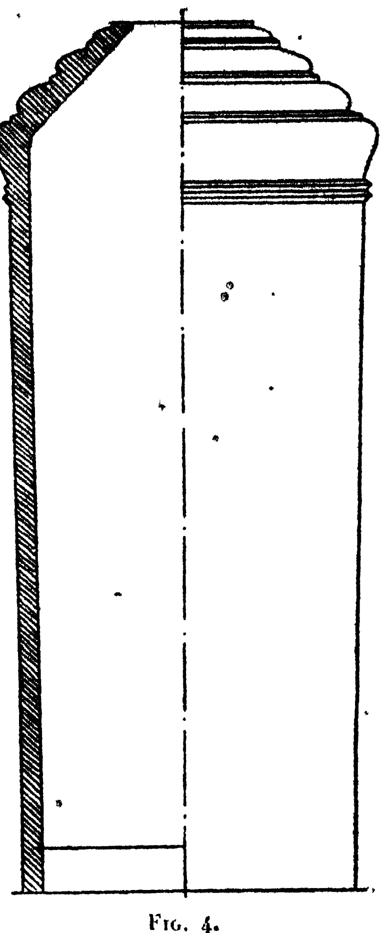


Fig. 4.
Grès vernissé brun-jaunâtre de Saugkhalok.

Hauteur totale : 1,09 ; diamètre : 0,46 ; épaisseur : 0,02. Le fond était en briques et mortier.

Il est cependant facile, malgré tout, de constater que ce village a dû être détruit au cours d'une invasion des barbares du Nord, qui l'auraient surpris et saccagé en pleine activité de fabrication, les fours allumés et garnis de toutes les pièces préparées pour la cuisson et dont on peut voir encore tous les débris. Tous ces fours sont aujourd'hui éventrés, à l'exception d'un seul dont nous avons pu relever la forme et les dimensions, mais qui ne peut nous fixer sur celles des autres, car tous n'étaient pas semblables[1].

Dans les uns, nous avons retrouvé les supports sur lesquels sont encore fixés des bols, des soucoupes, des couvercles; dans d'autres, des assiettes, des cuvettes, puis des vases, des gargoulettes, des motifs de céramique pour la construction, etc. Toutes ces pièces témoignent de

[1] En effet, il en fallait de grande dimension pour cuire des pièces comme celles dont nous donnons le croquis, fig. 4.

l'abandon brusque qu'en ont dû faire les fabricants, par leur déformation dans le feu, leur soudure les unes aux autres par la vitrification qui, très abondante, a coulé en tous sens; enfin, la plupart brisées en une infinité de débris attestent la destruction par la main des barbares envahisseurs.

Il est d'autant plus regrettable que cette fabrication si importante et vraiment remarquable de Sangkalôka ait été interrompue, qu'il n'en a pas été fait de nouvelle tentative, nous pouvons en être à peu près certain ; jamais nous n'avons rencontré dans nos explorations dans ces contrées de lieu autre que Sangkalôka pour la fabrication de la céramique pendant la période thaïe.

*
* *

M. Baumgart, administrateur de la manufacture nationale de Sèvres, avait bien voulu, lors de notre départ pour la mission au Siam, nous charger de lui rapporter un choix de pièces de céramique intéressantes ; nous avons été heureux de pouvoir répondre à son désir en lui remettant a notre retour une collection fort curieuse des spécimens uniques de la céramique thaïe (Siam) remontant au XIVe siècle environ et tout à fait inconnus en Europe jusqu'à ce jour.

M. Vogt, directeur des travaux techniques à la Manufacture, intéressé par ces pièces, nouvelles pour lui, en fit l'analyse et eut l'amabilité de nous communiquer le rapport détaillé de ses observations que nous donnons ici.

« Les pièces céramiques rapportées par M. Fournereau, exposées au Musée de la manufacture nationale de Sèvres, indiquent chez ceux qui les ont fabriquées une connaissance assez approfondie des arts du potier ; à côté de la terre cuite ordinaire, se trouvent des pièces en poterie vernissée d'une fabrication relativement soignée et des grès émaillés au grand feu, les uns de pâte brune, les autres de pâte d'un gris assez clair pour permettre de les rapprocher des porcelaines des premiers temps de Chine ou de Corée.

« Les terres cuites, qui se présentent à nous sous forme de vases, de terrines, de tuiles et de faîtières plus ou moins ornées, sont faites d'une argile plastique ferrugineuse qui, par la cuisson, prend le ton rougeâtre si connu des briques ; quelques-unes sont plus jaunâtres, peut-être simplement par différence d'action du feu.

« Ces divers objets sont de formes assez pures, les déformations sont rares et la terre, après cuisson, est d'une solidité convenable pour une terre cuite.

« Des poteries de cette même pâte sont recouvertes d'émail brun très analogue à celui qui recouvre nos pots et terrines d'usage domestique cet émail est très certainement coloré par des matières contenant des oxydes de fer et de manganèse.

« Ces terres cuites, comme toutes les terres cuites, ne doivent résister que médiocrement aux intempéries, surtout les pièces décorant l'extérieur des édifices ; pour obvier à ces inconvénients, les fabricants de Sangkhalôka cherchèrent à donner à leurs produits plus de résistance ; ils augmentèrent la température de cuisson ; ils arrivèrent ainsi à faire une poterie imperméable à l'eau, sonore, ne se laissant pas entamer par le couteau, en un mot, ayant toutes les qualités de nos grès du Beauvaisis ou de la Normandie.

« Ces grès sont faits d'une argile ferrugineuse légèrement fusible, ils sont façonnés avec soin, mais vu le commencement de vitrification que prend la pâte à la cuisson, les déformations sont assez fréquentes. Ce sont surtout des tuiles, des faîtières, des arêtiers et diverses pièces de toiture qui sont fabriqués en ce genre de grès rouge. L'une des tuiles est même recouverte d'un émail verdâtre demi-transparent, dont la coloration est due, comme celle des céladons, à de l'oxyde de fer cuit dans un milieu réducteur.

« De nombreux petits objets sont d'une fabrication identique : un vase moyen, d'une forme élégante, ainsi que quelques vases à ornements sigillés sont faits d'une pâte plus finie, sans doute pour faciliter le façonnage qui est fait sur le tour (fig. 5).

« A côté de ces poteries plus ou moins vulgaires, se trouvent, dans les pièces rapportées de Sangkhalôka, des céramiques d'une qualité plus

relevée comme art et comme fabrication ; ce sont en général des plaques de revêtement ornées, des chimères d'assez grandes dimensions, des statuettes, des colonnettes, etc.

« La pâte de ces poteries est vitrifiée ; elle est d'un ton gris roux assez prononcé, et on y aperçoit de nombreux grains blancs infusibles formés par des débris de quartz. Pour façonner ces pièces, relativement de grandes dimensions, le potier a senti le besoin de donner de la solidité à sa pâte ramollissable au feu, en mélangeant un ciment de matière réfractaire, le quartz, à son argile ferrugineuse, légèrement fusible.

« La pâte, ainsi composée, se moulait plus facilement, séchait sans fentes et sans déformation : elle présentait en outre plus de résistance à l'action du feu lors de la cuisson.



Fig. 5. — Vases de Sangkhalôka.

« Cette pâte au sortir du four, a une texture assez serrée et elle est très sonore sous le choc, elle a une couleur brune rappelant celle de certains basaltes, couleur qui, pour les pièces d'ornement, était sombre et triste. Pour obvier à cet inconvénient et faire prendre à ces objets un aspect lumineux et blanc, ou du moins blanchâtre, le céramiste dut recourir à l'émaillage et y parvint avec succès.

« Quand on ne regarde que superficiellement une de ces pièces, on est tenté de prendre l'émail qui la recouvre pour un émail à base d'étain, analogue à celui de nos faïences et mêmes de certains de nos grès ; mais la moindre recherche chimique montre de suite que l'étain y fait complètement défaut.

« L'analyse ne décèle en effet que de la silice, de l'alumine, un peu d'oxyde de fer, de la chaux, de la magnésie, de la soude et de la potasse.

« Les proportions centésimales de ces matières contenues dans un

fragment de cet émail qu'on a pu arracher de la petite stèle provenant du *Vât Si jum* sont :

Silice	66,27
Alumine et oxyde de fer	23,18
Chaux	3,90
Magnésie	1,09
Potasse.	4,18
Soude	1,38
	100,00

« Si, modifiant ces chiffres, on mettait 76 de silice pour 13 d'alumine, on aurait la composition exacte d'une couverte ordinaire de porcelaine ; et cette converte, bien cuite, serait transparente. L'opacité qu'on observe dans l'émail des pièces de Sangkalôka est due à la grande quantité d'alumine qu'il contient et enfin à ce que, certainement, la température à laquelle il était cuit n'atteignait pas celle nécessaire à la cuisson des porcelaines. Cette couverte est donc une couverte terreuse, de grand feu, qui communique un ton blanc jaunâtre aux pieces brunes qu'elle couvre, comme le ferait une couche simplement translucide de porcelaine qu'on aurait mise en engobe sur les pièces.

« Presque toutes les pièces revêtues de cet émail sont décorées de dessins brun rouge obtenus à l'aide d'une matière riche en oxyde de fer. Ces décors semblent être sous couverte, car souvent la couche d'émail qui reste louche en voile la surface

« La pièce sur laquelle l'émail analysé a été enlevé a la forme d'un panneau triangulaire mesurant 56 centimètres de haut (pl. V), orné en son centre d'une thevâda, les mains jointes dans l'attitude de la prière, le torse émergeant d'une fleur de lotus ; au pourtour sont des ornements sculptés rehaussés de dessins en ce ton brun ferrugineux dont nous avons parlé. La pâte en est d'un gris brun et l'émail suffisamment opaque pour que l'aspect général en soit d'un blanc assez pur. Ce panneau avait été scellé et devait servir à une décoration murale.

« Les spécimens de cette fabrication de grès émaillé blanc sont assez nombreux parmi les pièces rapportées de Sukhôdaya et de Sangkhalôka.

Ce sont : une chimère presque intacte de 52 centimètres de haut et large de 15 centimètres à la base (pl. V) ; une autre chimère dont la tête manque ; deux morceaux provenant d'une statuette de femme (fig. 6) ; des débris de colonnettes, des flèches de Chedi, etc. Toutes ces pièces, ainsi que des petits vases à couvercle et autres menus objets, sont exactement fabriquées de même, c'est-à-dire faites de pâte ferrugineuse cuisant en grès, recouvertes d'un émail terreux de grand feu, ornées, sous couverte, d'ornements tracés avec une matière riche en fer.

« Bien que cette fabrication soit déjà remarquable, d'autres pièces trouvées sur les lieux mêmes de fabrication, à *Bang-Thão-thu-rieng*, montrent qu'il en existait dans ce pays d'un ordre encore plus relevé ; ce sont des bols, des fragments de plats, des jattes en une matière que l'on pourrait prendre pour des porcelaines primitives chinoises ou coréennes ; mais la façon dont elles ont été supportées lors de leur cuisson montre qu'elles sortent bien des fours dont M. Fournereau a rapporté la description et l'un des plans[1].

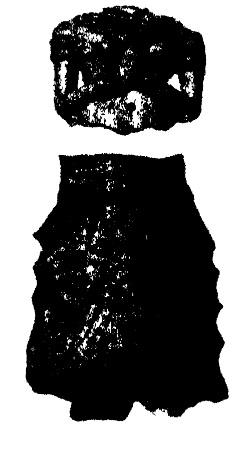


Fig. 6.
Statuette de femme de Vat Si jum.
Hauteur du torse : 0,11.
Haut. de la jupe : 0,21.

« La pâte de ces pièces est très fine, sans aucun ciment, d'une couleur blanc grisâtre ; la cassure de ces poteries est brillante, et dans des éclats très minces on peut apercevoir la transparence porcelanique.

« La couverte de ces pièces est translucide et d'un ton verdâtre auquel on a donné en Europe le nom de *Céladon*. Cette couverte est généralement tressaillée. Ces pièces sont la plupart du temps ornées de gravures dans la pâte, gravures que la couverte fait valoir par sa translucidité et sa douceur de ton. Ces pièces sont en résumé d'une belle fabrication intermédiaire entre celles des grès communs et des belles porcelaines.

« Le four, dans lequel on cuisait ces grès plus ou moins fins et ces

[1] Planches XXXII et XXXIII.

porcelaines, est d'une forme qui le rapproche de ceux des Chinois ou de ceux de certains de nos fabricants[1].

« Les dimensions en largeur et en longueur sont très voisines de celles de petits fours qu'on peut trouver encore dans certaines de nos fabriques, mais la hauteur n'est que de la moitié environ de celle admise ordinairement. Elle n'est en effet que de 1 mètre de l'aire à la clé ; un homme, dans ces conditions, ne peut s'y tenir debout ; il doit y placer les pièces agenouillé ou accroupi, postures bien incommodes pour faire un travail convenable.

« Comme dans les fours chinois et les fours à grès, le laboratoire des fours de Bang-thâo-thu-rieng est enterré ; la porte, qui se trouve à l'une des extrémités du grand axe de l'ellipse qui forme le plan du four, sert de foyer, après que les ouvriers ont terminé l'enfournement. Les gaz de la combustion qui s'opère en ce point, parcouraient le four dans toute sa longueur, passaient entre les pièces, puis sortaient par une cheminée qui devait se trouver à l'autre extrémité du grand axe du four, ou bien encore par une serie de carneaux distribués sur le pourtour de la voûte du four.

« Le mode de supportage des pièces dans le four était d'un genre tout à fait spécial et d'un emploi qui ne devait pas être très pratique ; les pièces étaient, une à une, posées sur des colonnettes en terre cuite de quelques centimètres de diamètre seulement, que ce fussent des bols, des jattes ou des plats de plusieurs décimètres de diamètre. Il y avait là un tour de force d'équilibre à réaliser que je ne conseillerai à personne d'imiter. Malgré la bizarrerie de ce supportage, il n'est pas permis de douter qu'il fut fait ainsi, car toutes les pièces dites de Sangkhalôka portent sur le fond la trace plus ou moins marquée de la colonne qui les supportait pendant la cuisson. M. Fournereau a même rapporté des pièces encore adhérentes à leur support. Ces marques de support peuvent ainsi servir, comme il a été dit, pour distinguer les pièces de cette fabrication, nulle autre fabrication orientale ne suivant, à ma connaissance, cette façon de faire.

[1] Grand axe de l'ellipse 3 m. 80, petit axe 2 m. 15.

« Ces pièces anciennes montrent chez ces peuples orientaux une habileté assez grande dans les arts céramiques. »

*
* *

Cette habileté que dénotent les fragments de céramique thaïe retrouvés dans les fours nous donne à penser que les Thaïs ne furent pas les créateurs de cet art en Indo-Chine, mais bien plutôt qu'ils y furent initiés par les Chinois, qui y étaient passés maîtres bien avant eux.

Ce qui nous inspire cette opinion, ce sont les céladons, qui existaient en Chine et en Corée bien avant l'existence de la céramique thaïe où nous les retrouvons.

Or, la situation géographique même de l'Indo-Chine la mettait à même de recevoir les incursions des Chinois lui apportant leur industrie et leur commerce par la grande vallée du Mé-Kong

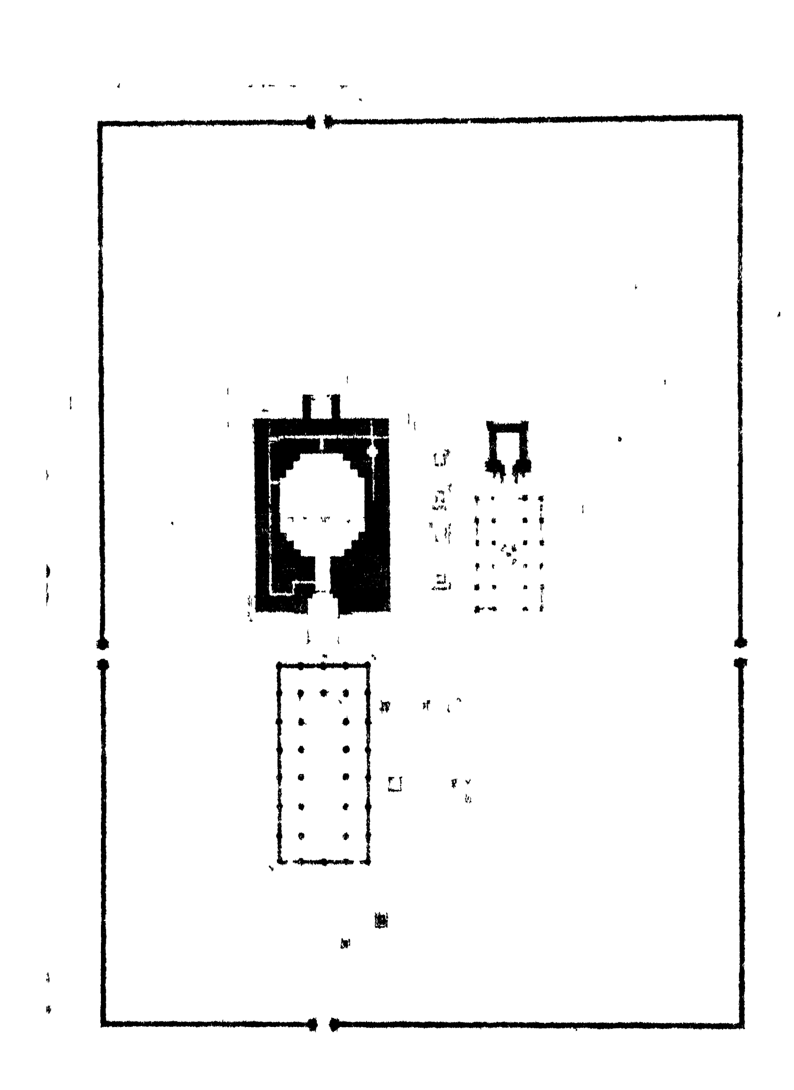
TABLE DES PLANCHES

TABLE DES ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE

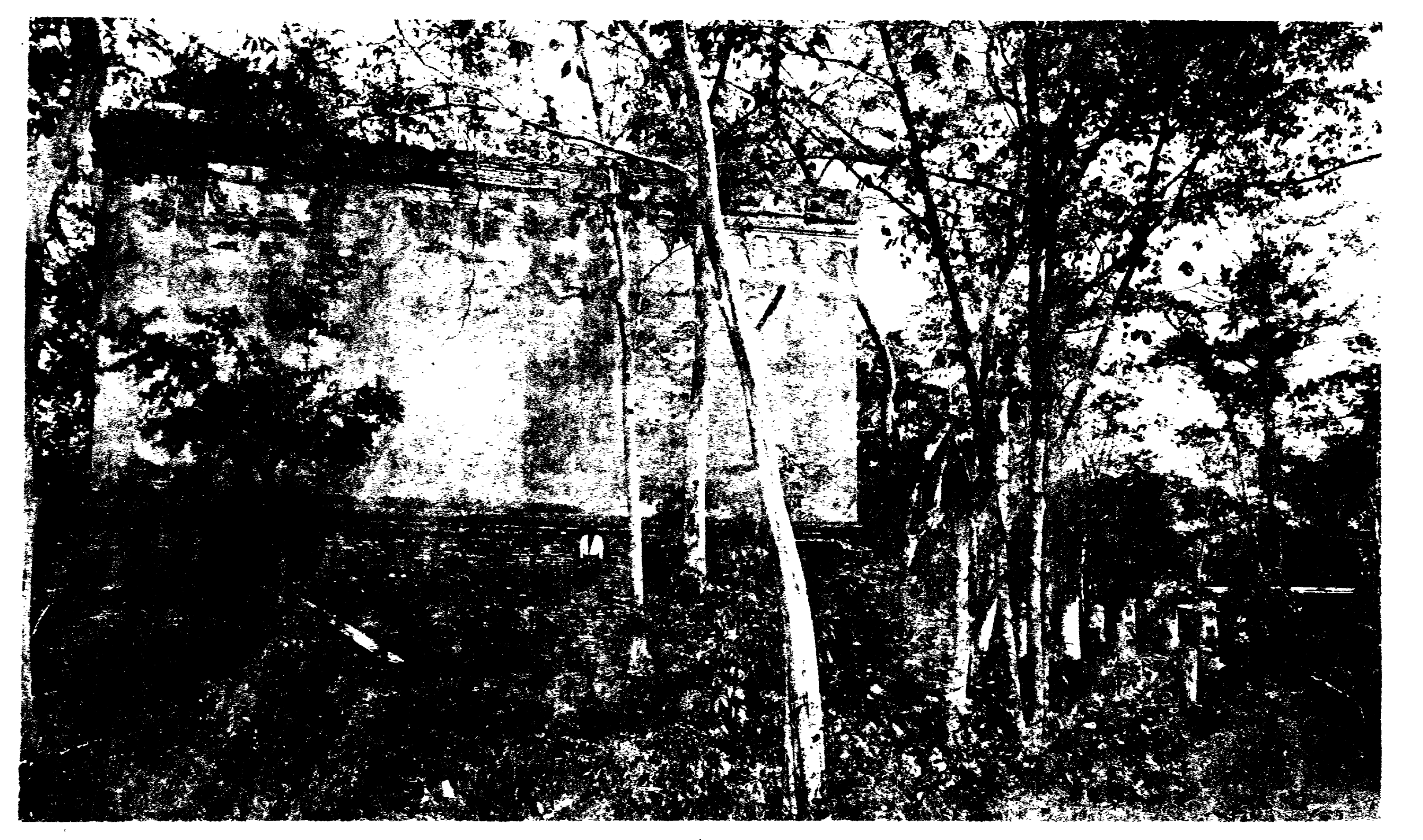
TABLE DES MATIÈRES

Lyon. — Imprimerie A. Rey et Cie, 4 rue Gentil — 18230

SUKHÔDAYA



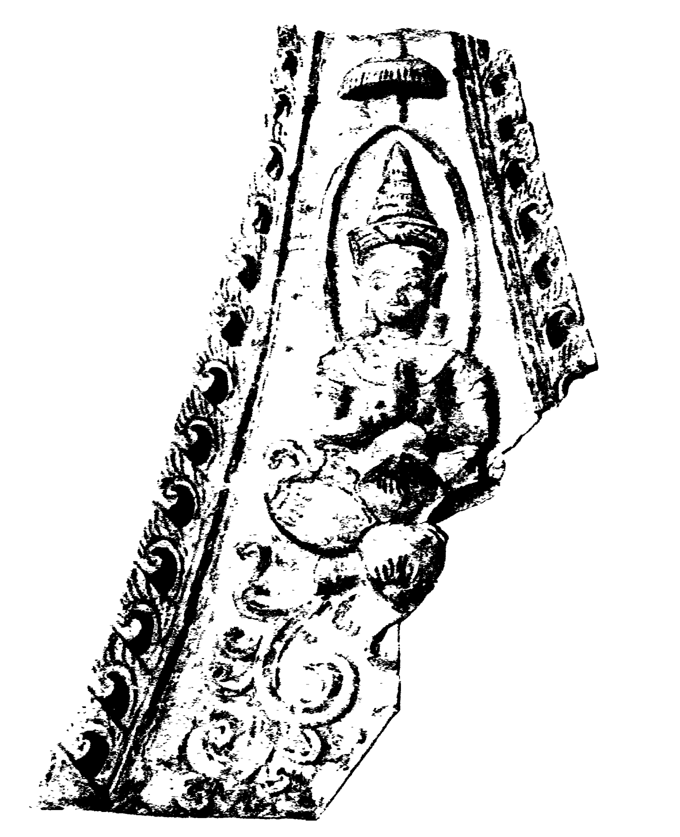
PLAN D'ENSEMBLE DE VAT SI JUM



LE MORA:DÔB, FACE SUD



INTÉRIEUR DU MONDOP



PANNEAU DÉCORATIF

Haut. 0 56



CHIMÈRE



Haut. 0 46



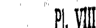
LES ROSACES DU VIHĀN

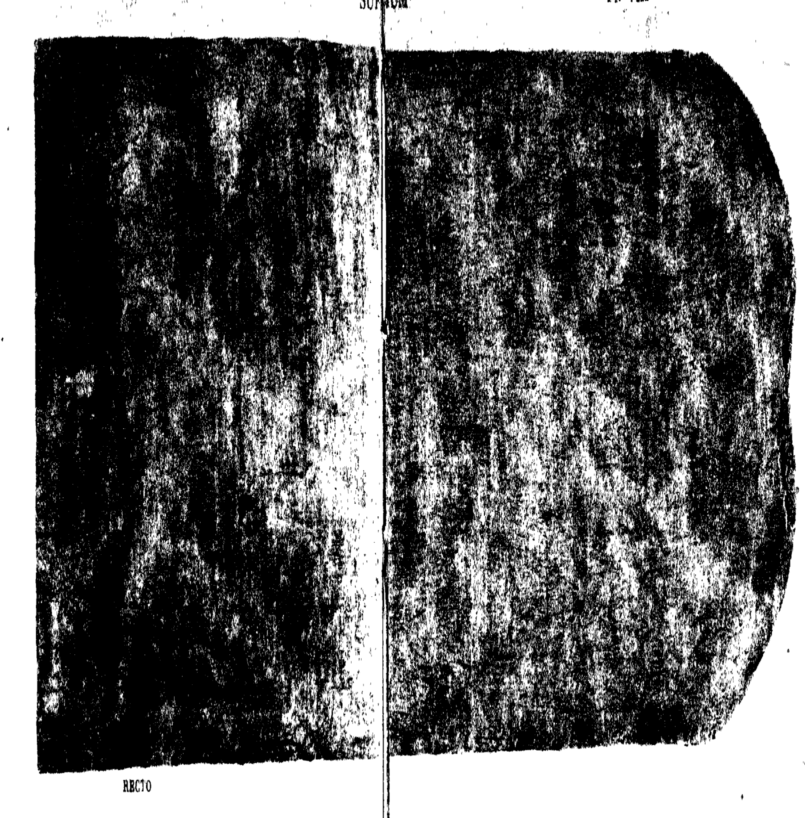


RECTO VERSO

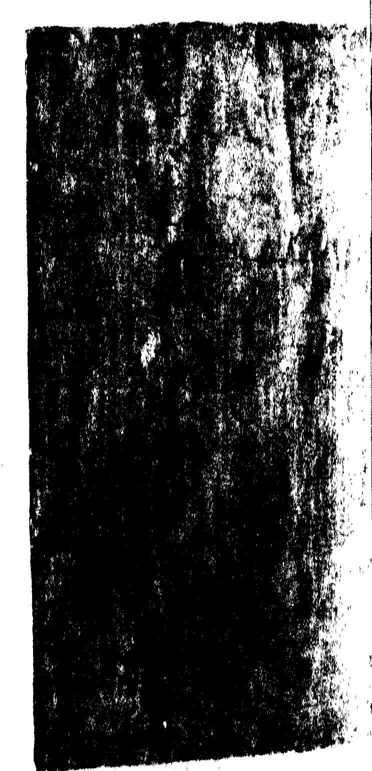
INSCRIPTION THAÏE, N° XV







RECTO





VERSO



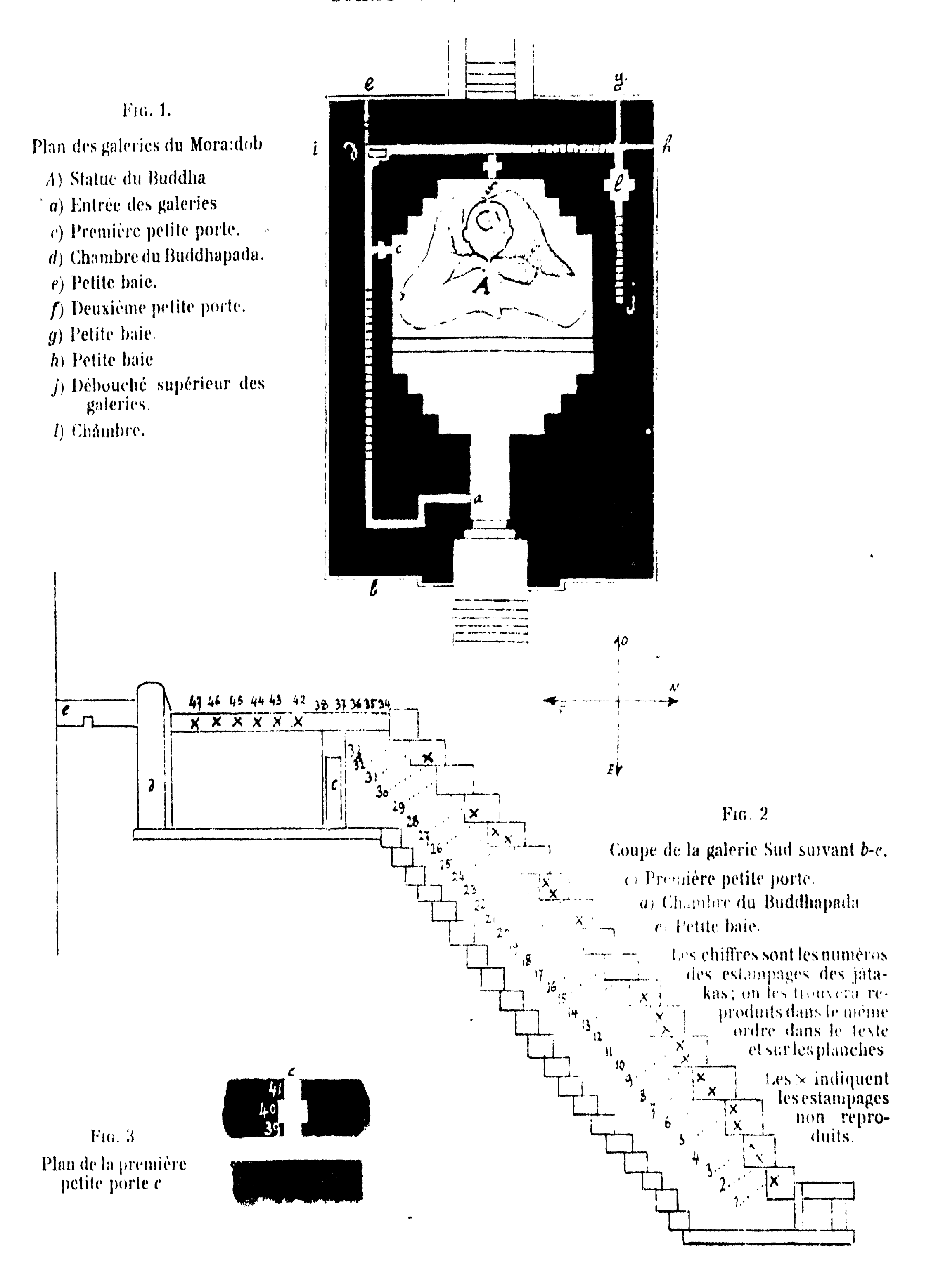
1.



2.

1. Serivaṇija-jātaka (nº 3), estamp. 13.

2. Cullakaseṭṭhi-jātaka (nº 4), estamp. 14.



PLAN ET COUPES DES GALERIES DES JATAKAS

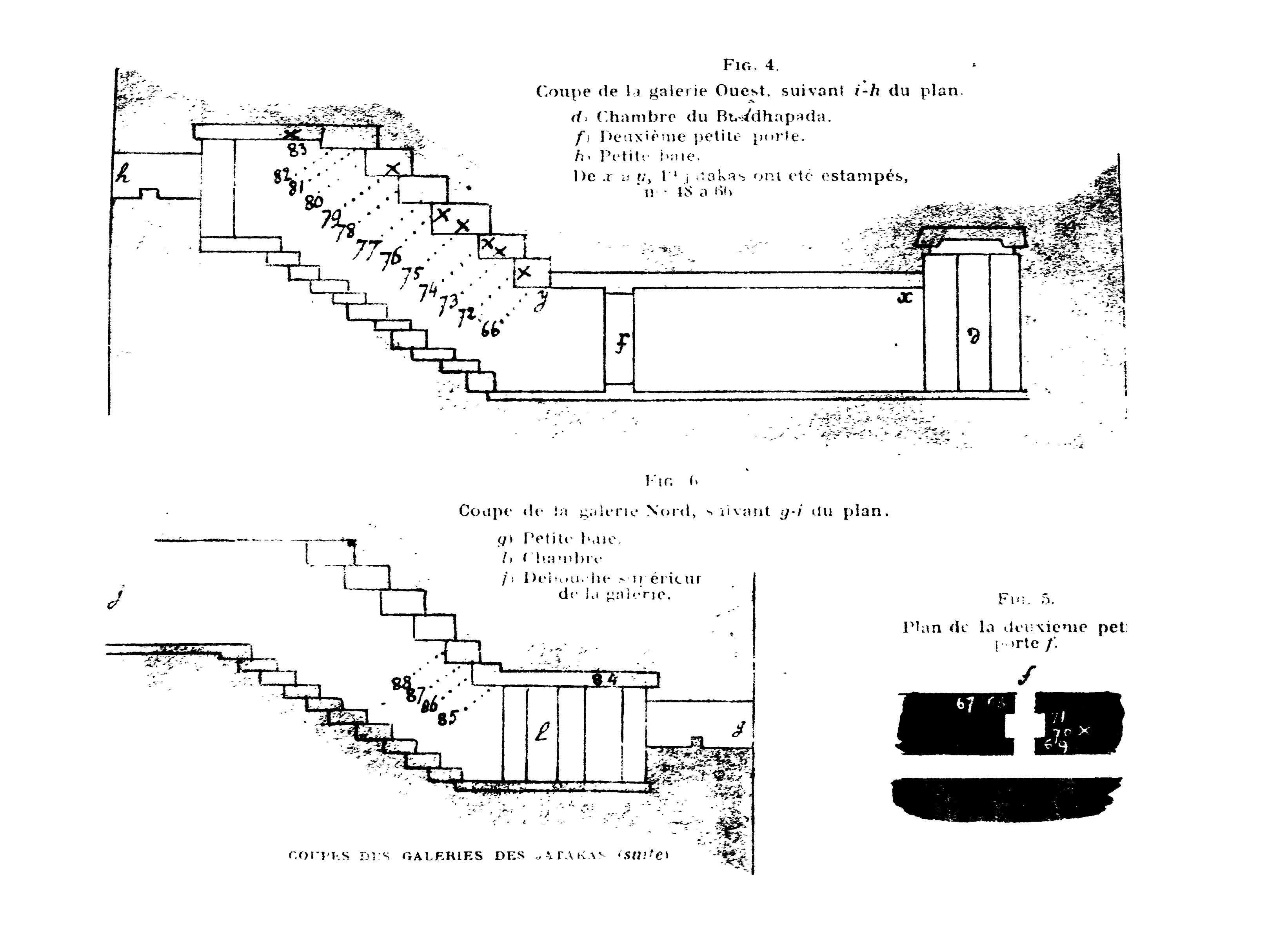


FIG. 4.

Coupe de la galerie Ouest, suivant *i-h* du plan.

d) Chambre du Buddhapada.
f) Deuxième petite porte.
h) Petite baie.
De *x* à *y*, les jâtakas ont été estampés, nos 48 à 66.

FIG. 6.

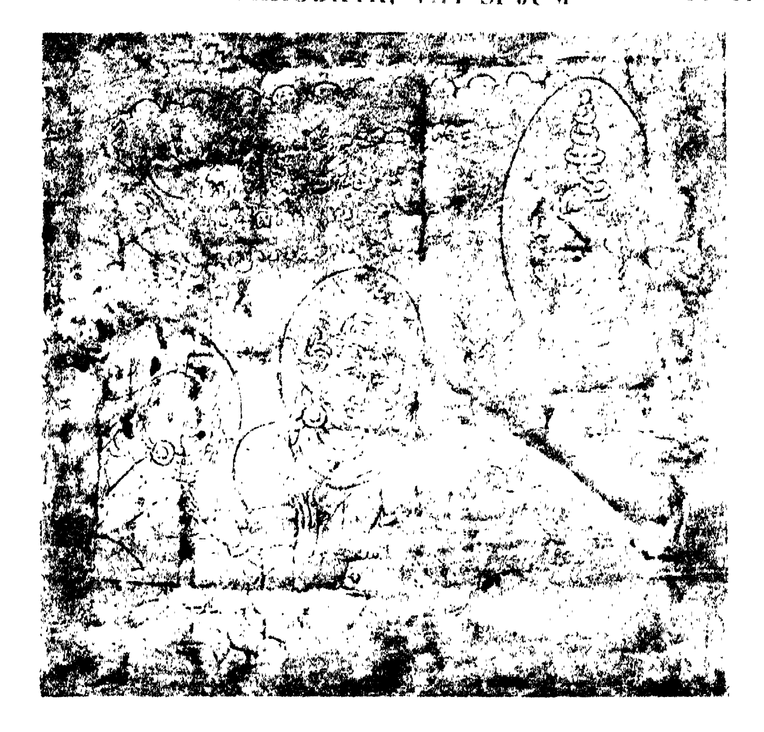
Coupe de la galerie Nord, suivant *g-i* du plan.

g) Petite baie.
l) Chambre.
j) Débouché supérieur de la galerie.

FIG. 5.

Plan de la deuxième pet porte *f*.

COUPES DES GALERIES DES JATAKAS (*suite*)





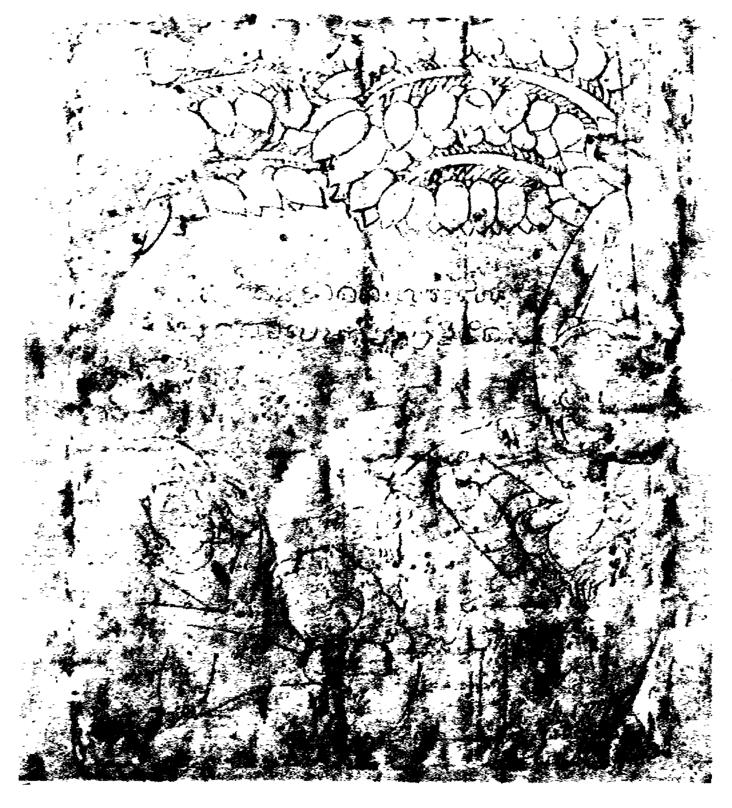
1. Taṇḍulanāli-jātaka (nº 5), estamp. 15.

2. Devadhamma-jātaka (nº 6), estamp. 16.



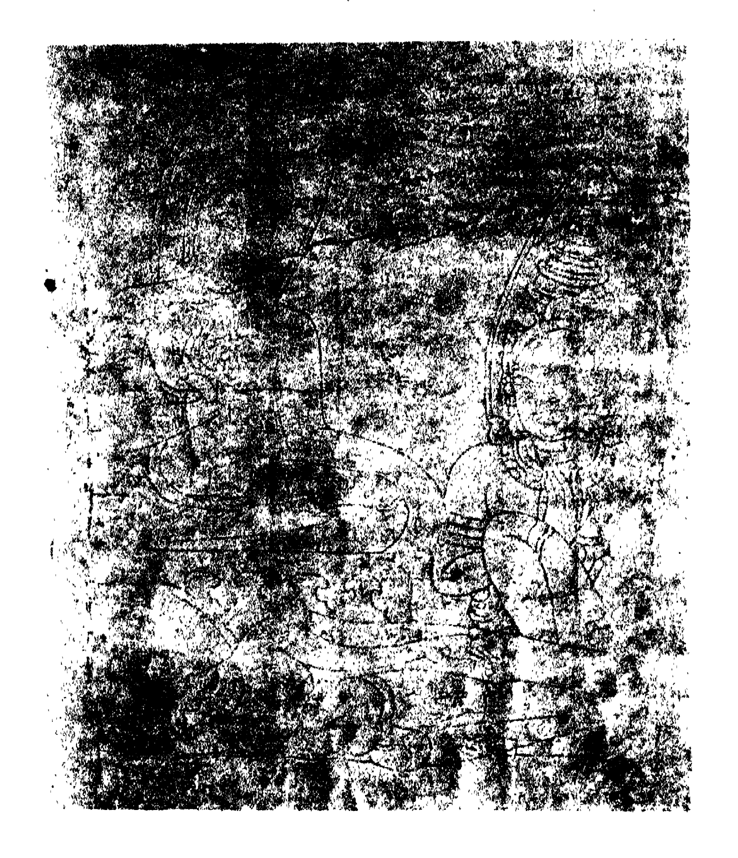


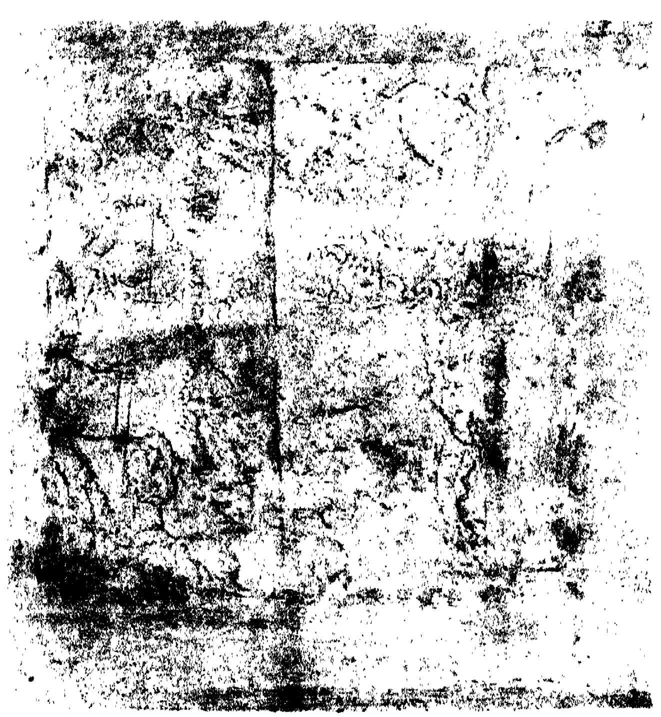
1. Kaṭṭhahāri-jātaka (nº 7), estamp. 17.
2. Makhādeva-jātaka (nº 9), estamp. 19.



1. **Nigrodhamiga-jataka** (nº 12), estamp. 22.

2. **Kaṇḍina-jataka** (nº 13), estamp. 23

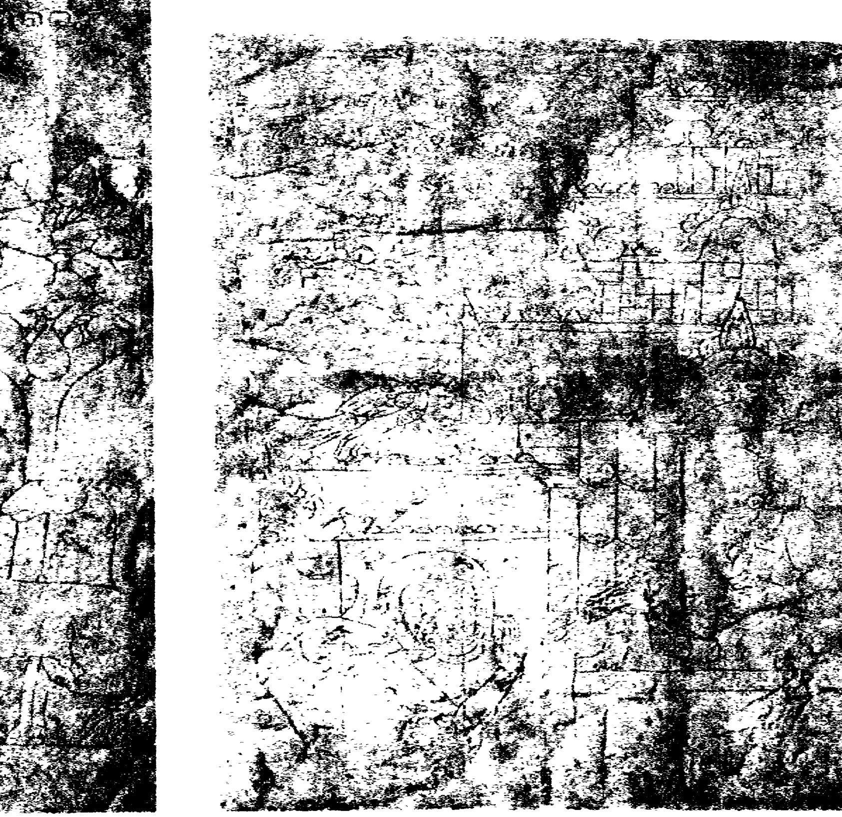




1. Sukhavihāri-jātaka (nº 10), estamp. 27.

2. Tittha-jātaka (nº 25), estamp. 28.

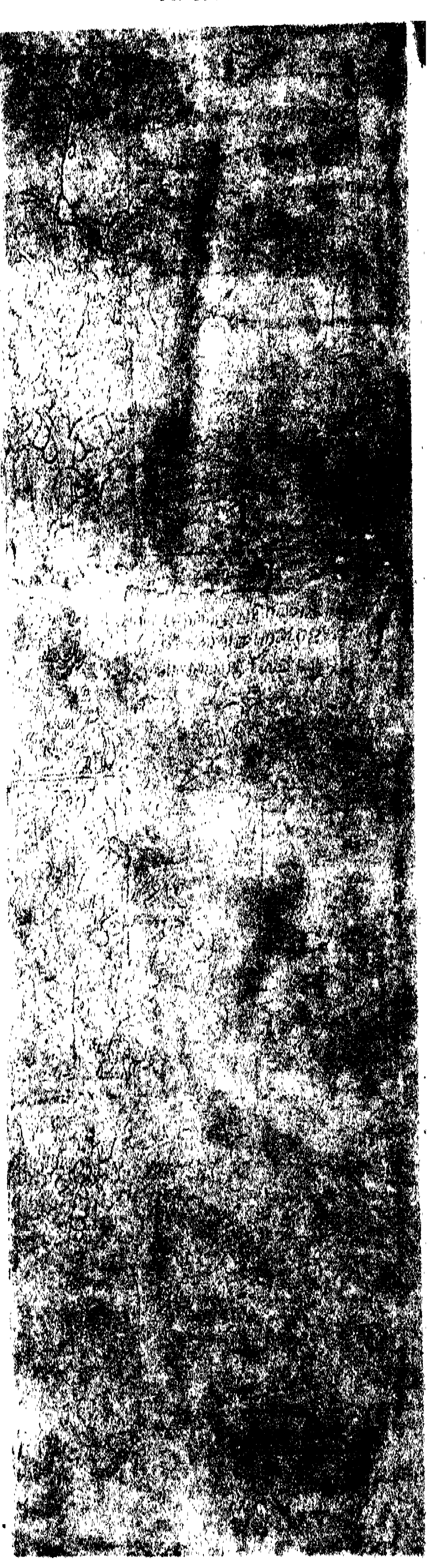




1. Lakkhaṇa-jataka (nº 11), estamp. 29.

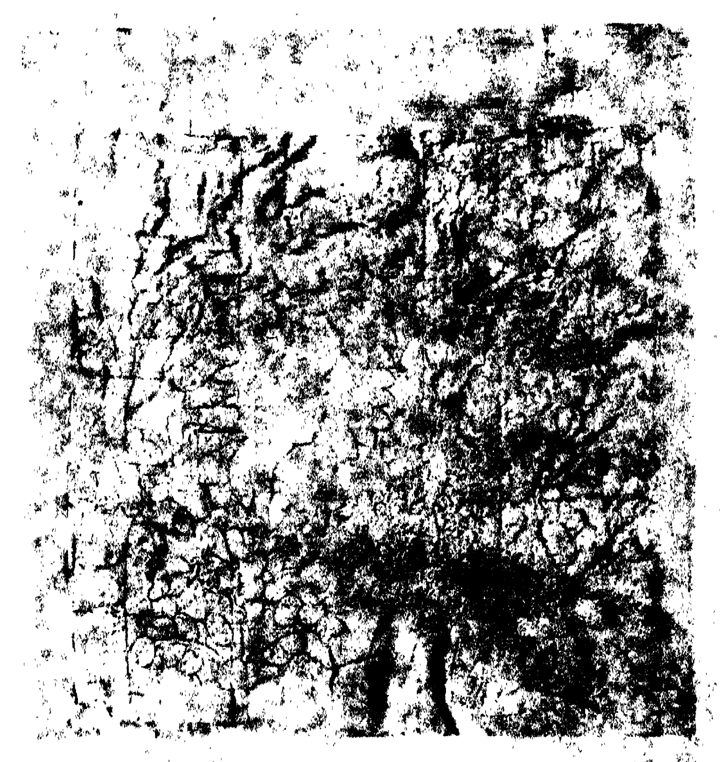
2. Vatamiga-jataka (nº 14), estamp. 31.





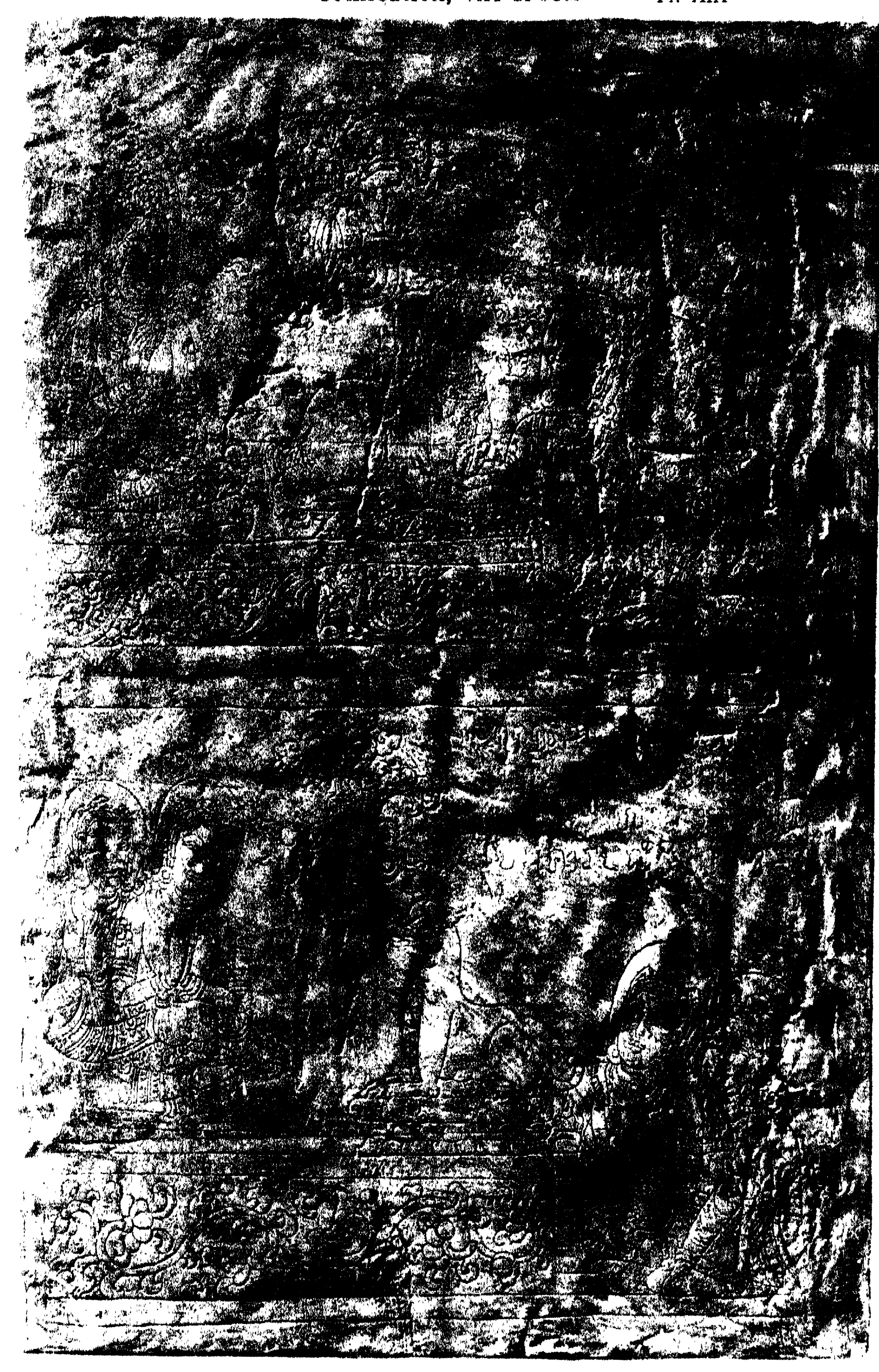
1. Kharadiya-jataka (n° 15), estamp. 32.
2. Tipallattha-jataka (n° 16), estamp. 33.
3. [illegible]luta-jataka (n° 17), estamp. 34.
4. Matakabhatta-jataka (n° 18), estamp. 35.
5. Ãyacitabhatta-jataka (n° 19), estamp. 36.





1. Nalapâna-jâtaka (n° 20), estamp. 37.

2. Kurunga-jâtaka (n° 21), estamp 38.

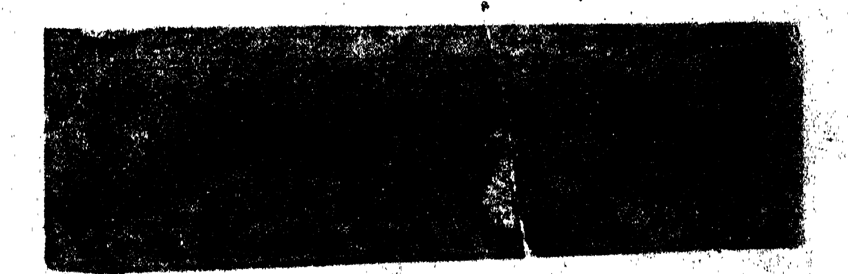


2.

1.

1. Kukkura-jataka (nº 22), estamp. 39
2. Bhojājānīya-jātaka (nº 23), estamp. 40.





2.

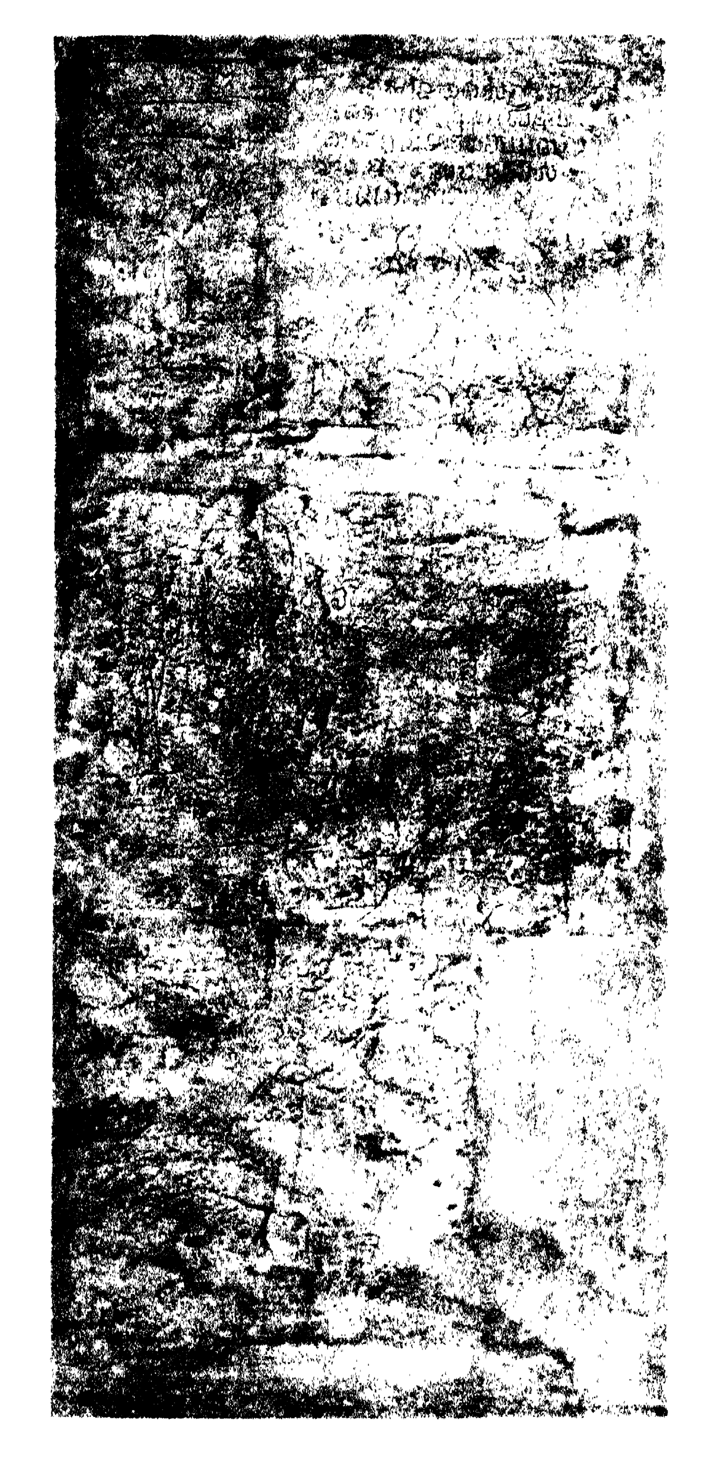
1. Ājañña-jātaka (nº 24), estamp. 41.
2. Ornement sur la base du linteau



1. Vaṭṭaka-jātaka (nº 35), estamp. 48
2. Sakuṇa-jātaka (nº 36), estamp 49.



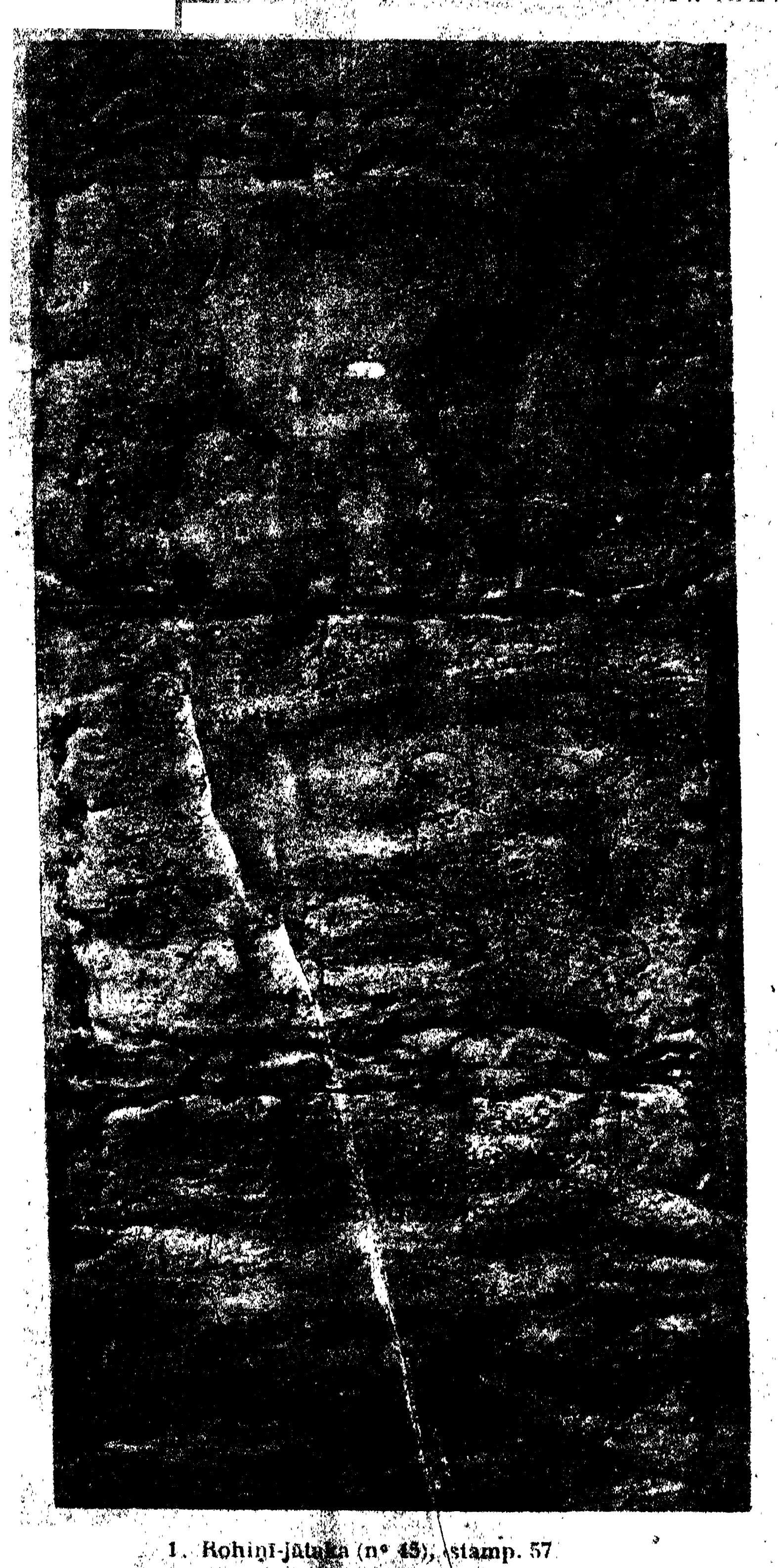
1. Tittira-jātaka (nº 37), estamp 50
2. Baka-jātaka (nº 38), estamp 51



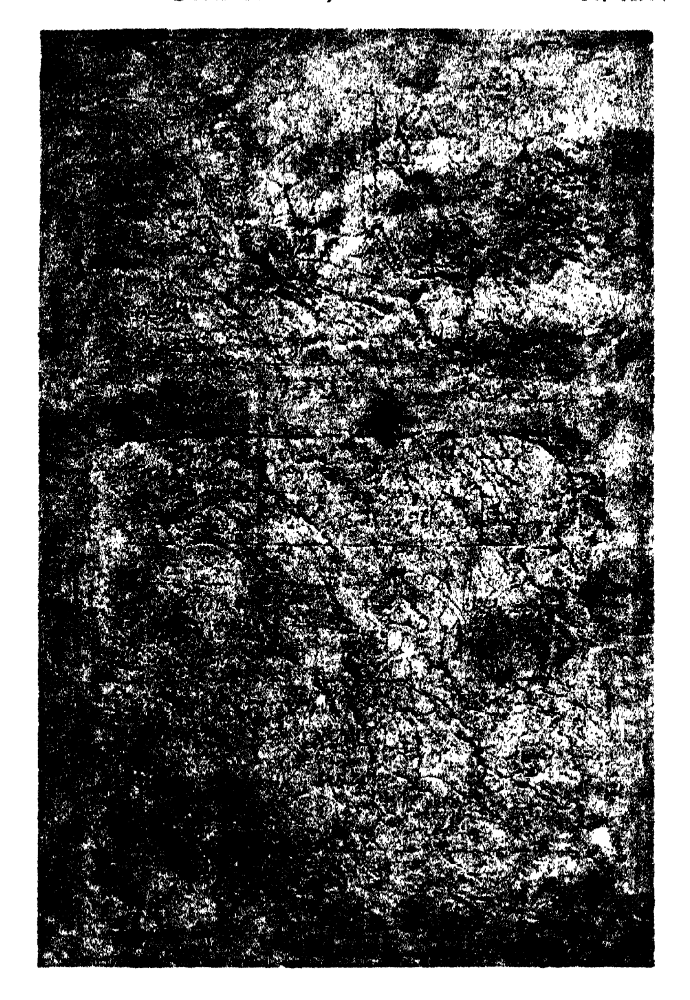
1 Kapota-jataka (no 42, [illegible]

2 Vejali-jataka (no 43), estamp 55.

3 [illegible]



1. Rohiṇī-jātaka (nº 45), estamp. 57
2. Ārāmadūsaka-jātaka (nº 46), estamp. 58.
3. Vāruṇī-jātaka (nº 47), estamp. 59.



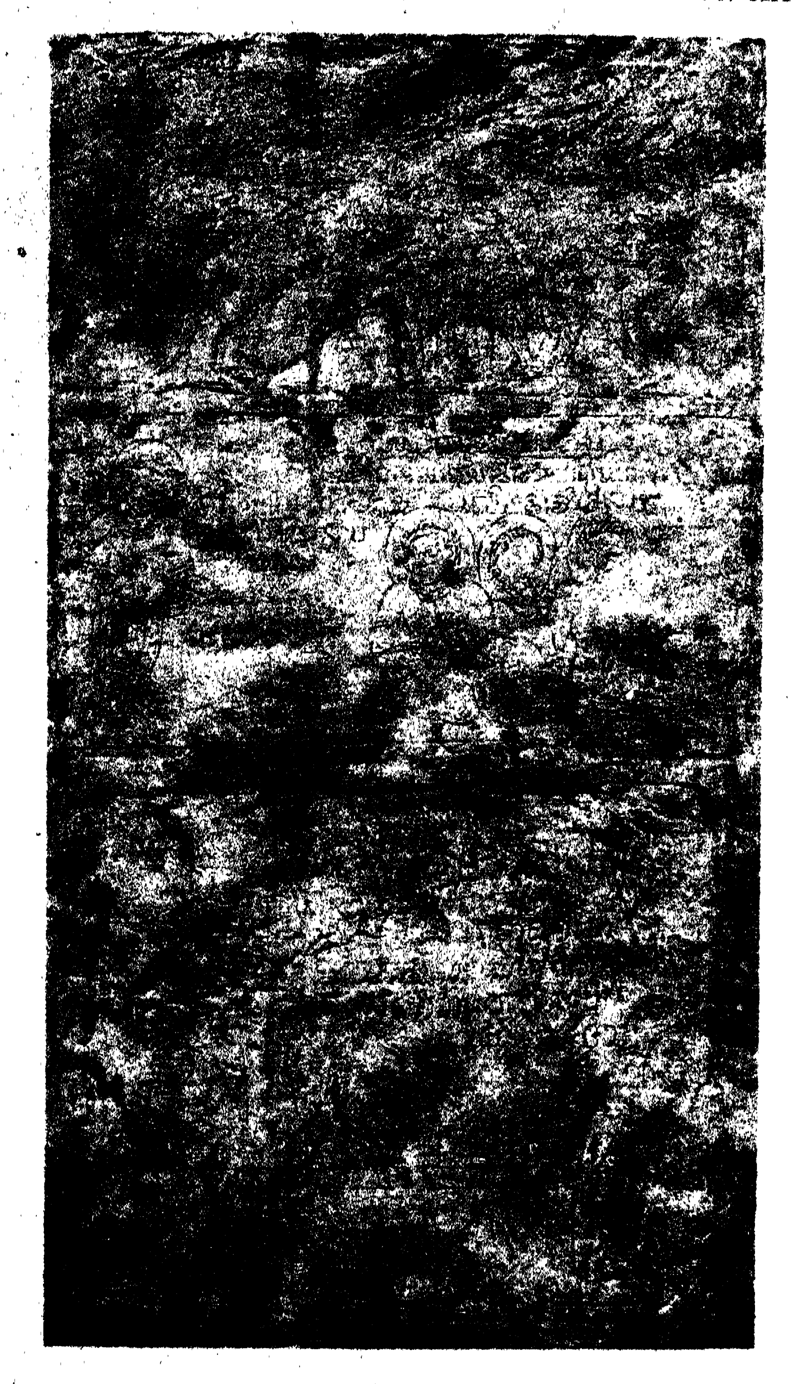


1. Vedabbha-jātaka (n° 48), estamp. 60.
2. Nakkhatta-jātaka (n° 49), estamp. 61 (*perdu*).
3. Dummedha-jātaka (n° 50), estamp. 62.
4. Mahāsīlava-jātaka (n° 51), estamp. 63.

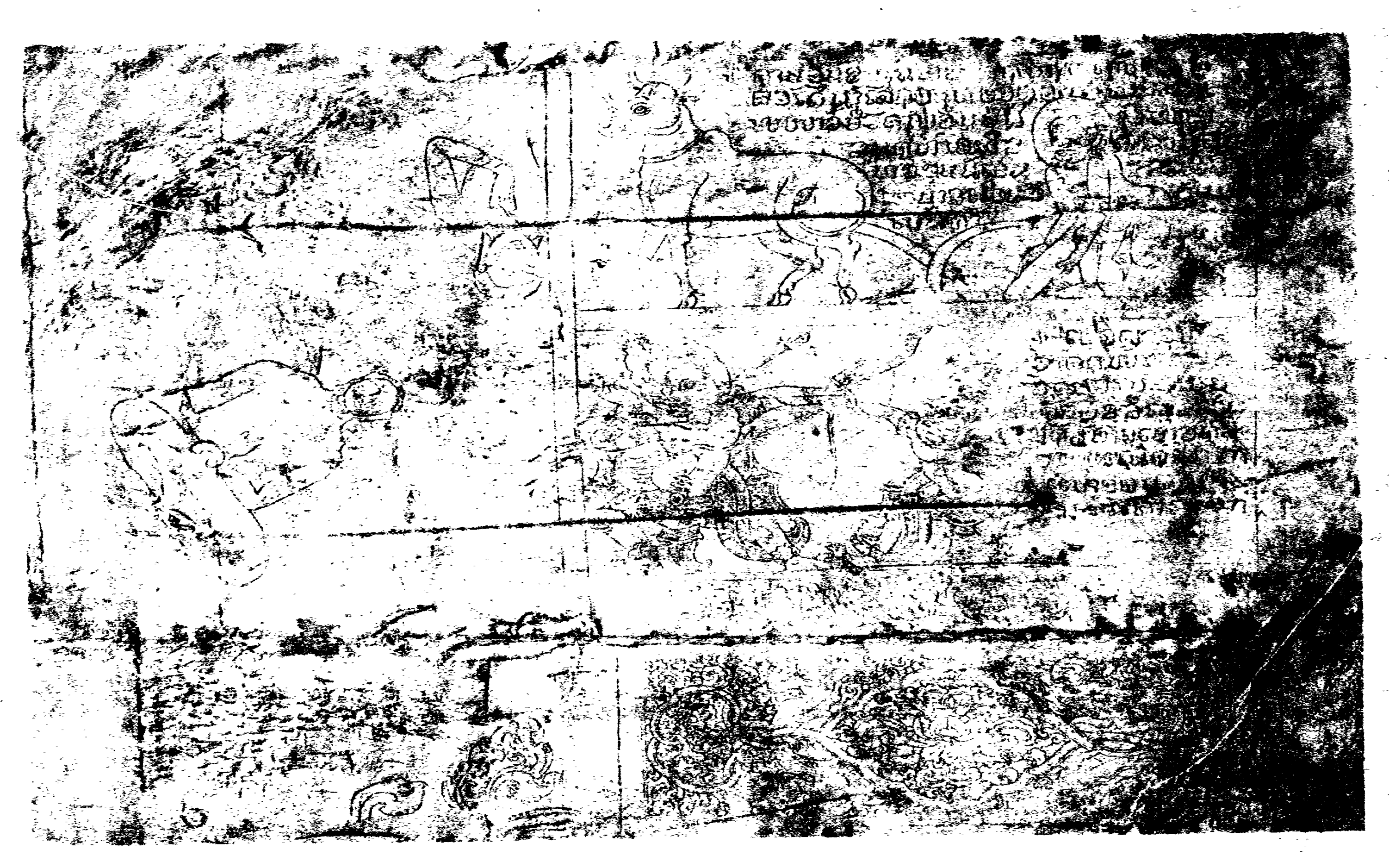
3.

2.

1.



1. Cūla-janaka-jātaka (nº 52), estamp. 64.
2. Punnapāti-jātaka (nº 53), estamp. 65.
3. Phala-jātaka (nº 54), estamp. 66.



1. Pañcavudha-jātaka (nº 55), estamp. 67
2. Kañcanakkhandha-jātaka (nº 56), estamp. 68.

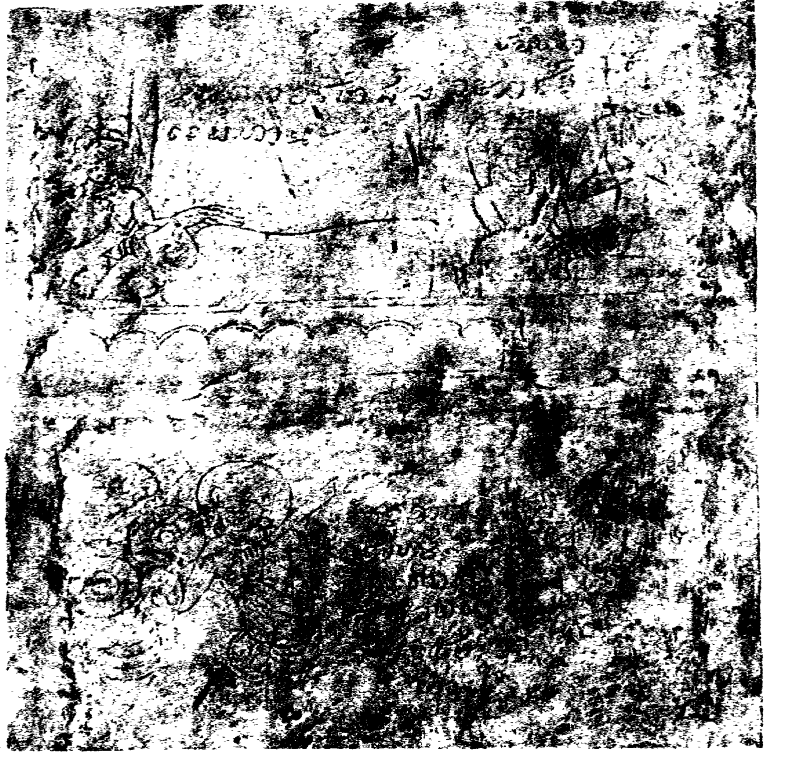


1. Tayodhamma jâtaka (nº 58), estamp. 69.

2. Bherivada-jâtaka (n° [illegible]), estamp. 71.

2.

1



5.

4.

3.

1 Saṃkhadhamana-jātaka (nº 60), estamp. 77.

2 Asātamanta-jātaka (nº 61), estamp. 78.

3 Fruste, estamp. 79.

4 Nanda-jātaka (nº 39), estamp. 80.

5 Khadirangāra-jātaka (nº 40), estamp. 81.



2.



1.

1. Kälakaṇṇi jataka (nº 83, estamp. 83)

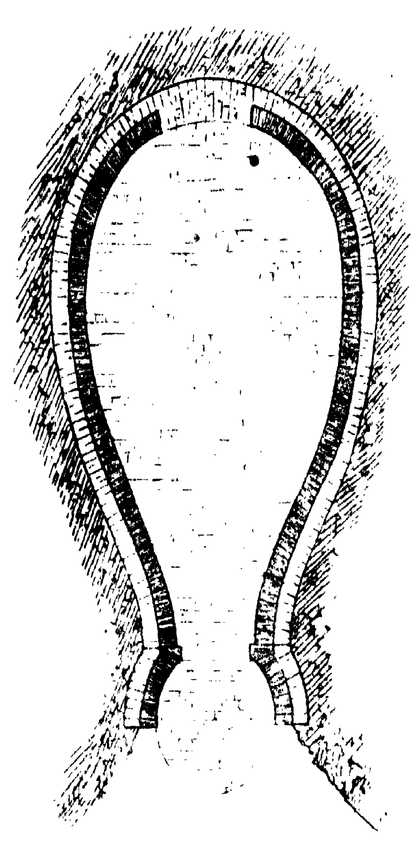
2. Atthassadvāra-jātaka (nº 84, estamp. 84)

3

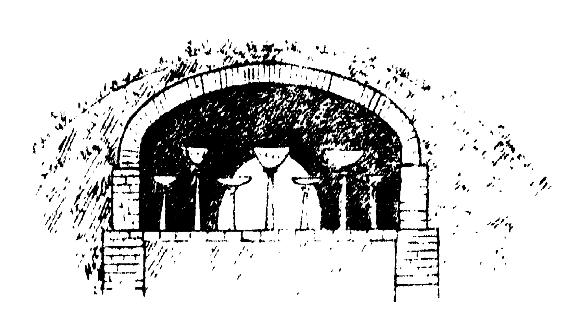
2.

1.

1 — 4 Indéterminés, estamp. 85 — 88.

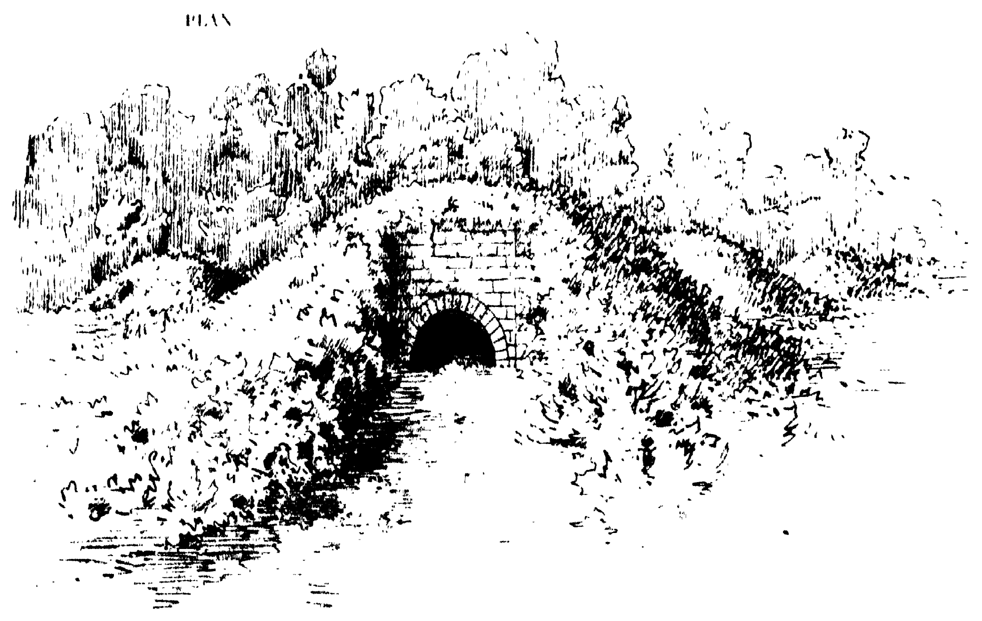


PLAN



COUPE TRANSVERSALE

Grand axe de l'ellipse . . . 3 m. 80
Petit axe de l'ellipse . . . 2 m. 15

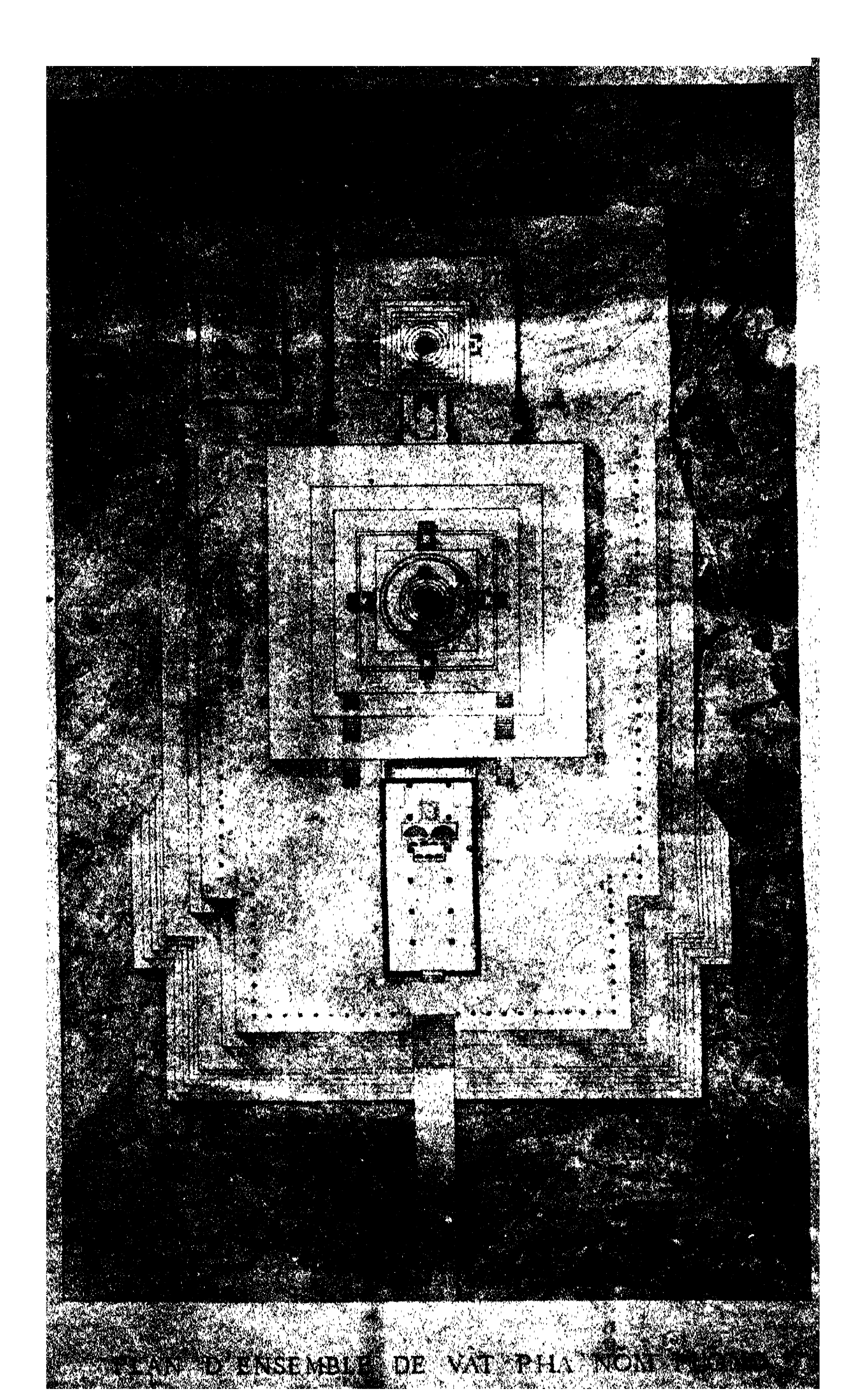


ÉLÉVATION

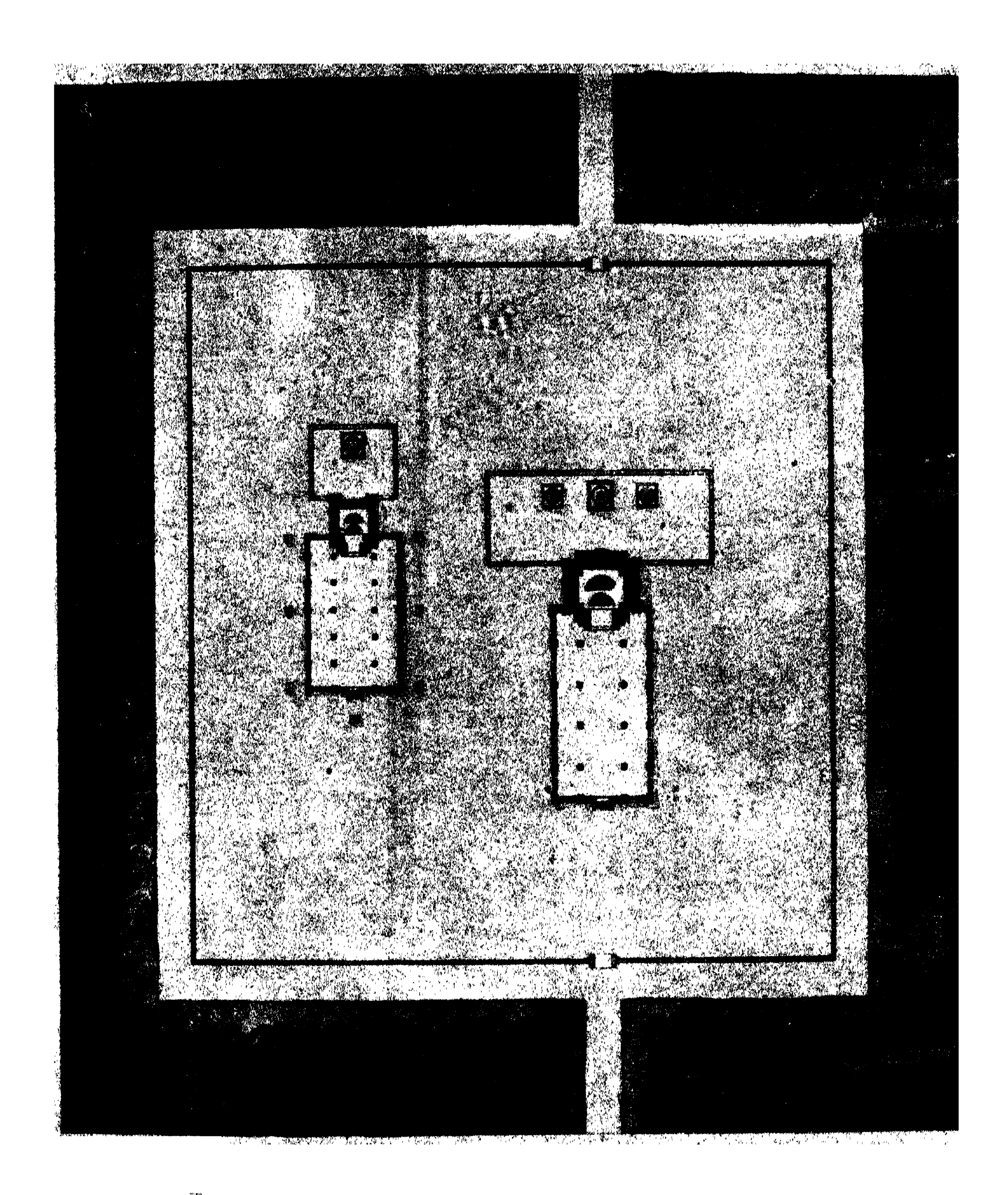
UN DES FOURS DE BANG THAÒ THỪ RIENG



FOUR ÉVENTRÉ ET DÉBRIS DE CÉRAMIQUE



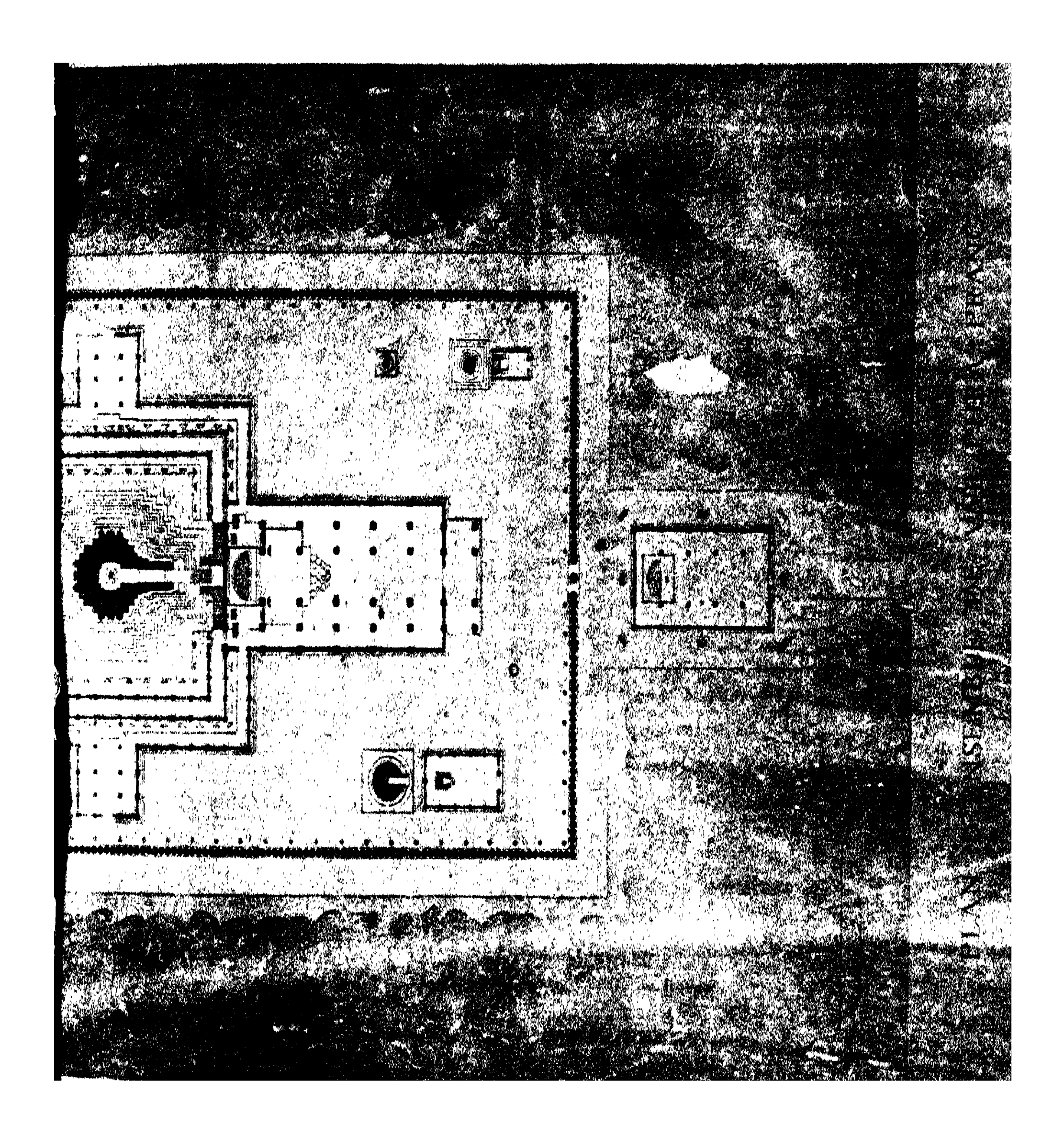
PLAN D'ENSEMBLE DE VAT PHA NOM [illegible]



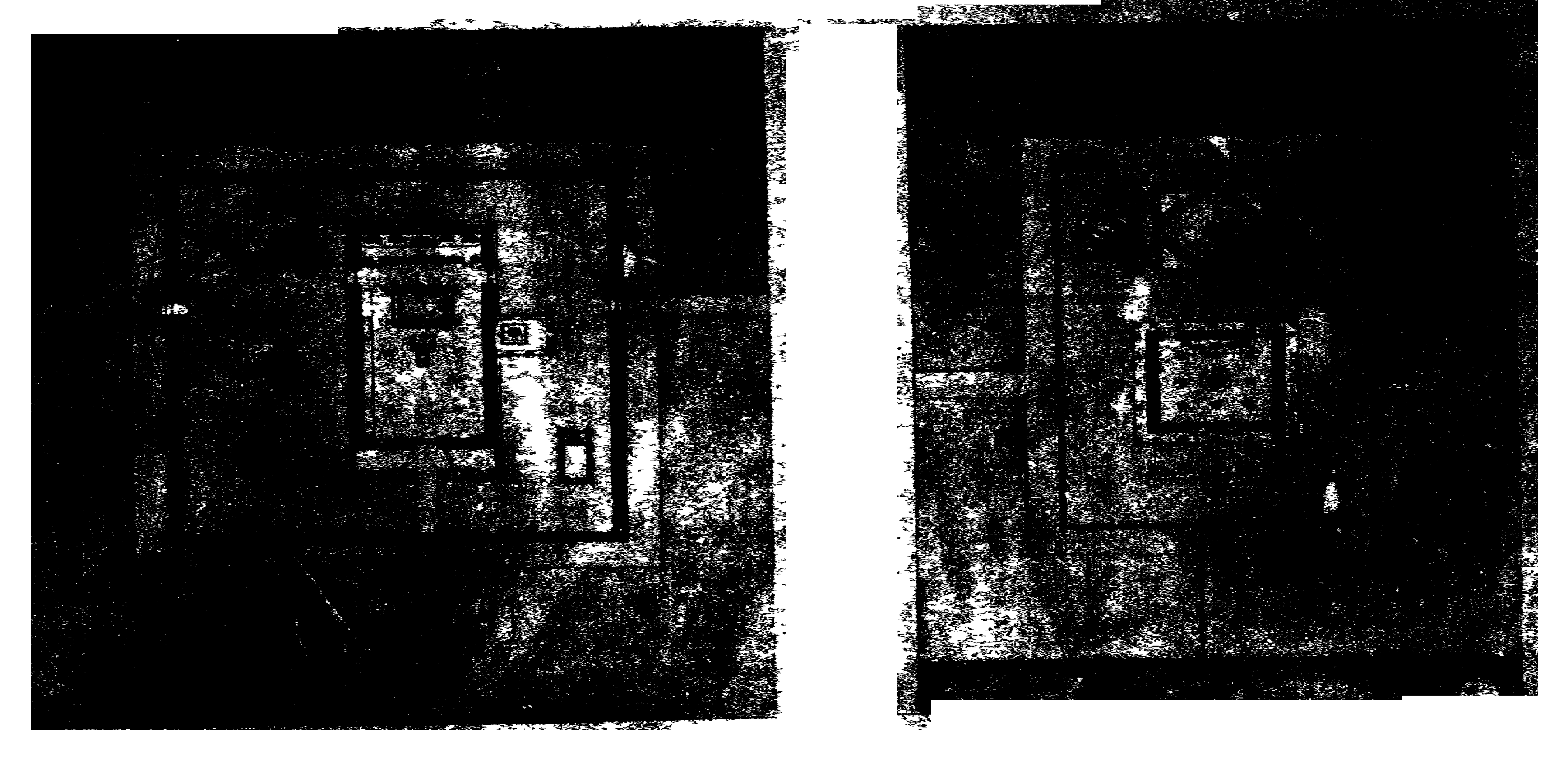
PLAN D'ENSEMBLE DE VÂT KRA: DILAI



PLAN D'ENSEMBLE
DE VAT J[illegible] KHĂO PHĂSI



MƯANG THŨNG JANG

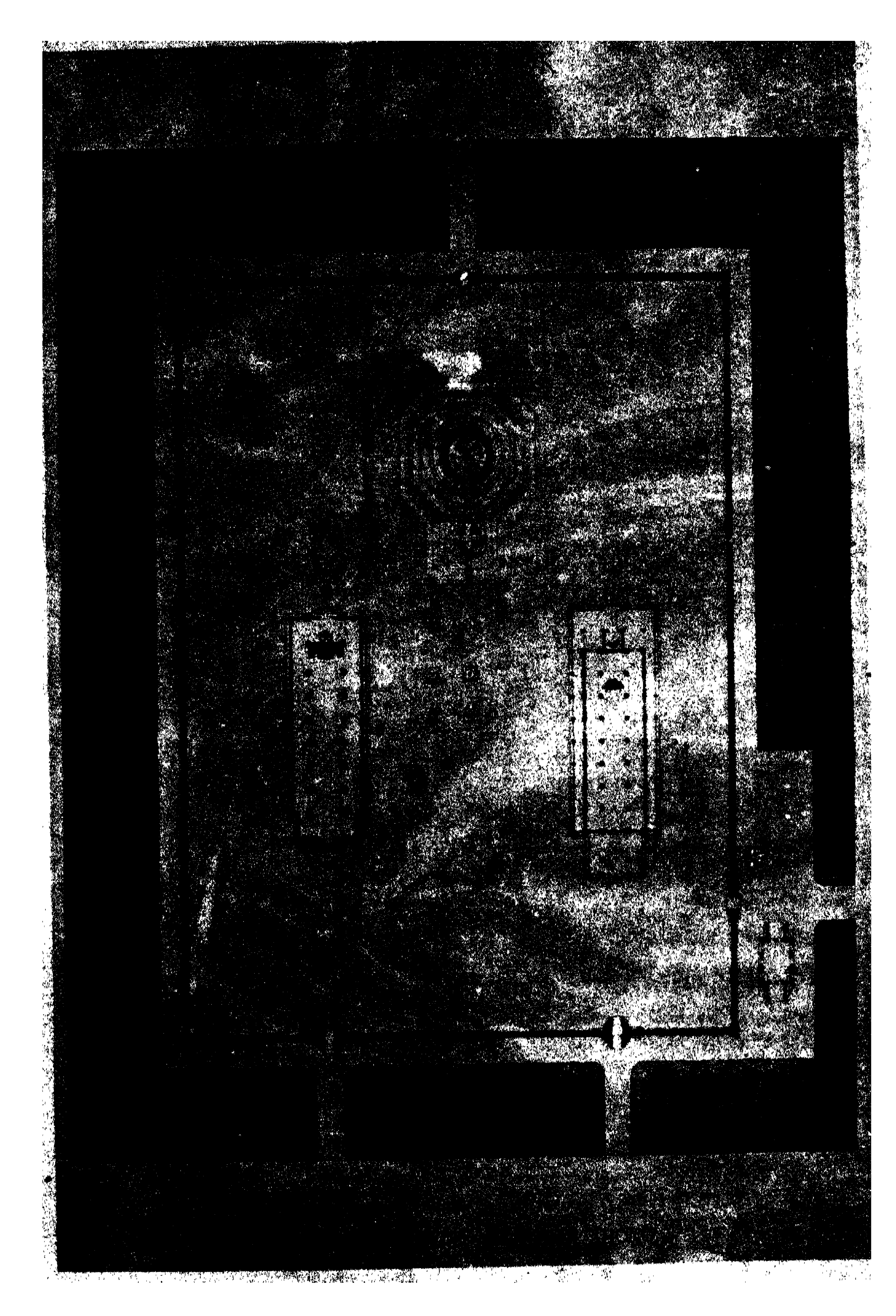


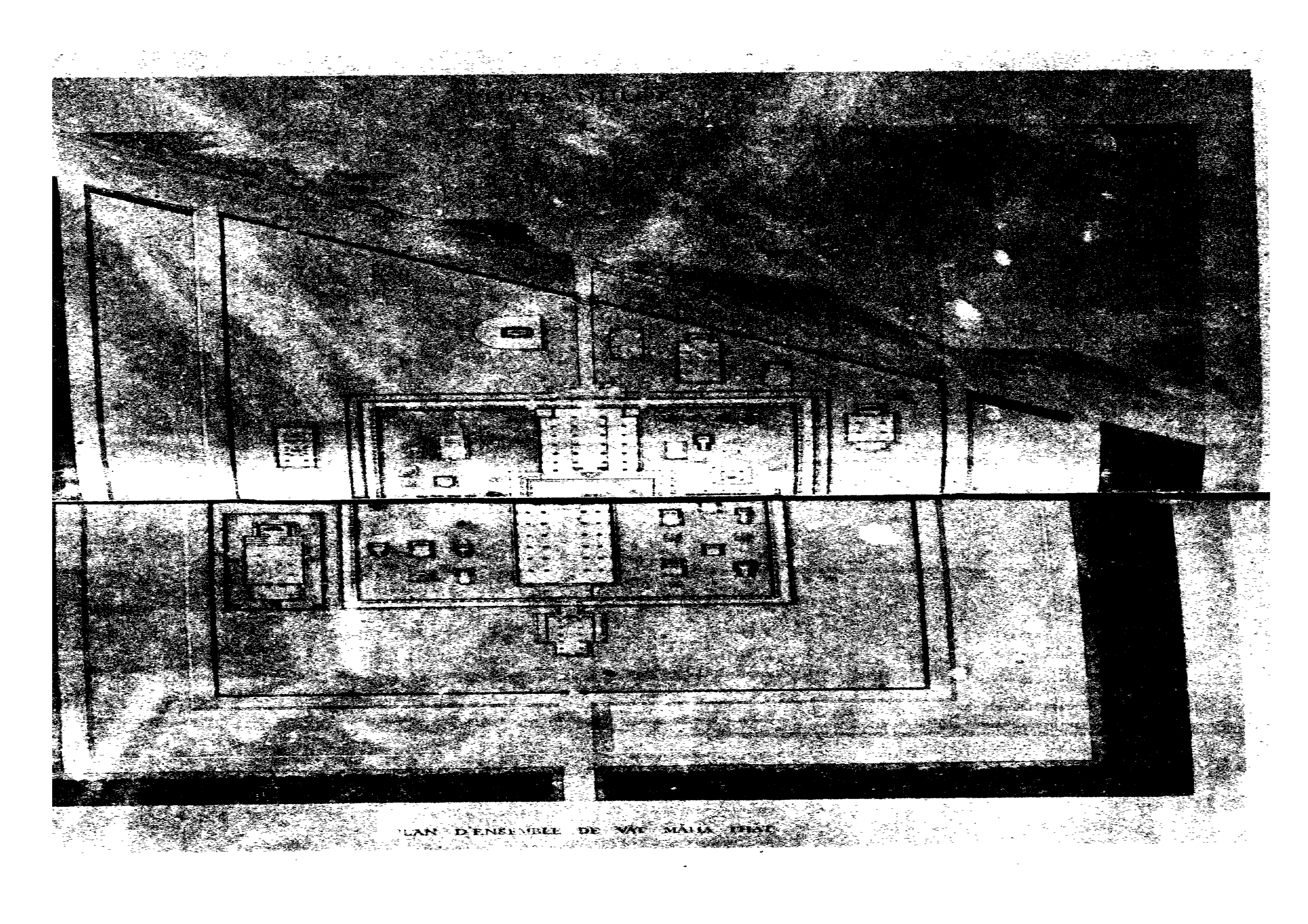
[illegible] PHRA THEN

VAT PHRA JÚN



[illegible] D'ENSEMBLE DU VÂT



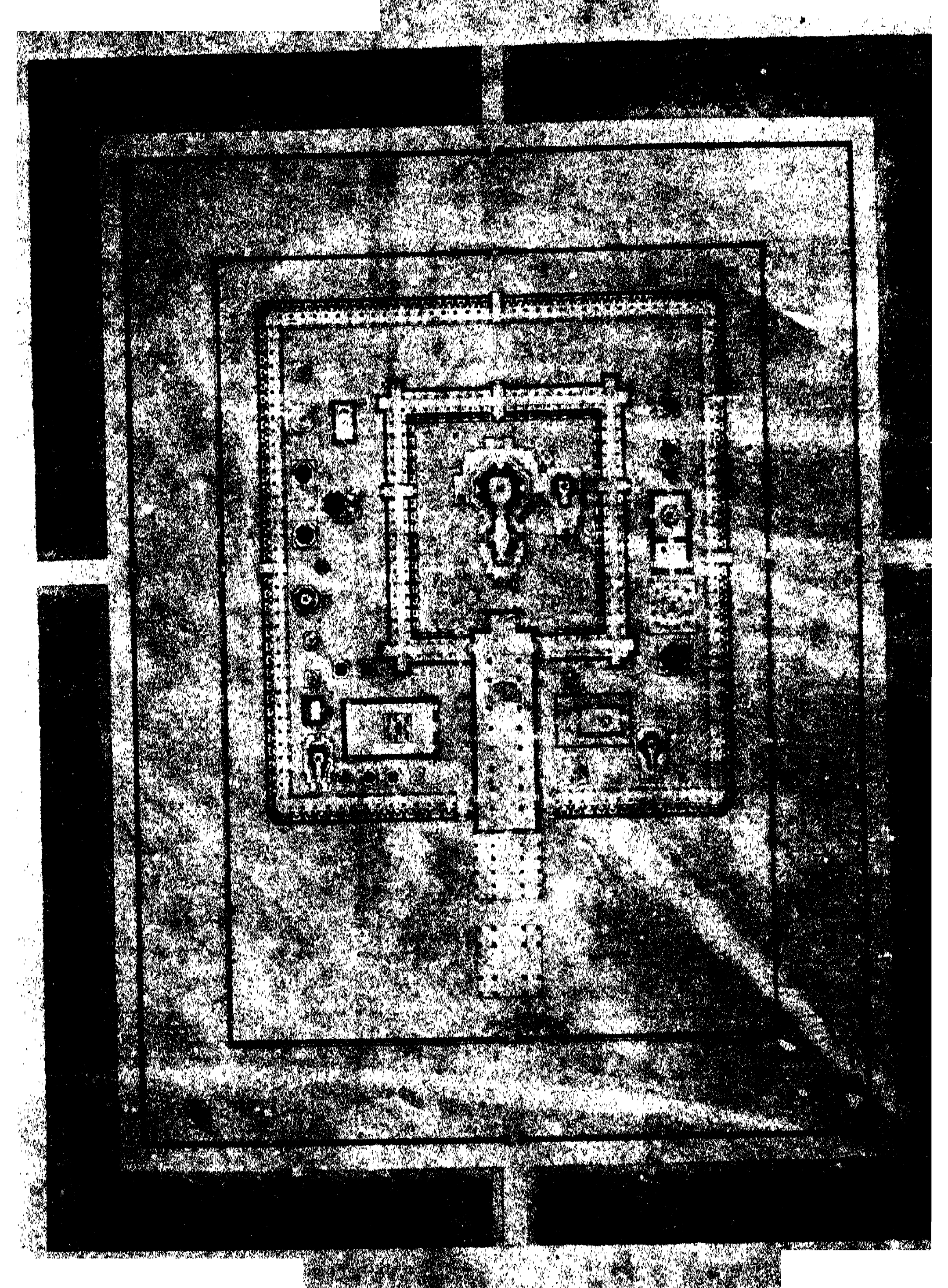


PLAN D'ENSEMBLE DE VAT MAHA THAT

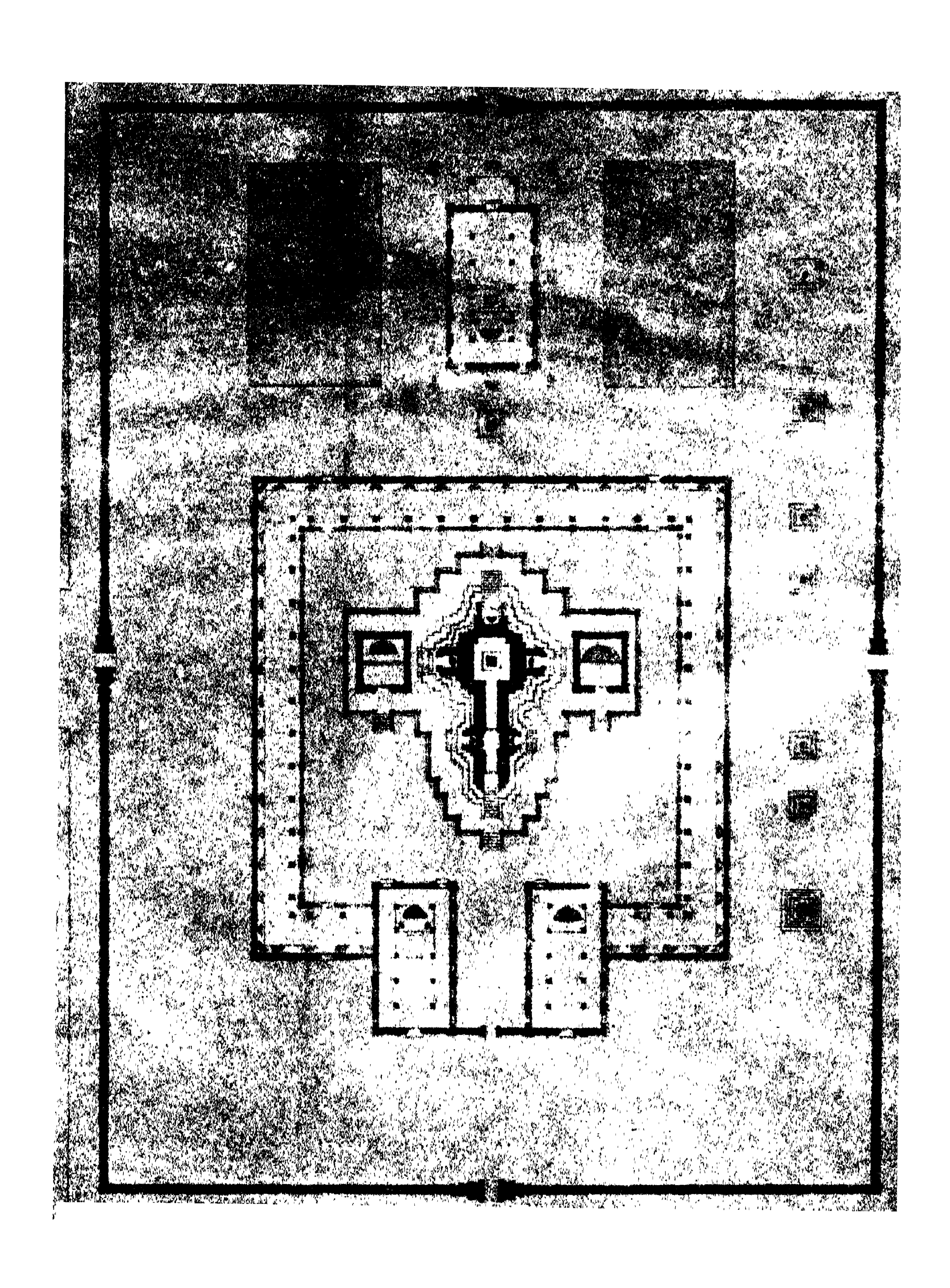
LOPHABURI

AN D'ENSEMBLE DE VAT PHRA PRANG SAM YOT

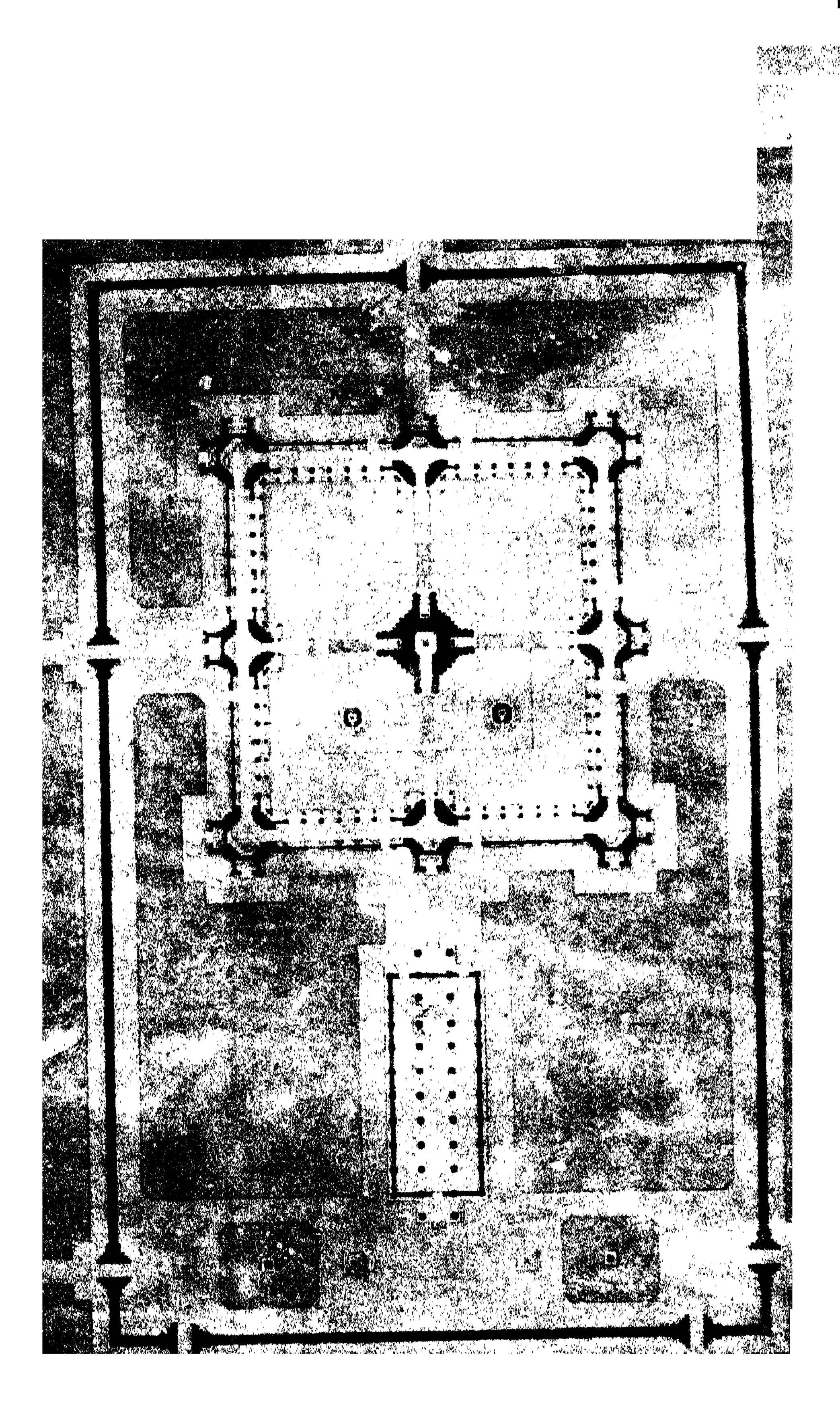
LOPHABURI



PLAN D'ENSEMBLE DE VAT NA PHRA THAT



PLAN D'ENSEMBLE DE VAT PHU TAI





Prospect der Königl. Residence Siam, nebst dem prächtigen Einzuge der Französischen Gesandschafft, so Ao 1685 im Octobr. auf dem Fluss Menan mit 150 Balons oder Siamitischen Staats-Schiffen eingeholet worden.

Vue de la Residence du Roi de Siam avec l'entrée magnifique de l'Ambassadeur de France, laquelle se fit sur le Menam avec 150 Balons, ou navires d'état à la Siamoise l'an 1685 au mois d'Octobre





